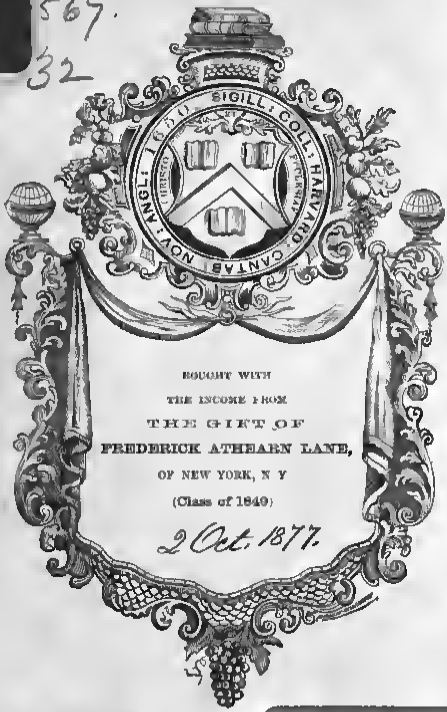
WIDENER
HN T314 Y

66

567.
32



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N Y
(Class of 1849)

2 Oct. 1877.

LA

SUCCESSION CHAVANET

DU MÊME AUTEUR

Thérèse	1 vol.	
Les Dupeils de l'Amour	1	»
Le cardinal Consalvi	1	»
La Vénus de Gordes. En collaboration avec M. Adolphe Belot	1	»
Les Douze Danseuses du Château de Lamole	1	»
La Succession Chavanet. 1re partie : *Tartufe au Village*	1	»

Pour paraître prochainement :

Le Missionnaire	1 vol.	
Trestaillon	1	»

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

ERNEST DAUDET

LA

SUCCESSION CHAVANET

SECONDE PARTIE

L'ENVERS & L'ENDROIT

DE LA

VIE PARISIENNE

A PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, a Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

42547.32
1877, Oct. 2.
Lane fund.

LA

SUCCESSION CHAVANET

DEUXIÈME PARTIE

L'ENVERS & L'ENDROIT DE LA VIE PARISIENNE

I

La rapidité avec laquelle éclata le mouvement de 1848 porta le désordre dans plusieurs branches de l'industrie française. La famille de Bournay, célèbre dans le faubourg Saint-Germain, avait tous ses capitaux engagés dans une spéculation sur les fers, et fut victime des modifications politiques qui se produisirent alors. Il suffit de quelques jours pour compromettre sa fortune, œuvre des siècles. Pendant quatre ans, elle passa par les alternatives les plus cruelles, entre la crainte de ne rien tirer de ce naufrage et l'espoir de tout sauver.

Cet espoir ne se réalisa pas. En 1852, la ruine de M. de Bournay était consommée. De son opulente fortune, il ne lui restait rien que la dot de sa femme, représentée par la terre et le château de Bournay, situés aux portes de Blois, hypothéqués pour une somme presque égale à leur valeur.

A cette époque, la famille de Bournay, — composée

du comte, de sa femme et d'une fille, mademoiselle Hélène, âgée de vingt ans, — habitait encore l'hôtel de la rue de l'Université, dans lequel elle avait vu s'écouler les jours d'opulence. Cet hôtel ne lui appartenait plus, M. de Bournay l'ayant vendu à un Américain, en s'en réservant la jouissance pendant deux ans, à partir du jour de la vente.

L'aspect de cette splendide demeure éloignait l'idée de la pauvreté. Mais les écuries et les remises étaient désertes. Les salons, autrefois témoins de fêtes brillantes, ne s'ouvraient plus, et on avait réduit considérablement le nombre des domestiques.

Un soir du mois de décembre, les trois membres de la famille de Bournay étaient réunis dans la chambre de la comtesse.

C'était après le dîner. La soirée s'écoulait tristement.

Le comte, vieillard de soixante-huit ans, alerte et vert malgré son âge, se promenait lentement dans cette chambre. Une forêt de cheveux blancs encadrait sa figure osseuse et maigre. Un habit noir, boutonné jusqu'au menton, dessinait sa taille droite encore et bien prise.

De temps en temps, il interrompait ses méditations pour jeter un rapide regard sur sa femme et sa fille, assises en face l'une de l'autre, devant le feu. La comtesse lisait un journal; sa fille brodait à la clarte d'une lampe posée sur une petite table. Elles gardaient le silence, absorbées aussi dans de tristes pensées. Le spectacle de leur mélancolie arrachait des soupirs à M. de Bournay.

La comtesse, de vingt ans plus jeune que lui, avait été fort belle. Elle conservait encore de ce passé, certains avantages dont plus d'une jeune femme se serait

Digitized by Google

contentée, à savoir de grands yeux pleins de flammes, un front sans rides, des dents blanches et une main mignonne comme celle d'une jeune fille. Le menton un peu maigre et des cheveux déjà gris trahissaient seuls son âge.

Au surplus, pour se rendre compte de ce qu'elle avait été dans sa jeunesse, il suffisait de regarder Hélène. La nature, dont les caprices sont infinis, se plaît souvent à faire revivre dans l'enfant tous les traits du père et de la mère, et quelquefois de l'un des deux seulement.

Hélène possédait les charmes autrefois admirés chez celle-ci : cheveux noirs, carnation blanche, taille élégante et souple, regard doué d'une magnifique expression d'innocence et d'énergie. Le front était grand, bien dessiné, le nez fin et long, les lèvres un peu accusées, mais d'un fier contour. Un sang ardent et pur, un amour profond unissant deux êtres également beaux, avaient pu seuls engendrer une créature d'un aspect aussi parfait.

Au moment où la pendule sonnait neuf heures, la comtesse interrompit sa lecture, et levant les yeux vers son mari :

— Si tu dois aller à ce bal, mon ami, lui dit-elle, il serait temps de partir.

Le comte secoua tristement la tête.

— Pourquoi y aller? répondit-il, puisque vous n'y venez pas, puisque je n'y pourrai jouir du bonheur de vous y voir belles et parées.

En disant ces mots, il se rapprocha des deux femmes et s'arrêta devant elles.

— Il y a quelques années, continua-t-il, j'étais heureux de courir à ces fêtes; mais je n'étais pas seul, je ne

laissais pas à la maison deux femmes attristées. Non, décidement, je n'irai pas à ce bal.

La comtesse se leva, prit le bras de son mari, et l'entraînant dans un coin de la chambre :

— Hector, lui dit-elle à voix basse, qui donnera ici l'exemple du courage si tu t'abandonnes au désespoir? Tes répugnances, je les comprends, mais il faut les surmonter. Ce n'est pas en restant ici que tu marieras ta fille. M. de Taissergues ne t'a-t-il pas promis qu'il te présenterait ce soir M. Chavanet?

Le comte répondit par un geste de colère et d'impatience, et tira violemment le cordon d'une sonnette. Son valet de chambre entra.

— Venez m'habiller, lui dit-il.

Et il sortit.

Hélène, durant cette courte scène, n'avait pas levé la tête. Mais aussitôt qu'elle fut seule avec sa mère, qui venait de reprendre sa place, elle quitta la sienne en déposant son ouvrage, et s'agenouillant devant la comtesse :

— Chère maman, pourquoi tourmenter mon père? Il aurait désiré ne pas sortir ce soir et passer sa soirée avec nous. J'ai bien entendu vos paroles. C'est de moi que vous vous préoccupez. Ah! si vous pouviez deviner ce qui se passe dans mon cœur, vous convaincre que le plus cher de mes vœux est de rester ici, de ne vous quitter jamais, vous ne songeriez pas à me marier.

— Mais, ma pauvre chérie, il le faut.

— Il le faut! Pourquoi? Nos goûts sont modestes. N'avons-nous pas de quoi vivre tous les trois, dans un petit coin? Nous pourrions encore être heureux.

Pour toute réponse, la comtesse leva les yeux vers le ciel avec un geste indescriptible.

Digitized by Google

— Non, ma fille, non, il ne nous reste pas de quoi vivre.

Et en même temps que ses paroles sortaient de sa bouche, deux grosses larmes tombèrent de ses yeux sur la main d'Hélène, agenouillée devant elle.

Ces deux larmes, Hélène les but dans un baiser. Puis elle posa la tête sur les genoux de sa mère.

Celle-ci reprit :

— La ruine de ton père est complète, mon enfant, et pour en finir avec ses créanciers, nous sommes tenus de vendre Bournay. Si cette vente est avantageuse, il pourra nous rester trois mille francs de rente, sinon, ton père sera insolvable.

— Mais, en me mariant, qu'espérez-vous?

— On a parlé à ton père d'un banquier, honorable et riche, qui désire s'allier à une famille noble, afin de se créer des relations dans notre monde. Si tu devenais sa femme, il consentirait à acheter le château de Bournay et à t'en reconnaître la propriété au contrat. Alors, notre terre patrimoniale ne sortirait pas de la famille.

Hélène garda le silence pendant quelques instants sans changer d'attitude. Puis, relevant tout à coup, les yeux vers sa mère.

— C'est-à-dire, s'écria-t-elle, qu'on va me sacrifier.

— Hélène! Hélène! murmura la comtesse avec un accent de reproche.

— Ma mère, pardon! Ce cri, je n'ai pu le retenir, mais j'ai eu tort. Une fille se doit à ses parents. Disposez de moi, je ne me plaindrai pas.

Madame de Bournay saisit vivement entre ses mains tremblantes la tête de sa fille, et déposa sur son front plusieurs baisers mêlés de larmes.

— Dieu m'est témoin, dit-elle, que si j'étais seule au

monde, avec toi, je ne te demanderais rien de semblable. Je saurais souffrir. Nous travaillerions, s'il le fallait, nous vivrions ignorées, modestes, bornant nos besoins, et il ne serait pas nécessaire de te marier, en te sacrifiant, comme tu dis.

Hélène fit un geste de dénégation. Sa mère continua :

— Mais il y a ton père. C'est pour lui que je te demande la soumission. C'est un vieillard, vois-tu ; et quand je pense qu'après une vie de probité, d'honneur, de courage, il peut passer soudainement de l'aisance à la pauvreté, mon cœur se déchire, et alors, pardonne-moi, mon enfant, je consens à tout, même à exposer ton bonheur.

— Vous avez raison, ma mère, répondit gravement Hélène.

Puis, d'une voix assurée, elle ajouta :

— Comment s'appelle ce banquier?

— M. Chavanet.

— Quel âge a-t-il?

— On le dit très-bien, répondit la comtesse, évitant de répondre directement.

— C'est-à-dire qu'il a de quarante-cinq ans à cinquante ans. C'est l'âge de tous les banquiers.

Il y avait dans l'expression avec laquelle Hélène prononça ces paroles, autant d'ironie que de douleur. Sans doute, la comtesse les entendit. Sa tête inclinée depuis un moment sur sa poitrine ne se releva pas. Seulement sa fille l'entendit murmurer ces mots :

— Tout cela est affreux.

Un éclair de colère et de pitié passa dans les yeux d'Hélène. Sa bouche s'ouvrit. Peut-être allait-elle s'écrier : Vous trouvez cela affreux, et vous me le proposez!

Google

Vous me l'imposez! Mais elle se contint, alla reprendre sa place en face de sa mère et lui dit :

— Non, ma mère, il n'y a rien d'affreux là-dedans; c'est tout simple. Une fille qui aime ses parents se doit à eux. Jusqu'à ce jour, grace à votre sollicitude et à vos ménagements, je n'avais connu notre position que d'une manière imparfaite, et j'avais pu m'abandonner aux rêves que font toutes les jeunes filles. Dans ces rêves, j'avais pu voir un mari jeune, épris, et à qui mon cœur appartiendrait. Mais votre aveu de ce soir m'a révélé les nécessités de la vie. Desormais, vos désirs sur ce point seront pour moi des ordres. Si cela est en mon pouvoir, la pauvreté ne sera pas la compagne de votre vieillesse et Bournay ne sera pas vendu.

Les mères ont des pressentiments merveilleux. En entendant sa fille lui parler de la sorte, avec une fermeté qui n'était pas sans amertume, la comtesse, qui l'avait écoutée en silence, poussa un cri.

— Helène! tu aimes quelqu'un? il y a de l'amour dans ton cœur?

Hélène secoua la tête.

— Je n'aime que mon père et vous, répondit-elle avec assurance.

La comtesse fondit en larmes et sa douleur parut faire une vive impression sur sa fille, car celle-ci se rapprocha d'elle et lui parla avec tendresse.

— Calmez-vous, chère maman. Qui dit que je ne serai pas heureuse avec le mari que vous me donnerez?

La comtesse allait répondre. Mais, tout à coup, le valet de chambre de son mari entra. Alors elle se rappela que ce dernier n'était pas venu l'embrasser, ainsi qu'il le faisait tous les soirs avant de la quitter.

— Est-ce que M. le comte est encore chez lui? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, madame, M. le comte est sorti depuis un quart d'heure.

Ayant dit ces mots, le domestique s'approcha et parla à voix basse à la comtesse, en lui remettant une carte, sur laquelle elle jeta les yeux.

— Je recevrai ce monsieur ici. Dites que je suis souffrante.

Le domestique se retira.

— Une visite à cette heure, fit remarquer Hélène.

— Oui, répondit madame de Bournay sans parvenir à cacher son trouble, un homme d'affaires. J'aime autant le recevoir. C'est une corvée que j'évite à ton père. Laisse-moi, ma fille; tu as besoin de repos, je te trouve un peu fiévreuse.

Hélène obéit. Elle réunit non sans une lenteur volontaire, les divers objets qui servaient à son travail de broderie; puis elle embrassa sa mère et se dirigea vers la porte.

Au même moment, le visiteur annoncé entra.

Hélène le regarda à la hâte, tandis qu'il se rangeait, en s'inclinant, pour la laisser passer, et ses traits se gravèrent pour jamais dans sa mémoire.

— C'est lui! murmura en elle une voix secrète.

C'était Chavanet.

Il s'avança en se dandinant agréablement, vers madame de Bournay qui s'était levée à moitié pour le recevoir, la salua profondément et prit place sur le siége qu'elle lui indiquait.

Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté Saint-Étienne de Boulogne. Mais ces dix ans n'avaient pas changé notablement sa personne. Sauf un commen-

cement d'obésité et quelques cheveux gris, c'était toujours le personnage que connaissent ceux de nos lecteurs qui ont lu la première partie de ce récit. Comme autrefois, sa belle barbe blonde s'étalait complaisamment sous son menton. Il était irréprochablement vêtu; ganté, cravaté, chaussé ainsi qu'un homme qui va au bal.

Une fois assis, en face de la comtesse, il baissa les yeux comme s'il eût voulu se mirer dans ses bottes vernies, puis il prit la parole :

— Madame la comtesse, dit-il, bien que vous deviniez, je l'espère, l'objet qui m'amène auprès de vous, vous devez cependant être surprise de me voir. Notre ami commun, M. de Taissergues, m'avait promis de me présenter ce soir à M. de Bournay, afin que nous pussions traiter ensemble l'affaire dont il nous a été déjà parlé aux uns et aux autres. Je me rends en ce moment chez M. de Taissergues, et j'espère y rencontrer M. le comte. Mais, avant toutes choses, c'est vous que j'ai désiré voir. Je sais quelles préoccupations peuvent assiéger le cœur d'une mère qui songe à marier sa fille, et j'ai cru y répondre, en provoquant l'occasion de me faire connaître de vous.

Madame de Bournay fut vivement touchée par l'accent avec lequel ces paroles furent prononcées, aussi bien que par l'attention délicate qu'elles révélaient.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle avec effusion, et rien n'est plus fait pour obtenir ma sympathie que votre démarche. Ce que pourra vous dire mon mari n'aura pas la gravité de ce que j'ai à vous dire moi-même. Avec lui, vous causerez des moyens propres à sauver notre maison de la ruine. C'est du bonheur de ma fille que j'ai à vous entretenir.

— Je vous écoute, madame.

Digitized by Google

Et comme pour mieux manifester son attention, Chavanet posa son coude sur son genou, son menton dans sa main et tendit l'oreille.

La comtesse tremblait comme une feuille, et sentait à son front et à ses joues une chaleur inaccoutumée.

II

Au moment où commence la deuxième partie de notre récit, Chavanet occupait à Paris la position qu'il avait rêvée dix années avant. Les ambitions qu'autrefois il osait à peine caresser étaient maintenant réalisées.

Il était riche, libre, lancé dans le tourbillon à la poussière duquel il avait si longtemps aspiré; admiré, envié, maître en un mot d'une situation puissante et fortement assise.

Ce résultat, sorti de la logique des choses, ne surprendra personne. Il était l'œuvre du temps et de la patience, habilement secondés par la fortune que Chavanet avait apportée de son village et par les intrigues de madame de Pélussin, qui l'avait fidèlement servi, parce que son propre intérêt lui commandait de faire ainsi.

Grâce à ses conseils, Chavanet avait su profiter du mouvement d'affaires qui marqua la fin du règne de Louis-Philippe et qui se transforma, en se développant, dans les premiers mois qui suivirent la proclamation de l'empire.

En 1848, les vins étaient à vil prix. Chavanet en

acheta en quantité. La rente se donnait à rien sur le marché des valeurs mobilières. Il ne craignit pas d'échanger de l'argent contre des titres de rente. Lorsque la hausse se produisit, il réalisa et, en quelques mois, tripla les sommes qu'il avait exposées.

Madame de Pélussin eut sa part dans les bénéfices.

Alors, la confiance de Chavanet en lui-même n'eut plus de bornes. Dans une seule année, il fonda une maison de banque, créa une grande société financière sous cette dénomination : *Caisse des dividendes*, commença des spéculations sur les terrains, acquit une part importante dans une charge d'agent de change, et devint le principal actionnaire d'un journal politique fort répandu.

En quelques mois, il fut à la tête des financiers, et sut attirer à lui la confiance générale, en laissant toujours ostensiblement déposés à la Banque de France, deux et quelquefois trois millions.

Mais, même au moment où il pouvait goûter les plus vives jouissances de l'orgueil et du luxe, ses ambitions n'étaient pas satisfaites. Il aspirait à la vie politique. Les électeurs de Saint-Etienne l'avaient nommé membre du Conseil général de l'Ardèche. Il voulait arriver à la députation, et attendait impatiemment le moment où il pourrait faire ce premier pas vers une situation plus élevée.

Ces divers événements le conduisirent jusqu'à la fin de l'année 1852.

C'est alors que, toutes ses affaires étant engagées et marchant au gré de ses désirs, il songea à se remarier. Il était assez riche pour attacher plus de prix à une alliance de nom qu'à une alliance d'argent. Il voulait avoir une femme qui pût lui ouvrir certains salons

Digitized by Google

obstinément fermés devant lui. Par l'intermédiaire de l'un des actionnaires de la *Caisse des dividendes*, il connut les malheurs de la famille de Bournay et la possibilité pour lui d'arriver jusqu'à la main de mademoiselle Hélène.

En cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, il prit conseil de madame de Pélussin, qui l'encouragea vivement dans cette voie. On saura plus tard pourquoi elle repoussa, à ce moment, d'une manière définitive, la pensée qu'elle avait eue pendant huit jours de devenir madame Chavanet.

Le lecteur n'aura plus de peine à s'expliquer maintenant comment il se pouvait faire que Chavanet fût assis, à dix heures du soir, dans la chambre de madame de Bournay, où on l'a vu entrer à la fin du précédent chapitre.

— Monsieur, lui dit la comtesse, je crois de mon honneur, de vous expliquer d'abord, comment il se fait que mon mari et moi ayons songé à vous pour notre fille. Je vous parlerai avec d'autant plus de franchise qu'il y a cinq minutes, je ne vous connaissais pas et que ma fille n'a pu encore apprécier vos qualités personnelles. Dans le projet qui nous réunit, il y a eu, avant toute chose, de notre part comme de la vôtre, une pensée d'intérêt.

— Cela est vrai, madame, dit Chavanet.

— Vous me permettrez d'ajouter, — et, je le répète, au point où nous en sommes, cet aveu ne saurait vous être déplaisant, — que, sans les circonstances particulièrement douloureuses dont mon mari vous entretiendra, c'est autour de nous, dans notre monde, parmi nos amis, que nous aurions cherché un gendre.

— Je le comprends sans peine.

Chavanet prononça ces paroles, de façon à prouver que celles de la comtesse ne le blessaient pas ; aussi celle-ci, complétement rassurée, continua :

— Vous comprenez maintenant, monsieur, sous quels auspices vous aurez notre fille, si nous arrivons à nous entendre. Je ne dois pas vous laisser ignorer que nous serons exigeants pour tout ce qui nous paraîtra propre à assurer son bonheur. Vous ne sauriez vous en offenser, puisque nous vous confierons tout ce que nous avons de plus cher.

Chavanet inclina la tête avec un doux sourire.

— Il dépendra de vous, reprit madame de Bournay, et de vous seul, d'assurer votre bonheur à tous les deux. Je n'ose dire que ma fille, qui n'a pas encore vingt ans, vous témoignera l'amour exalté qu'aurait pu lui inspirer un homme d'un âge proportionné au sien. Mais, si elle trouve en vous les égards affectueux et la confiance auxquels elle a droit, elle saura y répondre par une estime et une confiance égales.

Ayant ainsi parlé, madame de Bournay attendit la réponse de Chavanet, et l'attendit pendant quelques minutes. C'est que le banquier pensait qu'en une aussi grave circonstance, il importait de tourner sept fois sa langue dans sa bouche, avant de parler.

— Madame, dit-il enfin, je vous remercie de l'abandon avec lequel vous venez de me faire connaître vos sentiments. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que je n'ai été conduit ici que par une pensée d'intérêt personnel, puisque je n'avais pas le bonheur de connaître mademoiselle votre fille, et que je ne pouvais rechercher que les avantages extérieurs de votre alliance. Mais je suis venu cependant avec le plus vif désir de plaire et d'être agréé, avec la résolution de

me donner tout entier au bonheur de la belle enfant qu'on mettrait dans mes mains.

Un geste de gratitude fut la réponse de madame de Bournay. Chavanet reprit :

— Je suis riche, et je sais que c'est à ce titre qu'en ce moment les portes de votre maison s'ouvrent devant moi. Je ne m'en plains pas, parce que j'espère être mieux apprécié lorsqu'on me connaîtra mieux. D'ailleurs, je ne saurais faire de ma fortune un usage meilleur que de venir en aide à des infortunes aussi grandes qu'imméritées, en assurant le sort d'une jeune fille qu'on m'a dit être un modèle de grâces et de vertus.

— Ah! monsieur, s'écria la comtesse, combien vos paroles sont douces à mon cœur! Votre démarche m'obligeait déjà à vous accueillir favorablement. Votre langage fait plus encore. Il appelle toute mon estime sur vous. Allez trouver mon mari, monsieur. Assurément, vous vous entendrez.

Chavanet se leva, prononça quelques paroles de remerciment et se retira pour se rendre au bal, où M. de Bournay l'attendait.

— O mon Dieu! murmura madame de Bournay, serions-nous au terme de nos chagrins?

Et, reprenant sa place devant le feu, elle attendit patiemment le retour de son mari.

Il rentra vers minuit. Elle l'interrogea du regard.

— Tout est arrêté, dit-il. M. Chavanet ne me déplaît pas. Je sais qu'il t'a vue, et à l'accueil que tu lui as fait, je comprends que tu le juges digne d'entrer dans notre famille.

— C'est la vérité.

— Eh bien, alors tout est fini, si Hélène veut donner son consentement.

Digitized by Google

— Elle me l'a donné.

A ces mots, M. de Bournay regarda sa femme avec une inquiétude mêlée de contentement.

— Tu as obtenu cela, toi?

— Oui, mon ami, et sans peine.

— Et tu as osé le lui demander?

— Ne le fallait-il pas?

— Pauvre chère enfant! Es-tu sûre, mon amie, que nous n'allons pas faire le malheur de notre fille? Cette crainte me ferait renoncer à tout. J'aimerais mieux la savoir pauvre, quels que soient les dangers de la pauvreté pour une fille de son rang, que de la savoir mal mariée.

— C'est une craiote qu'il faut chasser de ton esprit, Hector, répondit vivement la comtesse. M. Chavanet ne saurait avoir à nos yeux d'autre défaut que de n'être pas noble. Il m'a paru professer d'honnêtes sentiments, et je crois qu'Hélène sera heureuse.

— Dieu t'entende!

Tel fut le dernier mot du comte sur ce sujet. Il embrassa sa femme, et en se retirant il dit :

— Il faudra lui parler demain. M. Chavanet viendra dîner avec nous.

A la même heure, Hélène, retirée dans sa chambre, se livrait à la douleur déterminée en elle par les révélations inattendues de sa mère. La pauvre fille avait menti, lorsque de sa bouche était sortie cette déclaration : « Il n'y a pas d'amour dans mon cœur. »

Elle aimait.

Elle ne pouvait raisonner le sentiment qui la dominait; mais elle raisonnait le langage que lui avait tenu sa mère, et, malgré elle, tout son être se révoltait contre le rôle qu'on lui voulait imposer.

Digitized by Google

— Mes parents me sacrifient au bien-être de leurs vieux jours, pensait-elle. Pour se sauver de la ruine et relever leur fortune, ils me marient malgré moi. C'est d'un égoïsme odieux! On me donne à un homme qui n'est ni de mon âge, ni du monde où j'ai toujours vécu. Il ne me connaît pas, ce n'est donc point par amour qu'il m'épouse. Ce n'est pas davantage par pitié, car c'est moi qu'il aurait consultée d'abord. Non, il veut faire de moi un marchepied pour s'élever jusqu'à des destinées auxquelles jamais il n'aurait pu atteindre. Il va rendre à mon père un grand service et payer ainsi l'honneur de s'allier à nous; mais à mon tour, je suis le prix du service qu'il rend. Voilà à quels calculs je suis mêlée. C'est infâme!

Son désespoir était d'autant plus grand, qu'elle avait entrevu Chavanet et devine, dans un rapide coup d'œil jeté sur lui, une nature vulgaire. Et lorsqu'elle le comparait à l'homme qu'elle aimait, sa douleur redoublait.

Cet homme, avec qui le lecteur fera bientôt connaissance, se nommait Daniel de Blesle. Il avait trente ans, il était orphelin, pauvre, non parce qu'il s'était ruiné, mais parce que son père ne lui avait laissé aucun patrimoine.

Au lieu de chercher à tirer parti de son nom et de ses relations pour arriver à la fortune, soit par un brillant mariage, soit par quelque heureuse spéculation, il donnait tout son temps à la musique et lui demandait de quoi vivre.

L'Opéra-Comique avait joué deux pièces de lui. Il commençait à faire sa trouée et poursuivait patiemment sa voie avec confiance et fermeté.

Trois ans avant, il avait connu Hélène dans un salon. Présenté chez M. de Bournay, il avait apprécié cette jeune

Google

fille. En se connaissant mieux, ils s'étaient aimés, puis ils s'étaient promis de se marier.

Voilà quelle idylle charmante allaient briser les prétentions de Chavanet.

Hélène n'ayant révélé son secret à personne, son père et sa mère ignoraient l'existence de cet amour. Dix fois, la jeune fille avait voulu leur faire connaître la vérité, et dix fois, ses aveux avaient été retenus par les larmes qu'elle avait surprises sur leur visage.

Pouvait-elle les entretenir des félicités de son cœur, alors qu'ils assistaient désespérés, au spectacle de leur ruine?

Cette ignorance même était leur excuse et, envisageant plus sainement les choses, Hélène n'aurait pu leur en vouloir de leurs efforts pour lui rendre par le mariage, la fortune que les événements avaient emportée.

Mais, à cette heure, il ne fallait pas lui demander de raisonner autrement qu'avec l'égoïsme de son amour. Dans l'union qu'on lui offrait, elle ne voyait qu'une chose, c'est qu'on sacrifiait son avenir, afin de ne pas vendre la terre patrimoniale de Bournay.

— Entre le bonheur de leur fille et la conservation de leur château, ils n'hésitent pas, se répétait-elle avec amertume. On me préfère le château.

Livrée à de telles pensées, Hélène dormit mal.

Que devait-elle faire? Repousser Chavanet lorsqu'il se présenterait! Mais alors c'était condamner son père à la misère! Elle frémissait de terreur et de honte, lorsqu'elle se disait que, grâce à elle, ce vieillard verrait ses derniers jours attristés par les cuisantes et douloureuses préoccupations d'une vie réduite au strict nécessaire. Et sa mère, la frapperait-elle aussi de ce coup terrible?

Digitized by Google

Non, il valait mieux épouser un inconnu qui pouvait prévenir de nouveaux désastres.

Mais l'épouser, c'était renoncer au bonheur, manquer à la foi jurée, trahir Daniel!

Au milieu de ces alternatives, Hélène se désespérait, demandant à son âme une résolution bonne et énergique. L'ardeur et la générosité de sa nature la poussaient au parti le plus douloureux. Mais l'amour défendait énergiquement ses droits.

Alors, elle s'efforçait de trouver un moyen qui concilât les deux solutions extrêmes entre lesquelles il lui fallait opter. Or, elle en trouvait une seule : faire un appel éloquent au cœur de M. Chavanet. Mais, soit expérience, soit pressentiment, ce moyen ne lui inspirait aucune confiance.

La nuit se passa pour elle au milieu d'une cruelle indécision.

Enfin, le matin, elle prit une résolution énergique. Elle écrivit à Daniel pour lui faire savoir qu'elle désirait lui parler le même jour et qu'elle l'attendait à la tombée de la nuit, dans une chapelle du voisinage. Ils ne pouvaient se voir seuls en aucun autre endroit.

Pour la première fois de sa vie, cette jeune fille chaste, élevée par une mère chrétienne, allait, au risque de se compromettre, à un rendez-vous qu'elle avait provoqué.

Digitized by Google

III

Le lendemain, vers cinq heures, alors que commençait un de ces tristes soirs d'hiver où Paris se couvre de brume et d'ombre, mademoiselle de Bournay, accompagnée d'une femme de chambre qui avait sa confiance, entrait dans la chapelle des missions étrangères, située rue du Bac.

Elle était vêtue de noir. Une voilette épaisse cachait son visage. Sa taille élégante disparaissait sous un long manteau de soie, doublé de fourrures. Ceux-là mêmes qui la voyaient tous les jours ne l'auraient pas reconnue, grâce à cette toilette sombre.

Au moment où elle prit place dans un coin de la nef solitaire, on venait d'allumer quelques lampes qui jetaient autour d'elles une pâle et fumeuse clarté. La femme de chambre s'agenouilla derrière sa jeune maîtresse, et elles attendirent en silence l'heure du rendez-vous.

Hélène, bien que courbée sur une chaise basse, dans l'attitude de la prière, ne priait pas. Elle était en proie à une émotion douloureuse qui se trahissait par les battements de son cœur et les frissons qui couraient dans son corps.

C'était la première fois qu'elle se dérobait ainsi à la

Google

surveillance de sa mère, et même, en essayant de se convaincre de la nécessité de sa démarche, elle ne pouvait s'en dissimuler l'imprudence.

Le silence et l'obscurité qui régnaient autour d'elle, l'heure avancée, le mensonge qu'elle avait dû faire pour obtenir l'autorisation de venir dans cette chapelle, toutes ces choses ajoutaient à son émotion.

N'ayant plus confiance dans ses parents, les ayant trompés, à la veille d'être sacrifiée par eux à des préoccupations dont la gravité lui échappait, elle sentait se faire autour d'elle l'isolement. Elle entrevoyait les nécessités de la vie, et, livrée à ses seules forces, elle s'effrayait de ne pouvoir plus compter que sur sa propre énergie.

Elle attendit ainsi une demi-heure, plongée dans ses réflexions; alors le sentiment de sa faiblesse se manifesta si clairement, qu'elle ne put retenir des larmes.

Mais cette explosion d'une légitime douleur, exagérée par l'ardeur de son imagination, fut de courte durée.

Une ombre s'était dressée devant Hélène, et dans le jeune homme qui venait d'apparaître à ses côtés, elle avait deviné Daniel.

Sous le voile qui lui dérobait les traits de son amie, Daniel, à son tour, la devina ainsi que le sourire de bonheur que provoquait sa présence.

— Merci d'être venu, dit Hélène à voix basse. J'ai à vous entretenir de choses graves.

— Nous ne pouvons causer ici, répondit-il sur le même ton. Sortons, je vous ramènerai chez vous.

Mademoiselle de Bournay inclina la tête, suivit Daniel qui lui offrit son bras, et ils se dirigèrent vers la rue de l'Université.

Silencieuse et discrète, la femme de chambre marchait à quelques pas derrière eux.

La nuit était venue tout à fait. La neige couvrait le pavé, et en choisissant les côtés des rues peu éclairés, au milieu des passants préoccupés, les jeunes gens avaient l'assurance de n'être pas reconnus.

Ils purent donc se livrer entièrement et sans crainte au bonheur d'un entretien qui devait avoir sur leur vie une influence décisive.

— On veut me marier, dit Hélène.

— Je le savais, répondit Daniel. En recevant votre lettre, j'ai bien compris dans quel but vous désiriez me parler. Hier, chez M. de Taissergues, j'ai vu celui qu'on vous destine

— Et que je repousserai, ajouta vivement mademoiselle de Bournay.

Daniel secoua la tête.

— En aurez-vous la force? demanda-t-il.

— Oui, je l'aurai, et c'est afin de la puiser dans vos conseils que j'ai désiré ce rendez-vous.

— Mes conseils! Je ne puis vous en donner. Je devine à quelles sollicitations exigeantes vous êtes livrée, et jamais je n'ai plus qu'aujourd'hui regretté ma pauvreté. Tout dépend de vous, Hélène.

— Ne le croyez pas, Daniel.

— Vos parents ne vous marieront pas contre votre gré.

— Sans doute, ils ne forceront pas ma volonté; ils ne me violenteront pas, pour obtenir ma soumission. Mais il y a une chose plus terrible que la violence, c'est leur douleur. Vous ne savez pas, ajouta la jeune fille avec amertume, ce qu'il y a d'affreux dans le désespoir d'une mère qu'on adore. Non, ils ne me donneront pas l'ordre

de me marier; mais ils me placeront dans cette alternative cruelle de leur désobéir ou d'assurer leur bonheur. C'est leur sort que j'ai dans les mains. Voilà ce que je n'ai que trop compris.

— Et que voulez-vous faire? demanda froidement Daniel.

Mademoiselle de Bournay releva brusquement la tête :

— Ce que je veux faire, est-ce que je le sais? Si je le savais, je ne vous demanderais pas conseil. C'est de vous que j'attends des ordres.

Elle s'arrêta. Puis, comme si elle eût regretté la vivacité avec laquelle elle venait de s'exprimer, elle reprit d'une voix plus douce :

— Vous connaissez mes sentiments, Daniel. Ils vous disent que la perspective d'un sort autre que celui que nous avons rêvé me fait horreur. Je repousse toute idée de mariage, si vous ne devez pas être mon mari. N'ai-je pas juré de n'appartenir qu'à vous?

— Vous savez bien que je vous rendrai votre parole, si vous l'exigez.

— Allez-vous douter de moi, maintenant? s'écria-t-elle. Et moi qui venais...

Daniel l'interrompit.

— Non, Hélène, je ne doute pas de vous. Mais quel conseil puis-je vous donner, alors que vous m'indiquez si nettement les difficultés de votre situation et les exigences de vos parents? Je vous parlerais autrement si je vous voyais décidée à refuser ce mariage. Mais il y a en vous une indécision qui m'effraye. Je suis malheureusement impuissant à vous seconder. Je ne puis que vous dire que je vous aime et que, s'il me faut renoncer à vous, ma vie sera perdue.

Digitized by Google

— Je m'étais donc mal expliquée; comprenez-moi mieux. Je ne veux pas de ce mariage, et je viens vous demander par quel moyen je puis l'empêcher!

— Refusez alors, et si on vous pousse à bout, dites la vérité.

Et comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Voulez-vous que j'aille demain vous demander à votre père?

— Non! non! s'écria-t-elle, il faut d'abord que je lui parle.

— Vous voyez donc bien que tout dépend de vous. Ce n'est pas à moi à vous donner un conseil.

— Mais enfin, à ma place, que feriez-vous?

— J'opposerais un refus énergique à ce que je considérerais comme une proposition propre à faire mon malheur.

— Et si votre mère vous suppliait avec des larmes?

— Alors, je lui dirais : « Serez-vous plus heureuse lorsque vous aurez voué mon existence à une infortune sans remède? Ne gémirez-vous pas plus tard d'avoir acheté, au prix de mon bonheur, le rétablissement de votre fortune? J'aime et je suis aimée. Laissez-moi épouser celui auquel je me suis promise. Il consacrera sa vie, son intelligence, à assurer notre sort à tous. Il ne nous rendra pas notre fortune; mais il se sent le courage et la force nécessaires pour mettre votre vieillesse à l'abri du besoin. » Voilà ce que je dirais à ma mère. Tenez ce langage à la vôtre : elle le comprendra.

Vivement émue par ces paroles, Hélène pressa vivement le bras de son ami, sur lequel elle s'appuyait.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est bien ce que vous venez de me dire là. C'est ainsi que je parlerai, et dès ce soir

Mais, du moins, si mes vœux sont exaucés, me pardonnerez-vous, alors que je vous aurai imposé le fardeau de trois existences nouvelles?

Daniel leva vers elle un regard plein d'enthousiasme.

— Si je vous pardonnerai, s'écria-t-il avec feu; mais je vous bénirai, puisque vous me mettrez à même de vous prouver, par un acte qui n'aura rien de vulgaire, l'étendue de mon amour.

Une béatitude infinie entra dans le cœur de mademoiselle de Bournay. Elle venait d'apprécier complétement Daniel.

Ils marchèrent en silence.

— Vous m'avez donné du courage, dit-elle enfin. Je veux être à la hauteur de votre amour. Maintenant je suis bien sûre de n'être pas madame Chavanet.

— C'est ainsi que je veux vous voir, répondit-il d'un accent convaincu. Vous ne saurez jamais assez combien je vous aime!

Sous son manteau elle lui prit la main, et pendant quelques instants, ils restèrent ainsi. Enfin ils arrivèrent dans la rue de l'Université. Il devenait prudent de se séparer. Leurs adieux furent simples et courts. Chacun d'eux s'efforçait de cacher à l'autre son émotion. Mais toute leur âme passa dans un regard échangé rapidement à la lueur d'un réverbère.

Ce fut tout. Hélène quitta le bras de Daniel, fit un signe à sa femme de chambre, qui se rapprocha, et s'éloigna à la hâte.

Le jeune homme les suivit de loin.

Bientôt, il vit son amie s'arrêter devant l'hôtel de Bournay, soulever le lourd marteau de la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et disparaître, après avoir tourné la tête de son côté.

Il était environ sept heures.

En proie à une émotion violente, Daniel continua sa route, sans but. Il gagna les quais, longea la Seine et se dirigea lentement vers les Champs-Elysées. Bien qu'on fût au mois de décembre, la température était d'une extrême douceur. Les voitures roulaient sans bruit sur la neige comme sur un tapis. Les gens que croisait Daniel passaient sans qu'on entendît le bruit de leurs pas. Les boutiques du quai étaient éclairées; mais leurs portes vitrées restaient fermées et l'humidité avait recouvert les vitres d'une vapeur qui s'étendait sur elles semblable à un rideau.

En un mot, c'était le Paris vivant mais silencieux des soirs d'hiver. Ce spectacle était en harmonie avec les pensées de Daniel. Il marchait toujours, oubliant qu'il s'éloignait de sa demeure et qu'il n'avait pas dîné. Il songeait à Hélène, à ce qu'elle venait de lui dire, et aux dangers suscités contre leur amour.

C'est ainsi qu'il arriva devant la Chambre des députés.

Au moment où il s'engageait sur le pont, un bruit inattendu vint frapper ses oreilles. C'était une voix de femme, harmonieuse, souple, émue, admirable en un mot, qui chantait un air de *Robert le Diable*. Il regarda dans la direction d'où venait la voix et aperçut au milieu du pont un groupe assez compacte de gens arrêtés.

Au milieu de la foule qui l'écoutait avec une pitié sympathique, une femme était debout. C'est elle que Daniel avait entendue.

Cette femme était jeune encore autant qu'on en pouvait juger par ses traits qu'on ne voyait qu'imparfaitement, et pauvrement vêtue, mais ses vêtements n'étaient ni sales ni déchirés. On la devinait grande, bien faite,

élégante même. Ses yeux restaient baissés, ses mains cachées sous son châle. A ses pieds, était étendu un mouchoir dans lequel tombaient à chaque instant les offrandes de ses auditeurs

Daniel ne fut pas moins frappé de l'art exquis avec lequel chantait l'inconnue que de la beauté de sa voix, qui tremblait d'émotion sans doute autant que de froid. L'expression en était franche, l'émission d'une irréprochable pureté.

En voyant et en entendant la chanteuse, Daniel comprit que ce n'était pas là une de ces mendiantes des rues, qui cherchent à provoquer la sympathie des passants, à l'aide d'une vieille romance murmurée d'une voix fausse et éraillée. Il pressentit un drame intime. Sa curiosité fut éveillée et, oubliant un moment ses préoccupations, il demeura cloué à sa place.

Lorsque la femme eut terminé l'air de *Robert*, elle se baissa, ramassa son mouchoir avec l'argent qu'il contenait, et se mit à marcher à grands pas.

Daniel la suivit. Elle le fit revenir sur ses pas, et, après un long chemin à travers un grand nombre de rues, elle s'arrêta devant une maison de pauvre apparence, dans les environs de la barrière Montparnasse.

Elle entra dans une allée sombre. Daniel, après avoir hésité un moment, y entra après elle. Un mauvais quinquet éclairait, tant bien que mal, un escalier tournant qui avait pour rampe une corde usée et graisseuse.

Au deuxième étage, la femme poussa une porte entr'ouverte et disparut. Daniel n'osa aller plus loin.

Indécis sur ce qu'il avait à faire, il s'était arrêté sur le palier, et se préparait à frapper à cette porte, lorsqu'il entendit de nouveau la voix de l'inconnue qui prononçait ces mots :

— Je vous ai fait attendre, mon oncle. Mais le magasin où je suis allée rapporter mon ouvrage est si loin que je n'ai pu revenir plus tôt.

— T'a-t-on payée, au moins? demanda l'oncle que Daniel ne pouvait voir.

— Oui, heureusement, et bien payée.

— Nous allons donc pouvoir dîner.

— Sans perdre un instant, mais pas ici. Je n'ai rien pu préparer. Venez, mon oncle. Conduisez-moi au restaurant.

A ces mots, Daniel, devinant que la femme allait redescendre, la précéda et l'attendit dans la rue. Elle y fut presque aussitôt que lui. Elle n'était pas seule. Un homme âgé, courbé — l'oncle sans doute — l'accompagnait, en lui donnant le bras. Mais, loin de s'y appuyer, elle semblait au contraire le soutenir.

Ce couple mystérieux ne marcha pas longtemps. A côté même de la barrière Montparnasse, sur un terrain destiné à recevoir des constructions, s'élevait une grande baraque, moitié plâtre et moitié planches, peinte en bleu, et au fronton de laquelle ces mots étaient écrits en grosses lettres : *Au dîner de Lucullus, marchand de vins, traiteur.*

C'est là qu'entrèrent les deux personnages. Au moment où ils ouvraient la porte, une forte odeur de fumée et de cuisine prit subitement Daniel à la gorge, mais ne l'arrêta pas.

Poussé par la curiosité plus encore que par la faim, bien qu'il n'eût rien mangé depuis le matin, il entra à son tour.

Un spectacle étrange frappa son regard.

IV

La salle dans laquelle venait d'entrer Daniel, vaste, basse de plafond, éclairée au gaz, chauffée par un immense poêle en faïence et peinte en bleu, était, dans sa largeur, divisée en deux parties par une cloison surmontée d'un grillage. Dans la partie la plus rapprochée de la porte, il y avait un nombre considérable de tables et de bancs en bois de sapin, fixés en terre, et si rapprochés les uns des autres, qu'il ne restait entre eux qu'un passage étroit. Tables et bancs attestaient leurs longs états de service, autant par les fentes qui les sillonnaient que par les taches graisseuses dont ils étaient maculés.

Plus près de la porte, contre le mur, à droite, on voyait une fontaine d'où l'eau jaillissait sans cesse par un robinet de cuivre, dans un vaste baquet dont le fond était percé comme une baignoire, afin de permettre à l'eau de se renouveler.

Ce baquet contenait une grande quantité d'assiettes brunes, de couverts et de gobelets en étain. C'est là qu'en entrant, les consommateurs trouvaient tous les ustensiles necessaires à leur repas, ustensiles dont, avant eux, d'autres s'étaient servis, et qui avaient été rejetés dans l'eau afin d'y subir un lavage necessaire, mais souvent imparfait.

Digitized by Google

La cloison qui divisait la salle, comme nous venons de l'expliquer, avait trois guichets très-larges, à travers lesquels on apercevait, de l'autre côté, un comptoir, des fourneaux, plusieurs tonneaux et une pyramide de morceaux de pain de toutes nuances et de toutes formes, — miettes tombées des festins parisiens de tous les ordres, et offerts aux pauvres à vil prix.

A l'un de ces guichets, on vendait la soupe, la viande et les légumes; à l'autre le pain; au troisième du vin contenu dans des petits brocs de grès. On distribuait aux gens munis d'assiettes, et moyennant une modique somme, une ou plusieurs rations. Les uns ne prenaient que du pain et du bouillon, d'autres se contentaient d'un morceau de viande. Quelques-uns goûtaient à tous les plats.

Quelle que fût l'abondance ou la variété de ce repas, les clients, une fois servis, allaient le consommer à l'une des tables du restaurant. Avant de sortir, chacun d'eux avait soin de rejeter dans le baquet où il les avait pris, assiettes et couverts, afin que les convives à venir les y pussent retrouver.

Tel était l'établissement philanthropique où Daniel venait d'entrer. Il se rappela alors en avoir entendu parler naguère, et quelque répugnance qu'il éprouvât, en se trouvant dans un lieu si peu semblable à ceux qu'il fréquentait habituellement, tant d'attraits de toutes sortes vinrent allecher sa curiosité, qu'il resta. Il fit ce qu'il voyait faire autour de lui, et quelques instants après, il était installé devant une table, à l'extrémité de laquelle venaient de prendre place l'homme et la femme qu'il avait suivis.

Quelque désir qu'il eût de leur parler, et bien qu'il ne fût venu là qu'afin de les connaître et de pénétrer un

Google

mystère, il n'osa commencer sur-le-champ l'entretien. Il pensait avec raison qu'après le dîner, l'expansion étant plus naturelle, il lui serait facile d'en venir à ses fins. Il joua donc l'indifférence la plus absolue et contempla, non sans surprise, les étranges choses qu'il voyait autour de lui.

Paris, — l'immense et toujours bouillante fournaise où viennent s'engouffrer vices, vertus, misères, héroïsmes, talents, qui y roulent pêle-mêle jusqu'au jour où quelqu'un d'entre eux fait irruption et frappe la société d'admiration, de colère ou d'effroi, — Paris était représenté là par des types les plus singuliers et les plus discordants.

Femmes du peuple en haillons de laine, filles des rues en loques de soie, forçats en rupture de ban, semblables à d'honnêtes ouvriers, honnêtes ouvriers exténués de travail, et semblables à des voleurs, coupe-bourses de toutes les classes, filous à la tire et banqueroutiers frauduleux; artistes et poètes inconnus, savants ignorés, inventeurs ruinés, avocats sans causes, médecins sans malades, joueurs décavés, avares de tous les âges, hommes et femmes, jeunes et vieux, voilà de quoi se composait cette foule.

Tous ou presque tous étaient des déshérités de la vie. Ils s'étaient brouillés avec le bonheur ou ne l'avaient jamais connu; les uns par leur faute, les autres par la faute des circonstances.

L'ignorance, le vice, la fatalité pouvaient mettre hardiment la main dans le tas et dire : Voici nos victimes.

Tous ne mangeaient pas. Les uns buvaient, d'autres jouaient, quelques-uns lisaient. Certains habitués de l'établissement faisaient cercle autour du poêle.

Ici, une jeune mère emmaillottait un petit enfant en-

dormi; là un homme au crâne chauve, au visage pâle, aux yeux éteints, avait quitté une redingote usée jusqu'à la corde, fripée, ridée, luisante dont, — tailleur improvisé, — il cachait les trous tant bien que mal, à l'aide d'une vieille cravate en satin noir.

Plus loin, un homme jeune, grand, maigre comme un squelette, emprisonné dans un habit noir, sur le collet duquel descendaient ses longs cheveux, récitait des vers élégiaques à une grosse fille au regard effronté, aux traits prématurément flétris, dont la tête était nue et dont la robe de soie, à trois rangs de volants, avait traîné sur le comptoir de tous les marchands du Temple avant d'arriver sur son corps qui s'était traîné dans tous les bouges de la banlieue.

Parisiens des boulevards, ne souriez pas à cette peinture; il y a de ces spectacles même dans le Paris moderne. Ces misères existent, on peut les voir toutes d'un seul coup. Si vous en doutez, allez à l'établissement qui porte cette alléchante inscription : *A la Californie.*

Daniel de Blesle n'en revenait pas; il n'avait pas assez d'yeux pour voir, pas assez d'oreilles pour entendre. Le grotesque coudoyait le cynique, le rire répondait aux larmes, le vice touchait la main à la probité et semblait lui poser cette embarrassante question : A quoi as-tu servi à ceux qui t'ont pratiquée?

— C'est sans doute la première fois que vous venez ici? dit tout à coup une voix forte et tremblante à côté de Daniel.

Il se retourna. C'était à lui que s'adressait l'oncle de sa voisine.

— Oui, monsieur, répondit-il, heureux de l'occasion qui lui était offerte d'entrer en relations avec la jeune

chanteuse dont la rencontre subite l'avait si vivement intrigué.

— Vous êtes artiste sans doute, monsieur? reprit l'homme.

Daniel inclina la tête affirmativement.

— Moi aussi, monsieur, continua l'autre. Un endroit comme celui-ci est bien fait pour fournir ample matière à des observations.

Il parla encore et longtemps sur ce sujet. Mais Daniel n'entendait plus que le bruit de la voix, sans comprendre ce qu'elle disait. Il regardait la chanteuse du pont de la Concorde.

En la jugeant jeune et belle encore, il ne s'était pas trompé. Elle avait de beaux cheveux blonds et de grands yeux noirs.

Bien qu'on y pût voir les traces d'un travail quotidien, ses mains étaient blanches et d'une forme charmante, sa taille souple, et dans chacun des mouvements de cette femme, il y avait une grâce et une distinction qui suffisaient à révéler qu'elle était victime d'une catastrophe et n'avait pas toujours vécu dans la misère.

— Vous souffrez, madame, s'écria tout à coup Daniel. Vous êtes subitement devenue toute pale.

— C'est la chaleur, dit-elle, mais cela va passer. Mon oncle, ajouta-t-elle, donnez-moi un peu d'eau.

Ce dernier la regarda avec inquiétude.

— Monsieur a raison, Serverette. Tu souffres, ma fille. J'avais bien raison de ne pas vouloir venir ici. Croiriez-vous, monsieur, qu'elle n'a pas voulu venir chez le marchand de vin, sous prétexte que c'est trop cher? — Ah! s'écria-t-il avec plus d'amertume que de colère, malheur à celui qui nous a réduits à cette misère!

— Vous n'avez donc pas de travail? demanda Daniel.

Google

— Hélas! monsieur, pour mon malheur, je ne sais rien faire. Autrefois, j'étais serrurier; mais j'ai oublié, et puis, j'ai soixante ans... La force s'en va, la vue aussi... J'ai quitté mon état pour me faire chanteur, car j'avais une belle voix; j'ai eu des succès, monsieur. Hélas! la voix a suivi le reste.

Daniel regarda Serverette.

— Mais madame chante d'une façon merveilleuse.

— Comment le savez-vous, monsieur? s'écria Serverette dont les yeux lancèrent des éclairs.

— En effet, comment le savez-vous? demanda Chibrac qui regarda Daniel avec étonnement.

Alors, ce dernier se rappela que Serverette avait caché à son oncle l'origine de l'argent recueilli sur le pont de la Concorde, et voulant réparer son imprudence, il reprit :

— Je disais que madame doit chanter, et très-bien. Je suis musicien moi-même, et lorsqu'elle a parlé, il m'a semblé, au timbre de sa voix, qu'elle devait être exercée au chant.

Chibrac parut satisfait de cette explication et plus heureux encore de rencontrer un artiste *de sa partie*, comme il disait.

— Vous ne vous êtes pas trompé, s'écria-t-il. Elle chante comme un ange. Malheureusement, nous ne connaissons personne et ne pouvons utiliser son talent.

Quant à Serverette, elle regarda Daniel d'un air soupçonneux.

Ce dernier comprit la fausseté de sa situation. Il fallait en sortir; il le voulait.

— Monsieur, dit-il à Chibrac, puisque je rencontre en vous un confrère, voulez-vous me permettre de vous offrir?...

Google

— Un gloria, jeune homme, un gloria.. Oui, j'accepte. Et toi, Serverette?

— Merci, mon oncle, je ne prendrai rien. J'ai hâte de rentrer.

— C'est l'affaire d'un instant. Je vais au comptoir.

En disant ces mots, Chibrac se leva vivement et quitta sa place pour aller chercher le gloria.

Daniel se rapprocha de Serverette, silencieuse et attristée.

— Madame, lui dit-il, croyez que ce n'est point une pitié vulgaire ni un intérêt dont vous pourriez être blessée, qui m'ont conduit auprès de vous. Il y a une heure, sur le pont de la Concorde, je vous ai vue et entendue. La beauté de votre voix, la singularité de votre action qui ne pouvait cacher qu'un acte de dévouement, m'ont frappé. Je suis ici...

Serverette l'arrêta.

— Monsieur, dit-elle, non sans émotion, vous êtes bien jeune pour vous faire le protecteur désintéressé d'une femme que vous avez dû prendre après tout, pour une aventurière. Permettez-moi donc de ne pas en entendre davantage. J'ai le malheur d'être trouvée belle. Cette beauté fatale, ni l'âge, ni les larmes n'ont pu la détruire. Elle m'a valu hier encore des propositions infâmes. On m'a dit qu'il ne tenait qu'à moi d'être riche. A ce prix, je ne veux pas de la fortune.

Daniel, douloureusement surpris, regarda Serverette, et ses yeux exprimaient à la fois tant de sincérité et tant de respect, qu'elle se repentit de la dureté de ses paroles.

— Pardon, monsieur! pardon!

Et des larmes coulèrent de ses yeux.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Daniel. La

Google

douleur vous a rendue défiante, et votre défiance, je la comprends. Laissez-moi donc protester de l'honnêteté de mes intentions. Je vous jure que je n'ai été amené à vous suivre et à venir ici, que par le désir de vous être utile...

— Sans me connaître?

— Sans vous connaître. La sympathie ne se commande pas. D'ailleurs, s'il faut vous rassurer, laissez-moi vous dire que je n'ai ni le cœur ni l'esprit disposés aux aventures galantes. J'aime, et celle que j'aime, on veut la marier à un autre. Au moment où je vous ai rencontrée, je venais d'apprendre cette nouvelle.

— Ah! monsieur, je vous crois, s'écria Serverette, et je fais des vœux pour le succès de votre amour. C'est si terrible d'être séparé de ce qu'on chérit!

Elle baissa la tête en soupirant.

Daniel n'osa l'interroger, et pendant un moment, émus en face l'un de l'autre, au milieu du vacarme qui se faisait autour d'eux, ils gardèrent le silence.

Chibrac revint. Il portait deux tasses pleines de café additionné d'eau-de-vie.

— Voilà! voilà! dit-il joyeusement.

Il posa l'une devant Daniel, et s'assit devant l'autre qu'il contempla un moment avec avidité et dont il avala ensuite le contenu d'un seul trait.

— Ah! c'est bon! — Et il fit claquer sa langue en ajoutant : — C'est dommage de n'en pouvoir prendre tous les jours!

Daniel poussa sa tasse devant Chibrac, en souriant.

— Obligez-moi de vider celle-ci, dit-il. Je ne bois jamais de café.

— Jamais de café! comme Serverette. Eh bien, tant pis pour vous.

En même temps, il vit à côté de la tasse, une petite pièce d'argent que Daniel lui avait fait passer avec son café. Il regarda la pièce, puis le jeune homme, non sans embarras.

— Mais, c'est juste, c'est juste, ajouta-t-il. Vous l'avez offert. Vous régalez.

Il mit lestement la pièce dans sa poche et vida la seconde tasse comme la première.

— Mon oncle, sortons, je vous en prie, lui dit alors Serverette qui avait suivi toute cette scène, avec une indifférence apparente.

Et elle se leva. Chibrac l'imita. Daniel les suivit. Une fois au dehors, sans s'être parlé, comme mus par un même sentiment, ils se dirigèrent tous les trois, du côté de la maison que Serverette habitait avec son oncle. Alors, ce dernier s'adressa à Daniel :

— Nous disions donc, monsieur, que vous êtes musicien?

— Oui, monsieur.

— De quel instrument jouez-vous?

— D'aucun et de tous. Je compose.

— Vous composez? Vous êtes bien jeune, cependant.

En se rappelant que Serverette l'avait aussi accusé d'être jeune, Daniel ne put retenir un geste d'impatience. Mais il répondit simplement :

— J'ai fait jouer deux opéras-comiques et j'en prépare un troisième.

Chibrac le regarda stupefait.

— Vous dites vrai? Mais alors vous nous sauverez. Vous pouvez nous être utile, très-utile.

— Je le crois.

— Ah! Serverette, quelle joie d'avoir rencontré mon-

Digitized by Google

sieur! Mais il va me faire entrer dans un théâtre. Et toi, ma chérie, tu ne travailleras plus!

Daniel regarda Chibrac avec stupéfaction et allait lui répondre. Un signe de Serverette l'arrêta. Ce fut elle qui répondit.

— Vous avez raison, mon oncle; c'est un heureux événement qui nous est arrivé ce soir. Monsieur nous porte bonheur, j'en suis sûre. — Mon oncle, ajouta-t-elle tout à coup, nous n'avons plus de bougies. Voulez-vous entrer dans ce magasin et en acheter?

Chibrac obéit.

— Monsieur, dit alors Serverette, quoique votre rencontre de ce soir soit bien imprévue, je n'ai pas le droit de refuser un secours qui semble envoyé par Dieu. Est-il vrai que vous puissiez nous le donner?

— Je l'espère.

— Je voudrais entrer au théâtre, reprit-elle. Vous m'entendrez.

— Je vous ai entendue déjà.

— Croyez-vous que ce soit facile?

— Facile, non, possible, oui, et ce sera.

— Oh! je vous bénirai. Seulement, je vous prie de ne parler de rien de tout ceci devant mon oncle. Le pauvre homme, pour m'éviter un chagrin, se mettrait au feu. Mais sa tête s'affaiblit beaucoup, et il vous tourmenterait pour que vous ne consacriez vos démarches qu'à le faire entrer dans un théâtre, — ce qui est impossible. Il n'a plus de voix. Je vous demande donc le secret jusqu'à nouvel ordre.

— C'est convenu. Mais vous, madame, où vous verrai-je?

— Je ne puis que vous prier de venir chez moi, si ce n'est pas un trop grand dérangement...

Digitized by Google

— Oh! avec bonheur. A quelle heure?

— Le matin, à dix heures.

— J'y serai demain.

— Je m'arrangerai pour être seule. Silence! voici mon oncle.

Chibrac sortait en effet du magasin avec les bougies demandées.

— Au revoir donc, monsieur, dit alors Serverette.

— Vous vous retirez, jeune homme! Ah! je comprends. Le théâtre vous appelle. Il faudra nous faire voir vos pièces. Je vous dirai franchement ce que j'en pense.

Pour toute réponse, Daniel serra la main de Chibrac, s'inclina devant Serverette, et il allait se retirer lorsque celle-ci l'arrêta :

— Pardon, moosieur, votre nom?

— Daniel de Blesle. Et le vôtre?

— On m'appelle Serverette et on appelle mon oncle Chibrac.

V

Nous avons laissé Hélène au moment où, après une entrevue secrète avec Daniel, elle était rentrée à l'hôtel de Bournay.

Sa mère l'attendait avec impatience.

— Il faut t'habiller à la hâte, ma fille, dit madame de Bournay. Fais-toi belle. M. Chavanet dîne ici. L'as-tu oublié !

— Non, ma mère, répondit froidement Hélène. Mais ma toilette me prendra cinq minutes.

En même temps, elle passa dans sa chambre, afin d'obéir aux désirs qui venaient de lui être exprimés.

Hélène était triste. Tout le courage que lui avait communiqué Daniel semblait maintenant lui faire défaut. En voyant combien les événements se précipitaient, elle redoutait de ne pouvoir les dominer.

A peine avertie des prétentions de M. Chavanet, elle allait se trouver en face de lui. Ne voudrait-on pas le lui faire épouser avec la même rapidité? Trouverait-elle la force de repousser ses avances, si on ne lui laissait pas le temps de préparer un plan qui lui permît de justifier son refus.

Certains actes de la vie, auxquels les circonstances

Google

poussent les hommes, sont si graves qu'on aime à les envisager longtemps avant de les accomplir.

En promettant à Daniel qu'elle parlerait à son père et qu'elle saurait ne pas céder, Hélène était sincère, mais elle n'avait promis avec assurance que parce qu'elle se croyait éloignée de l'obstacle à vaincre. Maintenant, elle appréhendait la précipitation avec laquelle elle était tenue d'agir, et sa tâche lui paraissait plus lourde par cela même que l'accomplissement devait en être immédiat.

Elle s'habilla dans ces dispositions, silencieuse et absorbée, sans répondre autrement que par des signes de tête aux questions de sa femme de chambre. Puis elle se dirigea vers le salon.

Chavanet venait d'arriver. Beau, pimpant, rajeuni, il paradait comme pour mieux faire ressortir ses qualités, entre le comte et la comtesse qui s'efforçaient d'être aimables.

Hélène entra. Elle était vraiment belle, d'une beauté touchante, attristée, que faisait ressortir une toilette simple et un peu sombre pour la circonstance.

— Voici ma fille, dit le comte. Ma chère enfant, M. Chavanet.

Ce dernier se leva et s'inclina gracieusement devant Hélène, qui lui rendit son salut avec froideur et qui alla s'asseoir auprès de sa mère.

— Elle est charmante, murmura Chavanet, charmante, monsieur le comte, en vérité.

— C'est une douce et aimable fille, répondit M. de Bournay à demi-voix.

— Sait-elle quelque chose de nos projets?

— Sa mère lui en a dit un mot. Mais n'attendez pas d'elle qu'elle vous le laisse deviner ce soir.

— Eh! monsieur le comte, je sais vivre, dit Chavanet sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux.

Au même moment, on annonça le dîner.

A table, Chavanet, admis pour la première fois dans l'intimité d'une famille à laquelle il voulait s'allier, objet d'attentions et de prévenances de la part des maîtres de la maison, choyé, fêté, pouvant caresser l'espoir de devenir l'époux de la belle personne qui était en face de lui et de contracter ainsi une alliance inespérée, Chavanet déploya beaucoup d'esprit et de gaieté.

Le lecteur se le rappellera : notre homme n'était point sot. Il avait l'intelligence souple et la langue déliée. L'âge ne l'avait pas plus vieilli au moral qu'au physique, et quelles que fussent les préventions du comte contre un mariage qu'il se croyait forcé de subir, il dut s'avouer que son futur gendre était fort présentable.

Durant le repas, Hélène parla peu et ne laissa rien deviner de ses impressions. C'est en vain que la comtesse s'efforçait de l'entraîner dans la conversation, afin de mettre ses agréments en lumière; elle semblait ne pas comprendre. A deux ou trois reprises, le regard de sa mère se fixa suppliant sur elle. Touchée, elle voulut prouver sa bonne volonté, ouvrit la bouche, parla. Mais bientôt elle dut s'arrêter; ses forces la trahissaient. L'émotion l'étouffait.

— Quoi! pensait-elle, c'est afin de m'imposer pour mari cet homme que je déteste déjà et de faire, sans s'en douter, le malheur de ma vie que mon père, si vaillant et si fier, ma mère, si sévère pour tout ce qui touche le nom qu'elle porte et le rang qu'elle occupe, s'évertuent à flatter ce personnage et s'humilient devant lui! Ne m'ont-ils donc pas aimée? Ne m'aiment-ils plus? Est-ce leur égoïsme ou un sentiment faux de mon bonheur

à venir qui les pousse à jouer un rôle qui doit leur être si lourd?

Voilà quelles pensées absorbaient Hélène et provoquaient son émotion, que personne ne devina, parce qu'elle la contint, au risque d'éclater dix fois en larmes.

Enfin on quitta la table.

Dans la soirée, quelques personnes de l'intimité de la famille de Bournay se présentèrent. Le comte demanda trois joueurs de bonne volonté pour faire son wisth. Chavanet allait s'offrir. Mais on lui toucha le bras. Il se retourna. C'était Hélène.

— Ne vous engagez pas, monsieur, dit-elle à voix basse. J'ai à vous parler confidentiellement.

Elle avait pris son parti.

Quelques instants après, les joueurs étaient tout au jeu. La comtesse, entourée de deux ou trois femmes, semblait livrée à un entretien intéressant. Tout conspirait pour laisser Chavanet en tête à tête avec Hélène. Celle-ci alla s'asseoir devant le piano. Il la suivit, et, tandis qu'elle arrachait à l'instrument quelques accords et que lui-même paraissait l'écouter, ils eurent un entretien décisif.

— Monsieur, dit Hélène, la gravité de la situation dans laquelle on me place, m'oblige à vous parler nettement du projet qui vous a conduit ici et que je n'ignore pas. Hier, ma mère m'a appris que vous aviez le dessein d'entrer dans notre famille, et m'a fait connaître le désir qu'elle avait elle-même aussi bien que mon père, de me voir accepter vos offres.

— Eh bien! mademoiselle?

— Eh bien, monsieur, ces offres, je ne puis les accepter.

Digitized by Google

En disant ces mots, Hélène frappa si fort sur le piano que les cordes résonnèrent avec fracas et que tout le monde se retourna de son côté.

— Tu vas le briser, ma fille, fit observer le comte.

Ce fut Chavanet qui répondit :

— Que mademoiselle brise son piano tant qu'elle voudra, dit-il en souriant, pourvu qu'elle ne brise pas mes espérances. Puis il reprit l'entretien commencé par la jeune fille : — Vous ne pouvez accepter mes offres, mademoiselle? Voudriez-vous au moins me faire connaître les motifs pour lesquels vous repousseriez un galant homme qui ne désire que votre bonheur?

— Je n'en doute pas, monsieur, et les motifs de mon refus n'ont rien qui vous soit personnel.

— Mais encore?

— Ne m'en demandez pas davantage, et soyez assez généreux pour m'éviter de causer un chagrin à mon père, en m'obligeant à lui dire mon sentiment. Prenez tout sur vous. Ne revenez pas.

— Ce que vous me demandez est impossible. Ne pas revenir! Qu'en penserait monsieur votre père, dont j'ai eu l'honneur de rechercher l'alliance, et qui a bien voulu m'autoriser à me présenter ici? Quel mensonge pourrait excuser ma conduite à ses yeux?

— Je me chargerai de tout, dit vivement Hélène, de vous excuser, de faire connaître la vérité.

— Non, mademoiselle, je n'accepte pas ce rôle. Si vous ne voulez pas de moi, dites-le tout haut. Sinon, laissez-moi voir, dans le secret que vous voulez garder vis-à-vis de vos parents, la preuve qu'ils n'approuveraient pas ma conduite, si je vous obéissais. J'ignore la cause de l'éloignement que vous paraissez éprouver pour moi; mais je garderai l'espoir de le vaincre tant que, de

l'agrément du comte et de la comtesse de Bournay, leur maison me sera ouverte.

Il allait quitter la place. Hélène le retint.

— Monsieur, vous êtes un galant homme. Ne persistez pas dans un projet dont la réalisation serait notre malheur. Vous ne m'aimez pas, et je vous connais à peine. Vous désirez vous allier à nous pour vous appuyer sur notre nom...

— De même que votre père désire s'allier à moi pour s'appuyer sur ma fortune.

— J'allais le dire, monsieur, et j'ajoute que je ne suis pas faite pour devenir le prix de semblables calculs. Vous trouverez d'autres jeunes filles qui consentiront...

Chavanet l'interrompit de nouveau

— Mais c'est vous justement que je souhaite épouser, et non une autre.

A ces mots, Hélène regarda Chavanet avec calme et lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, sachez que je ne pourrai jamais vous aimer. J'aime déjà.

— Je l'avais deviné, fit-il, non sans dépit. Eh bien! peu importe, je ne renoncerai pas à l'espérance que j'ai conçue et qui m'est devenue chère, à présent que je vous vois. Vous en aimez un autre, avouez-le à vos parents, et, s'ils m'ordonnent de me retirer, j'obéis. Mais tant que je les aurai pour alliés, j'aurai l'audace d'essayer de vous faire oublier l'autre.

— Jamais!

— Ne dites pas non. Vous l'oublierez, parce qu'il est pauvre, et que lorsqu'on porte votre nom, lorsqu'on tient votre rang, on ne peut descendre à la pauvreté.

— Je la préfère à la richesse, si celle-ci doit être la cause du malheur de toute ma vie.

Digitized by Google

— Faites donc connaître votre décision. Osez porter à ceux qui ont édifié tant de projets sur votre tête ce coup terrible de leur enlever le seul moyen qui leur reste d'échapper à un effroyable désastre. Non, vous ne l'oserez pas.

Il y eut un silence. Chavanet se leva.

— Jusque-là, ajouta-t-il, vous me permettrez de me considérer comme agréé par votre famille, en attendant que je le sois par vous.

Ayant dit ces mots, il s'éloigna d'Hélène, qu'il laissa pensive et terrifiée devant le piano.

Le comte et la comtesse, quoique absorbés, en apparence, l'un par le jeu, l'autre par la conversation, avaient suivi d'un œil anxieux ce colloque dont ils ne pouvaient deviner le sens. Mais, lorsqu'ils virent revenir vers eux Chavanet, dont le visage exprimait le plus vif contentement, sans remarquer l'émotion à laquelle Hélène était en proie, ils se regardèrent d'un air satisfait.

Le comte quitta la table de jeu, et s'avançant vers lui :

— Eh bien? demanda-t-il.

— Tout est pour le mieux, monsieur le comte. Votre fille est un ange et je crois que nous nous entendrons.

— Dieu le fasse! répondit M. de Bournay. Nous avons à causer de beaucoup de petites choses, ajouta-t-il non sans embarras. Quel jour voulez-vous que j'aille vous voir?

— Mais je viendrai; je ne veux pas que vous preniez la peine...

— Je vous dois une visite.

— Alors, je vous attendrai demain, reprit Chavanet, qui espérait éblouir le comte par le spectacle de son luxe.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Hélène s'était levée et rapprochée du groupe de femmes au milieu duquel était

sa mère. Elle prit un siége et jusqu'à la fin de la soirée parut s'intéresser à la conversation.

A onze heures, Chavanet se retira.

Un élégant coupé l'attendait à la porte de l'hôtel de Bournay.

— Rue Taitbout, dit-il au cocher.

C'est là qu'habitait madame de Pélussin. La voiture fila rapidement dans la direction des boulevards.

Hélène avait quitté le salon en même temps que Chavanet, pour rentrer dans sa chambre. Elle avait hâte d'être seule, non certes pour essayer d'envisager sa situation dont elle appréciait trop bien toute l'horreur, mais pour donner un libre cours aux larmes qui l'étouffaient.

Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait été aux prises avec les difficultés de la vie, et pour la première fois que le chagrin venait l'atteindre, elle était rudement frappée.

Les natures jeunes, inexpérimentées et sensibles résistent mal à des secousses semblables. Fort heureusement, la jeunesse et le défaut de résistance aidant, elles sont comme les roseaux aux tiges flexibles. La tempête les plie et ne les brise pas. Sans cela, Hélène aurait été brisée après la déclaration de Chavanet, qui ne lui laissait plus aucun espoir.

Il lui restait, il est vrai, une ressource; parler à son père, lui avouer la répugnance que lui inspirait cet homme et l'amour qu'elle avait conçu pour Daniel de Blesle. Son père! elle le connaissait assez pour savoir que, s'il soupçonnait l'existence de ces sentiments, il fermerait sur-le-champ sa maison à Chavanet. Ce qu'il souhaitait avant tout, c'était le bonheur de sa fille.

Mais Hélène, appelée à peser elle-même les motifs qui

devaient déterminer sa conduite, mettait dans l'autre plateau de la balance le chagrin qu'elle causerait à son père. Le banquier l'avait dit : Si vous me refusez, vous porterez un coup terrible à vos parents, car le désastre que vous pouvez encore prévenir sera consommé par votre refus.

Telle était la vérité.

C'est sur cette vérité, hélas! trop prouvée, qu'Hélène réfléchissait, lorsque tout à coup, on frappa à la porte de la chambre.

— Entrez! répondit-elle en essuyant ses yeux à la hâte.

La porte s'ouvrit. Son père entra.

— Avant de m'aller coucher, dit-il, j'ai voulu savoir de toi, ma chérie, si tu es satisfaite du mari que nous t'offrons.

Hélène baissa la tête sans répondre.

— Réponds-moi, ma fille. Tu es libre. Tu sais que je ne veux pas, dans une affaire aussi grave, influencer ta volonté, et quelles que soient les causes qui nécessitent ce mariage, elles disparaîtraient devant celles que tu alléguerais toi-même pour le refuser.

Hélène leva les yeux vers son père, non sans surprise.

— Quoi! vous comprendriez, vous admettriez un refus? Eh bien, mon père, écoutez-moi. Je n'aime pas M. Chavanet.

— Ce qui n'a rien d'étonnant; tu l'as vu ce soir pour la première fois.

— J'ajoute, continua la jeune fille, que, le verrais-je dix ans, je ne l'aimerais jamais. Et, baissant les yeux, elle reprit : J'en aime un autre.

— Un autre! Qui donc?

— M. Daniel de Blesle.

— Daniel! Mais, ma pauvre enfant, M. de Blesle n'a aucune fortune.

— Ne le lui reprochez pas, mon père, sans savoir ce qu'il m'a dit.

— Quoi! il a osé te parler de son amour! Et toi-même, ma fille... sans m'en avoir averti!

— J'ai eu tort, mon père; mais je me dois de vous révéler que j'ai promis à Daniel d'être sa femme.

Le comte laissa tomber ses mains au long de son corps, non sans découragement.

Hélène continua :

— Daniel m'a dit : Que vos parents sachent bien qu'en devenant votre mari, je deviens leur enfant. C'est vous, et non la fortune que vous pourriez avoir, que je désire. Je vous veux pour vous-même, et je sais que le mariage m'imposera, vis-à-vis de ceux à qui je vous devrai, des devoirs que je serai heureux de remplir.

Le comte avait écouté ces paroles, sans que son visage exprimât aucun des sentiments qu'il éprouvait.

— Mon enfant, dit-il tout à coup, je regrette de n'avoir pas connu plus tôt ce que tu viens de m'apprendre. Je me serais évité auprès de M. Chavanet des avances que je n'ai pas faites sans déplaisir. Je ne te présenterai aucune observation sur l'imprudence de ta conduite. Il suffit que tu m'apprennes que tu aimes pour que je n'hésite pas à sacrifier à ton bonheur de légitimes espérances.

Il y avait eu dans ces paroles une certaine amertume.

— Mon père! s'écria Hélène, je n'ai été sincère que parce que vous m'avez interrogée. Mais, si vous l'exigez, je sacrifierai ce bonheur dont vous parlez.

— Le sacrifier! que je l'exige! Non, ma fille. Nous vendrons Bournay, et assez avantageusement, je l'espère, pour que, nos dettes payées, il nous reste du pain.

Google

Hélène courba la tête.

— Et si le pain nous manque, continua le comte d'une voix émue, nous en demanderons à Daniel, à ton mari.

— Mon père! mon père!

A ce cri, le comte sembla revenir à lui. Son visage perdit la tristesse ironique qui s'y était un moment montrée. Il attira vivement sa fille à lui et l'embrassa avec tendresse, en murmurant ces mots à son oreille :

— Tu seras heureuse.

VI

A l'entrée de la rue Taitbout, se trouve une grande maison, dont la façade principale est située sur le boulevard des Italiens, et dont le premier étage fut occupé longtemps par un grand seigneur étranger, moins connu en France sous son nom que sous le surnom que lui valurent ses nombreuses excentricités. C'est au-dessus de l'appartement de ce personnage qu'habitait Pauline de Pelussin.

En arrivant à Paris, dix années avant, bien que sa fortune fût médiocre, Pauline, comptant sur son audace et son savoir-faire, plus encore que sur les libéralités de Chavanet, s'était installée dans ce splendide hôtel, au cœur du quartier le plus riche et le plus fréquenté de Paris. Une partie de son avoir fut employée en meubles, argenterie, chevaux et voitures. C'est ce qu'elle appelait son outillage.

La maison ainsi fondée, elle s'occupa des moyens de la faire prospérer. On la vit au théâtre, dans les concerts, au bois, partout où une femme peut aller seule. Ses allures de grande dame, l'élégance de sa personne, l'originalité de ses toilettes, le mystère même de sa vie, la mirent promptement en relief.

Les désœuvrés de l'Opéra, tous coureurs de belles,

allèrent aux renseignements, et comme Pauline avait retrouvé dans Paris deux ou trois anciens amis, on ne tarda pas à savoir que, veuve depuis plusieurs années, madame de Pélussin, entrée en jouissance d'une grande fortune, venait de quitter un deuil depuis longtemps porté et une retraite où s'était épuisée sa douleur, pour se rendre au monde à qui elle se devait. Elle passa prudemment sous silence les détails de son séjour à Privas, escamotant ainsi, au profit de sa réputation, quelques années de son passé.

Néanmoins, il resta sur elle quelque chose comme une tache. Les gens honorables sont difficiles et ont le droit de l'être. On ne voyait pas assez clair dans sa vie, et le monde, le vrai, ne l'admit pas dans son sein.

Elle était intelligente et jugea le fort et le faible de sa position. Elle comprit vite qu'à lutter pour se faire une place dans les salons parisiens, elle perdrait, inutilement peut-être, son temps et sa peine : son parti fut pris.

Le vice ne lui faisait pas peur, mais, ce qu'elle redoutait, c'était d'être confondue avec les drôlesses dont le pavé de Paris est couvert. Elle s'étudia donc, non pas à quitter la sphère interlope dans laquelle le hasard l'avait jetée, mais à y rester toujours originale, en mettant certaines apparences de son côté.

Elle fraya avec quelques grandes dames séparées de leur mari et déclassées comme elle; mais elle s'entoura surtout d'hommes intelligents et bien posés. Son salon devint le centre de réunions dont celles de Privas étaient le diminutif; un terrain neutre sur lequel des gens de toutes les opinions et de tous les mondes, étaient heureux de se rencontrer. Comme à Privas, on festoyait. Comme à Privas, on jouait. Seulement, les enjeux étaient maintenant triplés et les festins étaient servis par Chevet.

Digitized by Google

C'était la même comédie, sur un théâtre plus vaste et avec des spectateurs qui avaient payé leur billet beaucoup plus cher.

Pauline révéla, dans cette mise en scène, son esprit et son habileté.

Elle sut, sans se compromettre vis-à-vis d'aucun d'eux, se faire des amis de ses adorateurs. Nul n'eut le droit de se montrer jaloux.

Tous les soirs, après les spectacles, à l'heure où la vie commence pour certains Parisiens, ils se trouvaient autour d'elle, goûtant le charme de sa grâce, de sa beauté, et le charme plus grand encore, d'être écoutés et flattés par une femme indulgente et susceptible de les comprendre.

Mais ce n'était pas pour garder toujours le rôle désintéressé qu'elle les avait attirés ainsi. Au bout de quelques mois, lorsqu'elle les eut attachés à l'aide d'une chaîne d'autant plus solide qu'ils la trouvaient plus légère, elle changea de tactique.

Elle n'aspirait pas à autre chose qu'à la vie qu'elle menait depuis son arrivée à Paris. Briller parmi des hommes puissants, les uns par le nom, les autres par la fortune; les dominer, maîtriser leur ambition, afin d'en pouvoir profiter, elle ne désirait rien de plus. C'était là son élément. Elle se fût faite volontiers l'Égérie d'un chef de parti.

Mais, pour tenir ce rôle, l'argent était nécessaire, et pour obtenir l'argent, il fallait rechercher ou subir une liaison qui, sous une forme sentimentale, cacherait le but. Madame Chavanet n'était pas morte encore, et on ne pouvait compter sur Chavanet que d'une manière restreinte.

C'est après avoir médité sur toutes ces choses, que

Google

Pauline se résolut à faire le saut, ou, pour parler un langage moins trivial que le sien, à s'attacher un homme riche et libre, assez honorable pour ne pas consentir à épouser une femme compromise, mais assez épris pour se donner à elle tout entier.

A parler franchement, elle n'avait que l'embarras du choix. Les cœurs que ses charmes avaient bouleversés et rangés en brochette à ses pieds, se comptaient par douzaines.

Au fond et sous les apparences les plus platoniques, il n'était pas un de ces hommes qui n'eût désiré et qui ne désirât encore devenir l'amant de madame de Pélussin. Plus elle était entourée et adorée, et plus aussi elle était desirable.

Mais elle ne voulait pas se donner un maître. Elle avait la prétention de gouverner le *patito* et sa fortune. De là ses longues hésitations. Enfin, elle se décida et jeta son dévolu sur le marquis de Verrina.

Le marquis de Verrina touchait à la soixantaine. Il était petit, obèse, avec des jambes courtes, ce qui lui donnait l'air d'une boule. Il se maquillait la figure de façon à la transformer en arc-en-ciel, et les habitués du Théâtre-Italien se rappellent encore ce visage grotesque qui, durant les soirées un peu chaudes, échauffé encore par l'atmosphère de la salle, se couvrait d'une sueur qui coulait en gouttes multicolores sur ses joues flasques et grasses. En outre, Verrina portait perruque.

Mais il était toujours irreprochablement vêtu, quoique d'une manière trop jeune peut-être.

Même sous l'aspect peu flatteur que le lecteur connaît, on devinait en lui, à la façon dont il s'exprimait auprès des femmes ou donnait des ordres à ses valets, le des-

cendant d'une forte race. Il venait en effet d'une famille patricienne de Rome.

D'ailleurs, rien ne communique l'assurance comme une grande fortune et un grand nom. Le nom de Verrina est illustre en Italie. Quant à sa fortune, on assurait que lui-même n'en connaissait pas le chiffre.

Malheureusement, ce nom, il l'avait traîné dans la boue; cette fortune, il en gaspillait les revenus. Longtemps attaché à l'une des petites cours italiennes que les événements de 1859 ont fait disparaître, il l'avait représentée à Paris. Quel ministre plénipotentiaire!

Un jour de carnaval, sa voiture de gala, aux armes de son souverain, opéra la descente de la Courtille, en compagnie de quelques centaines de masques et au milieu d'une populace avinée, à laquelle, étale lui-même dans sa voiture, il jetait des poignées d'argent, afin qu'elle criât : Vive Verrina!

Un autre jour, on le vit entrer à sept heures du soir, au café Anglais, avec un morceau de pain sous le bras, et exiger qu'on lui servît un litre de vin sur le comptoir.

On écrivait un livre avec ses fredaines.

Mais la plus grave de toutes fut celle qui entraîna sa destitution, sur une plainte de la chancellerie française.

Ne s'avisa-t-il pas de se présenter dans un bal officiel avec une malheureuse qu'il avait ramassée sur les boulevards, traînée là, sans lui dire où il la conduisait, et qu'il fit annoncer comme la marquise de Verrina? Les huissiers de service mirent à la porte la marquise et le marquis.

Quelques jours après, ce dernier fut révoqué par son souverain et reçut l'ordre d'aller rendre compte de sa conduite, — ce à quoi il répondit qu'il ne quitterait pas Paris.

A dater de ce moment, le monde officiel lui tourna le

Google

dos. Mais Verrina était riche. On menait chez lui joyeuse vie. Il avait toujours cinq cents louis au service d'un joueur décavé, et il garda sinon des amis, du moins des compagnons.

Il y eut les Verrinistes, dont la fidélité ramena peu à peu autour de lui ceux qui l'avaient abandonné.

Le temps passa et apporta l'oubli. Les préventions tombèrent, et au moment où Verrina connut madame de Pelussin, on ne pouvait guère plus lui reprocher que les ridicules de sa personne.

Sur-le-champ, il s'éprit de Pauline. Ce fut la plus sotte des sottises de sa vie. Il s'éprit d'elle avec l'ardeur et l'âpreté d'un homme qui, n'ayant jamais aimé, avait épuisé toutes les émotions que peut donner le plaisir.

Elle lui imposa d'abord le silence et l'obligation de ne jamais parler de son amour. Mais, lorsqu'elle se fut décidée à l'écouter, elle lui desceila les lèvres au moyen d'un procédé facile dont il fut assez vivement touché pour dire à Pauline, avec son accent italien que nous n'essayerons pas de reproduire :

— Ma chère, je ne vous quitterai plus.

L'influence que prit sur lui madame de Pélussin à partir de ce jour fit de tels progrès, qu'au bout de six mois, elle avait saisi complétement la direction de sa fortune. Elle la gérait à sa fantaisie, correspondant avec les régisseurs des propriétés situées la plupart en Italie, faisait des opérations financières et mesurait au malheureux même son argent de poche.

Elle devait faire sur lui bien d'autres progrès.

A l'expiration de la première année de cette liaison hybride, bien que, pour sauver certaines convenances, il eût conservé son hôtel de la rue Marbeuf, son véritable domicile était chez Pauline.

A l'expiration de la seconde année, celle-ci obtint qu'il ne se maquillerait plus, et qu'il ne porterait plus perruque. Elle l'exigea au nom de la propreté, et il consentit, au nom de son amour, à ce sacrifice douloureux. A l'expiration de la troisième année, comme il s'avisa de se montrer jaloux, elle lui ordonna de se taire et osa même le gifler, — ce qui depuis se renouvela quelquefois.

Enfin, à l'expiration de la quatrième année, afin de se débarrasser de ses obsessions, et de conserver sa propre influence, elle le poussa à boire. En quelques mois, le marquis de Verrina fut complétement abruti.

Voilà la vérité sur cette liaison dont on ne connut pas alors les détails, Pauline ayant fait répandre le bruit que Verrina était arrivé dans ses mains, malade, à moitié perclus, perdu de maladies et de vices, et qu'elle avait fait une œuvre méritoire, en se vouant à ce vieillard qui lui portait une affection purement paternelle.

La réputation de madame de Pélussin était assez compromise pour qu'elle n'eût rien à souffrir des méchants propos qui circulèrent dans le monde des élégants.

D'ailleurs, son habileté lui ramena l'opinion. Elle eut dix fois la possibilité de devenir marquise de Verrina et n'en profita pas. On verra plus tard le mobile de son désintéressement.

Chavanet était devenu veuf, au moment même où Pauline venait de se décider à adoucir les longueurs du célibat de Verrina. Cette liaison commençait, et comme elle ignorait tout à la fois et l'action qu'elle exercerait plus tard sur le marquis et le parti qu'elle en pourrait tirer, elle regretta de s'être pressée en voyant tout à coup la possibilité de devenir madame Chavanet. Mais ces velléités furent de courte durée. Elle comptait sur

Chavanet pour faire fructifier la fortune qu'elle espérait se créer avec les libéralités de Verrina. Elle comprit qu'une fois sa femme, elle ne serait plus qu'un embarras pour lui et ne pourrait plus le servir. Elle renonça à son dessein, et Chavanet ne le connut jamais.

Nous en avons assez dit pour donner au lecteur le désir d'être introduit dans la maison où s'était accomplie la première partie du court récit que nous venons de résumer, et ou devaient se passer encore les sombres péripéties d'un des drames intimes les plus ignorés de ce temps, bien qu'il puisse compter parmi les plus compliqués.

Entrons-y avec Chavanet qui s'était empressé en quittant l'hôtel de Bournay, de venir raconter à sa digne amie les événements de la soirée.

Depuis dix ans qu'il habitait Paris, il n'avait pas manqué un seul soir d'aller passer une heure auprès de madame de Pélussin.

Ce soir-là, comme les autres soirs, le cocher demanda la porte, le coupé entra dans la cour et vint s'arrêter devant un péristyle élégant. Dans l'escalier, il y avait un tapis et des fleurs.

Pauline habitait le second étage. Au bruit que fit le timbre en résonnant dans l'hôtel, un valet à la livrée de Verrina accourut et débarrassa Chavanet de son paletot.

— Madame n'est pas rentrée encore, dit-il.

— C'est son jour d'Opéra, pensa Chavanet. Et tout haut, il reprit : Je l'attendrai.

Il traversa plusieurs salons splendidement meublés et enrichis encore par des tableaux de prix, des statues de toutes les tailles, des vases en porphyre, autant d'objets qui appartenaient aux merveilleuses collections du mar-

Google

quis de Verrina, et que Pauline avait fait passer peu à peu de l'hôtel de la rue Marbeuf dans son appartement, afin, disait-elle, que ce pauvre marquis retrouvât autour de lui toutes les belles choses au milieu desquelles il avait vécu.

Enfin, on fit entrer Chavanet dans une pièce moins grande que les autres, mais plus luxueuse encore, d'un luxe plus intime et plus feminin.

C'était le boudoir de Pauline. Il précédait sa chambre à coucher. Un bon feu brillait dans la cheminée, deux lampes étaient allumées sur un guéridon. Tout était prêt pour recevoir madame de Pelussin, lorsqu'elle reviendrait de l'Opéra.

Mais au moment où Chavanet entra, le boudoir n'était pas vide. Un homme dormait étendu sur un divan faisant face aux croisées. C'était Verrina. Chavanet alla vers lui, et le frappant légèrement :

— Bonsoir, marquis, dit-il.

Verrina poussa un sourd grognement et un soupir. Chavanet n'obtint pas d'autre réponse.

— Est-ce qu'il est gris? demanda-t-il.

Et il le secoua plus vivement. Cette fois, le dormeur ouvrit les yeux; il se leva lentement, balbutia quelques mots que Chavanet ne comprit pas, et voulut reprendre sa place; mais le mouvement qu'il fit pour s'asseoir fut si mal calculé, qu'au lieu de tomber sur le divan, il tomba sur le tapis. Chavanet se précipita pour l'aider à se relever; mais il s'arrêta tout à coup, en voyant Verrina immobile.

La chute, loin de le réveiller, n'avait fait que l'alourdir encore plus et il s'était tout à coup endormi d'une manière subite.

— Décidément, il est gris, se dit Chavanet.

Il leva les épaules et vint s'asseoir devant le feu.

Il y était depuis une heure, lorsque Pauline entra, accompagnée par un homme entre deux âges, grand, bien pris, à la figure expressive et vêtu avec cette sévérité qui fait deviner un militaire, même sous un habit noir.

Chavanet s'inclina devant madame de Pélussin et tendit la main à l'homme qui venait de paraître avec elle.

— Comment vous portez-vous, mon cher Crésus? demanda le personnage à Chavanet.

— Aussi bien que vous-même, mon cher colonel.

Pendant ce temps, Pauline s'était débarrassée du grand manteau de cachemire qui l'enveloppait tout entière et s'était approchée du feu, présentant ses pieds à la flamme.

Dix années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté Privas, et elle semblait aussi jeune qu'alors. L'âge passait sur sa tête, sans s'y appesantir. On lui eût donné trente ans et on sait que beaucoup de femmes sont, à cet âge, dans tout l'éclat de leur beauté.

— J'ai trouvé le colonel à la sortie de l'Opéra, dit-elle à Chavanet, et je l'ai prié de monter. N'aviez-vous pas à lui parler?

— En effet, répondit celui-ci.

— A vos ordres, dit le colonel.

Peut-être allaient-ils commencer un grave entretien, lorsque Pauline les prévint. Elle venait de voir étendu sur le tapis l'aimable marquis de Verrina, qui ronflait. Elle sonna. Un domestique accourut.

— Ramenez M. le marquis dans sa chambre.

A cet ordre, le domestique s'approcha du malheureux, et, bien qu'il pût s'assurer qu'il ne serait pas entendu, il lui dit :

Digitized by Google

— Monsieur le marquis veut-il aller se coucher?

Un ronflement fut la réponse.

— Je prie monsieur le marquis de vouloir bien me répondre, continua le valet, sinon je serai obligé d'user de rigueur vis-à-vis de monsieur le marquis.

Même silence.

Alors le domestique, qui était très-fort, se courba, enleva respectueusement son maître et l'emporta. C'était le cérémonial de tous les soirs et ce que Pauline appelait : ramener le marquis dans sa chambre.

— Maintenant, nous sommes seuls, dit-elle. Vous pouvez parler, Chavanet. Le colonel vous écoute.

VII

Pour apprécier la mission qui allait être confiée à la haute intelligence du colonel, il faut que le lecteur fasse connaissance avec lui. Il se nommait Durand; il avait cinquante ans. Si haut qu'on remontât dans sa vie, on ne pouvait le retrouver à la tête d'un régiment, par la bonne raison qu'il n'en avait jamais commandé. C'est par une vieille habitude qu'on l'appelait le colonel.

La vérité, c'est qu'en 1848, il avait, pendant quelques jours, dirigé les manœuvres de la garde nationale dans une petite ville du département du Nord. Ancien sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, puis receveur particulier des finances dans cette petite ville, il avait été jugé digne de prendre le commandement de la milice, presqu'au moment où, par suite de certains vices de son administration, il avait été jugé indigne de gérer les deniers de l'Etat.

Il perdit donc en même temps son emploi de receveur particulier et les honneurs dus à sa haute situation militaire. Il s'éleva en plaintes amères contre le gouvernement qui lui causait de si amers déboires et partit pour Paris, afin d'y tenter la fortune.

Mais la fortune, quoique aveugle, se montra clair-

Digitized by Google

voyante et lui refusa ses faveurs. Pendant cinq ans, il usa sans profit ses bottes sur le pavé de Paris.

Il s'était fait, il est vrai, ouvrir certains cercles, décerner quelques décorations étrangères, en rendant, de çà et de là, des services un peu véreux à des gens en place ou à des financiers. Cet homme, qui n'aurait pas trouvé mille francs sur sa signature, avait servi d'intermédiaire à quelques opérations importantes.

Un jour, il avait donné son nom à une compagnie pour solliciter la concession d'un chemin de fer, auprès d'un personnage influent auquel, quelques mois avant, un usurier, sur sa recommandation, avait prêté vingt-cinq mille francs. Une autre fois, dans les mêmes conditions, il avait obtenu l'autorisation de fonder à Paris une société internationale de secours mutuels et, l'autorisation accordée, il s'était empressé de la revendre à quelqu'un mieux placé que lui pour en tirer parti.

Puis, il avait inventé un nouveau système de pompes à incendie, proposé la création d'un journal écrit à la fois dans toutes les langues.

Ainsi, il s'était créé peu à peu des relations, et ceux-là mêmes qui n'auraient pas voulu recevoir le colonel chez eux, ne se faisaient aucun scrupule d'échanger avec lui une poignée de main sur les boulevards, ou de dîner en sa compagnie au cabaret.

C'était un gai compagnon, mangeant bien et buvant sec, toujours proprement vêtu, dont la vie passée était un mystère pour le plus grand nombre et qui ne faisait pas mauvaise figure dans sa stalle à l'Opéra. On l'acceptait donc, comme on accepte tant d'hommes et tant de choses à Paris.

Il est à remarquer que la société parisienne, si sévère pour les femmes accessibles au soupçon, ne l'est pas

Digitized by Google

pour les hommes. Dans les salons officiels, dans les théâtres, au bois, aux courses, aux eaux, elle regarde comme siens et traite comme tels, bon nombre d'individus d'une probité contestable.

Celui-ci est un banquier, celui-là un ancien notaire. A ce titre, on fraye avec eux, jusqu'au jour où l'on apprend que l'un a gagné la frontière, et l'autre la police correctionnelle. On en cause trois jours, puis on serre les rangs et tout est dit.

Le colonel avait donc vécu d'une vie en apparence fort explicable. Presque toujours, son convert était mis ici ou là. On le retrouvait partout où se rencontrent les quelque cent personnes qui font la loi à tous, en matière d'art et de modes. Mais cette vie cachait des dessous misérables.

Il avait des vices, le colonel, et des vices coûteux.

Il aimait le jeu et les femmes. Ne pouvant plus à son âge être aimé pour lui-même, il achetait très-cher le plaisir.

Quant au jeu, il n'y avait aucun bonheur et n'osait exploiter à son profit certains procédés qu'il connaissait à fond et qui l'auraient enrichi, mais dont la découverte l'aurait mis au rang des escrocs et fait traiter comme tel.

Le colonel jouait à tous les étages de la société, selon l'état de ses finances. On se rappelait que fréquemment, dans une soirée, il avait gagné et reperdu plusieurs milliers de francs. Ce qu'on savait moins, c'est qu'il fréquentait de petites réunions d'étudiants où on jouait des jeux infimes. C'est là qu'un soir, n'ayant plus un sou, il tint un banco de trente sous sur parole. Il perdit et devait trois francs.

— Monsieur, dit-il gravement à son créancier, les

fonds seront chez vous demain matin avant midi. C'est l'usage.

Et il tint sa promesse.

Dans ces conditions, les gains, peu considérables d'ailleurs qu'il pouvait réaliser, se fondaient rapidement sous ses doigts. Aussi habitait-il, dans le haut du faubourg Montmartre, une mansarde qui n'avait d'autre luxe qu'une collection de pipes culottées. Jamais il ne donnait son adresse, et son concierge avait ordre de ne laisser monter personne chez lui. Les fournisseurs eux-mêmes n'avaient jamais dépassé la loge du farouche gardien, dont quelques billets de spectacle et une bouteille d'eau-de-vie, offerte à propos, avaient fait la créature du colonel.

Quand ce dernier ne dînait pas en ville ou lorsque sa bourse était vidée, il prenait ses repas dans d'humbles restaurants où il passait pour un héros inconnu tombé dans l'infortune et ayant droit, à ce titre, à tous les respects. Comme il parlait bien sur toutes choses, quelques peintres à la poursuite de la gloire venaient s'asseoir à la même table que lui, et on discutait les plus grosses questions de l'art et de la politique.

Mais bientôt les chances tournaient; le Pactole faisait de nouveau son lit dans la bourse du colonel, et alors de chrysalide redevenu papillon, il secouait ses ailes et s'envolait vers les parages où fleurissent les Italiens, l'Opéra et le café Anglais.

La suite de ce récit et le rôle qu'il y doit jouer feront mieux connaître le colonel. Mais dès à présent il était nécessaire de dire sur son compte ce que nous en avons dit, afin de faire comprendre comment ce demi-aventurier se trouvait chez cette autre demi-aventurière qu'on nommait madame de Pélussin.

C'est chez elle qu'à la fin du dernier chapitre, nous avons laissé le colonel, à qui Chavanet voulait faire une confidence.

— Voici de quoi il s'agit, dit ce dernier. Vous savez, mon cher colonel, que j'ai fondé et que je dirige la *Caisse des dividendes*. Cette affaire a été créée au capital de dix millions représentés par vingt mille actions de cinq cents francs. Dix mille actions ont été souscrites, et j'ai exigé des souscripteurs la moitié seulement du capital souscrit. En agissant ainsi, j'espérais attirer sur cette entreprise la confiance publique et arriver au placement de la totalité des actions. Malheureusement, les temps sont durs et nous ne voyons pas apparaître de nouveaux actionnaires. Or, nous avons employé les fonds qui nous avaient été confiés, et le besoin d'argent commence à se faire sentir dans les caisses de la société.

— Rien de plus simple, répondit le colonel. Puisque vos souscripteurs n'ont versé que deux cent cinquante francs par action, faites un nouvel appel de fonds.

— Justement, reprit Chavanet, il n'y a pas d'autre parti à prendre. Mais ce parti, qui peut tout réparer, peut aussi tout perdre. Les fonds qui nous ont été remis sont employés, les bénéfices sont légers, et si les actionnaires, qui n'ont eu jusqu'ici qu'un maigre dividende, sont contraints à verser le complement du capital souscrit, ils peuvent s'alarmer, et leur alarme discréditera sur le marché nos actions, qui n'ont pu encore s'élever au-dessus du pair. Il faut donc qu'un nouvel appel de fonds soit justifié, et c'est pour le justifier que j'ai compté sur vous.

— Sur moi!

— Oh! vous aurez votre part du profit.

— Je l'espère bien. Que faut-il faire?

— Nous avons une réunion générale des actionnaires dans quelques jours. Vous concevez que si, moi, fondateur, administrateur de l'affaire, je demande de l'argent, je puis avoir à subir des questions embarrassantes.

— En effet, à moins que vous ne soyez énergiquement soutenu.

— Tandis que si, après la lecture du rapport, dans lequel j'aurai prouvé que le défaut de ressources suffisantes est la seule cause du défaut de bénéfices, un homme honorable, bien posé, tel que vous enfin...

Le colonel s'inclina

— ... déclare qu'il est du devoir de tous les souscripteurs d'apporter dans nos mains de l'argent frais, cette proposition, dont je n'aurai pas pris l'initiative, sera acclamée avec enthousiasme.

— C'est certain. Malheureusement, objecta le colonel, je n'ai aucun droit pour parler dans l'assemblée; je ne suis pas actionnaire.

— Vous le serez demain, si vous acceptez. Je vous donnerai vingt-cinq actions libérées.

— Vingt-cinq! s'écria le colonel. Vous n'êtes pas généreux, mon cher banquier.

— Allons! mettons cinquante et acceptez, colonel, dit madame de Pélussin.

Le colonel se leva, tendit la main à Chavanet :

— Affaire faite! Va pour cinquante actions! Seulement, vous me les rachèterez.

— C'est vingt-cinq mille francs que je vous donne, dit Chavanet.

— Il ne faut pas les regretter, Chavanet, reprit madame de Pélussin. Le colonel est homme d'initiative et pourra vous rendre plus d'un service.

— Et d'abord, un bon conseil, ajouta le colonel. Pour

faire voter par l'assemblée un appel de fonds, il faut annoncer dans votre rapport, une prochaine répartition de bénéfices. Alors, vous verrez l'argent vous arriver de tous les côtés.

— Mais, pour distribuer des bénéfices, il faut en avoir, répondit Chavanet.

Le colonel ne put retenir un sourire :

— Vous êtes naïf, mon cher. Il n'y en a pas! Créez-en. Vous les prendrez sur le capital, voilà tout.

— En effet, je n'y avais pas songé, murmura Chavanet.

Il y eut un moment de silence. Le colonel le rompit, et, s'adressant à Chavanet :

— Je vous croyais riche, très-riche.

— Sans doute, je le suis.

— Eh bien! ces besoins d'argent?

Ce fut au tour de Chavanet de sourire.

— Eh, mon cher, vous n'êtes pas moins naïf que moi. Pourquoi mettrais-je mon argent dans la *Caisse des dividendes*, puisque j'y peux faire venir l'argent des autres? Puis, j'ai ma maison de banque qui nécessite mes capitaux, la moitié d'une charge d'agent de change, mes propriétés.

— Ah! je comprends.

— Et ce n'est pas tout, continua Chavanet, je vais me marier.

— Je vous félicite, dit le colonel.

— Est-ce fini, ce mariage? demanda madame de Pélussin.

Le colonel se leva :

— Si vous avez à causer, je me retire.

Chavanet le retint.

— Vous n'êtes pas de trop. D'ailleurs, je désire que

vous recueilliez des renseignements dont je vous dirai l'objet.

— Oui! oui! employez-moi, répondit le colonel en reprenant sa place.

Alors, Chavanet raconta son entrevue avec Hélène de Bournay, et l'entretien qu'il avait eu avec elle.

— Je voudrais savoir qui elle aime, ajouta Chavanet.

— Je le saurai, dit le colonel.

— Dans tous les cas, reprit madame de Pélussin, c'est une affaire réglée. Le père et la mère veulent, et la petite cédera.

— Je n'en doute pas. Mais, ayant un rival à présent, je ne veux pas en avoir un après. Vous comprenez...

En prononçant ces mots, Chavanet se mit à rire.

— Dame! mon cher, objecta Pauline, c'est au petit bonheur; vous n'êtes plus précisément l'idéal d'une jeune fille.

— Oui! mais j'ai de l'argent.

Après cette réflexion, Chavanet pressa familièrement les mains de Pauline. Le colonel en fit autant, et ils sortirent ensemble.

Il était deux heures du matin, et ayant encore échangé quelques paroles, ils se séparèrent.

Chavanet habitait l'un des beaux hôtels de la rue Laffitte; il avait là, entre cour et jardin, une demeure somptueuse, à côté de ses bureaux; car dans l'aile gauche se trouvait le siége de la *Caisse des dividendes*, et, dans l'aile droite, sa maison de banque.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, se rappelant que le comte de Bournay devait venir le voir dans la matinée. Le comte fut exact au rendez-vous. Après l'avoir fait monter par un splendide escalier, on l'introduisit dans un vaste salon, meublé avec toutes les richesses du

luxe moderne, où Chavanet vint le rejoindre quelques instants après.

Le banquier avait espéré éblouir le gentilhomme par l'étalage de son opulence. Mais celui-ci, quelles que fussent ses impressions à cet égard, n'en laissa rien paraître. Un peu surpris de cette froideur, Chavanet voulut attirer l'attention de son visiteur, sur ce qui semblait échapper à ce dernier.

— Vous voyez, monsieur le comte, dit-il, que mademoiselle de Bournay, devenue ma femme, trouvera ici une demeure digne d'elle.

Le comte secoua la tête.

— Malheureusement, monsieur, cette demeure ne sera pas la sienne.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Je viens, monsieur, retirer les espérances que j'avais cru pouvoir vous donner hier. J'ignorais les dispositions de ma fille. Après votre départ, elle me les a fait connaître, et quoique à regret, je vous le déclare, je me vois obligé de vous prier de considérer comme nul le projet qui nous avait réunis.

Chavanet se mordit les lèvres de colère. Mais recouvrant bientôt son sang-froid :

— Je déplais à votre fille? demanda-t-il.

— Je serai franc, répondit M. de Bournay. Je ne puis dire que vous lui déplaisez; mais un autre lui plaît.

Chavanet ne l'ignorait pas, puisque la veille, Hélène lui avait parlé avec la sincérité d'une âme honnête. Mais, sans rien laisser deviner au comte de cet entretien, il joua l'étonnement.

— Ce que vous m'apprenez, dit-il, me désespère. Je comptais trouver une compagne dans votre famille, et je l'aimais déjà.

Digitized by Google

— Je le regrette non moins que vous, et vous n'ignorez pas tout ce que je perds à la résolution que je viens vous communiquer. Mais, jamais, je ne contraindrai ma fille.

— Vous avez raison, répondit froidement Chavanet.

— Maintenant, monsieur, continua le comte, je vous tiens pour un galant homme, et sachant bien que vous n'aurez pas de rancune d'une décision qu'à ma place vous prendriez telle que je l'ai prise, je veux vous parler de ma position.

— Je la croyais désespérée et j'étais heureux de contribuer, en devenant l'époux de votre fille, à la rendre meilleure.

En disant ces mots, Chavanet se leva et alla s'adosser contre la cheminée.

— Je ne doute pas de vos sentiments, reprit M. de Bournay, et, je vous le repète, la démarche que je fais auprès de vous m'est douloureuse à plus d'un titre. Je ne dois pas vous cacher qu'il ne me reste aujourd'hui qu'une ressource : c'est mon château de Bournay. Pour liquider ma situation, je suis dans la nécessité de le vendre. Si je le vends bien, mes dettes payées, j'aurai de quoi vivre, sinon...

Un sourire d'espoir passa sur le visage de Chavanet.

— Je le tiens, pensa-t-il, et j'aurai la femme.

Puis il reprit tout haut :

— Si vous me consultez sur votre position, je dois reconnaître avec vous que vous ne trouverez le salut que dans la vente de vos terres. Je vous promets, monsieur le comte, de tâcher de vous découvrir un acquéreur.

— Je ne voulais pas autre chose, monsieur, et je vous remercie.

En disant ces mots, le comte se leva.

Google

— Me permettrez-vous, demanda-t-il, de revenir vous entretenir de cette affaire ?

— C'est moi, monsieur le comte, qui aurai l'honneur d'aller en causer avec vous, plus tôt que vous ne pensez.

Le comte s'inclina et se retira.

— Allons! tout n'est pas perdu, se dit Chavanet lorsqu'il fut seul.

Et sur-le-champ, il écrivit au colonel de venir lui parler pour une affaire urgente.

VIII

On sait dans quelles circonstances, trois années avant l'époque où nous sommes de ce récit, Serverette était venue à Paris.

Elle espérait y retrouver sa fille, qui lui avait été volée.

Ses recherches furent vaines. Elle surveilla la maison de Chavanet, espionna ce dernier, interrogea avec plus ou moins de prudence, les serviteurs qu'elle voyait dans la journée sortir de l'hôtel.

Elle ne découvrit rien touchant le sort de sa fille. Tous les gens qu'elle aborda lui apprirent qu'on ne connaissait pas d'enfants à M. Chavanet.

Les efforts que Chibrac fit de son côté ne furent pas plus heureux.

L'impuissance de cette tentative accrut la douleur de Serverette. Elle tomba dans une morne torpeur, dans une langueur inexprimable. Elle ne quittait plus sa chambre : le bruit du dehors la blessait; la joie des autres lui faisait mal.

Pendant quelques semaines, elle mena une vie vouée à la tristesse. En vain Chibrac s'efforçait de dissiper son chagrin et de la distraire : elle ne voulait pas être consolée.

Digitized by Google

Cependant, il fallut un jour s'arracher à ces douloureuses préoccupations. Les économies rapportées d'Orange touchaient à leur fin, le besoin de les remplacer devenait pressant, et Serverette dut songer sérieusement à se procurer des moyens d'existence.

Elle ne devait plus compter que sur elle. Clubrac, bien qu'il n'eût pas encore soixante ans, avait prématurément vieilli. Sa voix n'existait plus, et ses prétentions à cet égard étaient tout simplement ridicules. Il avait offert ses services dans certains cafés de barrière, dans quelques théâtres du dernier ordre. On s'était moqué de lui.

Il était revenu au logis, tremblant, furieux, humilié, et avait raconté ses déboires à Serverette. Elle en savait sur ce point plus que lui. Depuis son départ de Privas, elle s'était convaincue qu'en même temps que les forces du bonhomme s'en allaient avec sa voix, sa tête faiblissait singulièrement.

Elle ne pouvait donc conserver d'illusions sur les promesses qu'il faisait sans cesse de donner à sa nièce la fortune, et à lui-même la gloire. A elle seule, désormais, incombait la charge de leurs deux existences.

Dans ces préoccupations d'un ordre nouveau, Serverette trouva une diversion puissante à son chagrin. Cette diversion la sauva, en absorbant vers un but positif toutes ses facultés. Il fallait vivre et faire vivre son oncle.

Alors elle essaya d'aborder les théâtres; mais seule, sans protecteurs, que pouvait-elle? Elle perdit six mois dans des alternatives cruelles, espérant chaque jour arriver jusqu'à un directeur, passant son temps chez les concierges des théâtres, et obligée de s'en retourner sans

Digitized by Google

avoir pu aborder les gens qui seuls pouvaient lui donner du pain.

Un jour, elle crut avoir trouvé dans un inconnu obligeant, que sa beauté avait frappé, un appui désintéressé. Mais elle devina bientôt quel prix il exigerait des services qu'il promettait avec empressement, et elle cessa de retourner à l'endroit où elle l'avait rencontré.

Un autre jour, elle eut le courage de se présenter, seule dans un petit théâtre des boulevards. Elle exprima le désir de voir le directeur. Un homme qui n'était autre que ce dernier sortait au même moment. En s'entendant demander, il se retourna, et la beauté de Serverette l'ayant intrigué, il consentit à rentrer avec elle dans son cabinet.

Elle lui exposa, non sans une vive émotion, l'objet de sa visite.

— Je voudrais vous entendre, répondit-il.

Elle prit place devant un piano, et chanta en s'accompagnant une des romances que son oncle lui avait apprises.

— Vous avez une admirable voix, reprit-il. Mais une voix mieux appropriée aux couplets de vaudevilles ferait mieux mon affaire. Croyez-vous pouvoir jouer la comédie?

— J'essayerai.

— Eh bien! je vous engage. Vous aurez cinquante francs par mois.

Elle se récria. Cinquante francs! alors qu'elle avait à nourrir son oncle, à se nourrir elle-même, à payer ses toilettes de théâtre!

— Eh! ma chère enfant, reprit le directeur, je ne donne jamais plus aux femmes; c'est pour cela que je n'en prends que de jolies. Que diable! ces beaux yeux là, à quoi les employez-vous?

Digitized by Google

Elle se leva sans mot dire, et sortit le cœur serré, le front couvert du rouge de la honte.

Ainsi, à chaque pas, elle se heurtait contre des horreurs nouvelles. Elle n'osa continuer ses tentatives.

Mais pendant ce temps, les dernières ressources s'étaient envolées.

Quelques bijoux qu'elle tenait des libéralités de madame Agathe avaient été engagés ou vendus. Chibrac lui-même s'était, après bien des hésitations, défait de sa montre.

Alors Serverette se présenta dans un magasin de broderies. Elle obtint du travail. Comme elle était habile, elle put, en travaillant seize et dix-huit heures par jour, pourvoir pendant quelques mois au modeste entretien de la maison.

Que de journées elle passa courbée sur son ouvrage, qui occupait sa main et ses yeux, mais qui laissait à son imagination la liberté de songer au passé! Que de rêveries longues et douloureuses! Que de souvenirs cruels! Que d'anxieuses incertitudes au sujet de sa fille si audacieusement arrachée à ses bras; au sujet de Barbassous, dont elle ignorait le sort et qu'elle aimait chaque jour davantage.

Car c'est lui seul qui remplissait son cœur amoureux. Deux actes d'un dévouement héroïque, accomplis coup sur coup, c'était plus qu'il n'en fallait pour toucher l'âme éprouvée et meurtrie de Serverette.

Elle aimait de toutes ses forces celui qui, après avoir voulu l'épouser, quoique déshonorée, l'avait ensuite sauvée d'une accusation épouvantable, et hélas! trop fondée, en s'accusant lui-même.

Malheureusement, ces impressions, ces sentiments ardents, elle était obligée de les refouler au dedans d'elle-

même. Elle n'en pouvait faire la confidence à personne, et cependant il est si doux, à certaines heures, d'ouvrir son cœur à un ami.

A qui se serait-elle confiée? Elle n'avait d'autre ami que son oncle; mais le pauvre homme semblait revenir chaque jour à l'enfance.

Avec l'égoïsme commun à beaucoup de vieillards, il s'était accoutumé à voir sa nièce travailler et prendre seule la responsabilité de leur existence commune. Le bien-être qu'elle lui procurait au prix d'une vie laborieuse et surmenée, il l'acceptait maintenant comme une chose due, et, sans le vouloir, il se montrait exigeant à sa manière pour tout ce qui concernait les commodités de sa vie. Ses journées s'écoulaient uniformes et paisibles. Il sortait, allait se promener, revenait aux heures des repas, ne se préoccupant que de lui-même, et le faisant avec une naïveté telle que Serverette n'avait pas le courage de lui en vouloir.

Ce n'est donc pas à lui qu'elle pouvait confier le trop plein de son cœur.

C'est dans ces circonstances qu'elle rencontra Daniel de Blesle.

Ce jour-là, après avoir travaillé avec acharnement toute la semaine, elle était allée rendre l'ouvrage au magasin de qui elle le tenait, et comptait sur le prix qu'elle devait en retirer, car les dernières ressources étaient épuisées. Lorsqu'elle arriva au magasin, elle éprouva la plus douloureuse surprise. Il était fermé pour cause de déclaration de faillite.

C'est alors que, ne voulant pas rentrer les mains vides, elle avait profité des premières ombres du soir pour s'arrêter à chanter sur le pont de la Concorde, où Daniel l'avait rencontrée.

Google

Fidèle à la promesse qu'il lui avait faite d'aller la voir le lendemain, il se dirigea dès le matin vers le boulevard Montparnasse, dans le voisinage duquel habitait Serverette. Il allait, guidé non par une pensée d'égoïsme pas plus que par un sentiment de vulgaire curiosité. Il avait ressenti la veille une sympathie profonde pour cette inconnue belle et misérable qui chantait comme une grande artiste, et conçu sur-le-champ le désir de lui être utile, désir dont nul mauvais sentiment ne troublait l'honnêteté.

Puis, cette aventure faisait diversion dans ses propres soucis. En contemplant le malheur d'autrui, il éprouvait ce soulagement que rencontre tout homme malheureux dans le spectacle d'une infortune plus grande que la sienne.

Serverette l'attendait. Elle avait accepté ses services, parce qu'elle avait confiance en son honnêteté, et aussi parce qu'il ne lui était plus possible de vivre dans la position déplorable où elle était peu à peu tombée.

Exact au rendez-vous, Daniel entra dans cette chambre au seuil de laquelle il s'était arrêté la veille. L'appartement qu'occupaient Serverette et Chibrac se composait de deux pièces, une pour elle, une pour lui. Le mobilier en était modeste, plus que modeste, pauvre.

Mais la propreté régnait sur cette misère. On sentait qu'une main soigneuse et jamais lassée, luttait sans cesse contre les envahissements du désordre, ce mal si souvent inséparable de la pauvreté.

Serverette, qui, sous un prétexte plausible, avait envoyé son oncle au dehors dès le matin, afin de se trouver seule avec Daniel, le reçut sans embarras. Elle était modestement vêtue d'une robe de laine. Ses beaux cheveux, coiffés avec soin, encadraient son front, dont les

Digitized by Google

années n'avaient pas altéré la pureté. Le dessin en était régulier, la surface sans rides. Les yeux avaient, comme autrefois, un merveilleux éclat, et toutes les larmes qui en étaient tombées, qui en tombaient encore, n'avaient pu laisser de traces au-dessous d'eux.

Serverette était donc toujours belle, comme si sa beauté eût été faite pour résister à toutes les épreuves.

Le luxe n'était plus le cadre de cette beauté, le paisible bonheur qu'elle avait autrefois si brièvement, mais si largement goûté, n'était plus le compagnon de sa vie. Le chagrin cuisant, encore accru par l'isolement, la rongeait sans cesse, et cependant son visage gardait sa sérénité. L'explosion d'une douleur trop longtemps comprimée pouvait un moment l'altérer; mais il suffisait d'une heure de repos pour le rendre à son état naturel de tranquillité.

En entrant chez Serverette, Daniel fut frappé de la grâce touchante et fière et de l'accueil qu'elle lui fit,

— Je vous attendais, dit-elle en l'invitant à s'asseoir.

— Étiez-vous sûre que je reviendrais? demanda-t-il en souriant. Vous ne m'avez donc pas pris pour un intrigant, malgré ce que notre rencontre a eu d'original et d'imprévu, et malgré vos premiers soupçons?

— Après que vous m'avez au parlé et fait connaître vos intentions, répondit Serverette, j'ai eu confiance en vous. C'est pour cela que j'ai consenti à vous recevoir. J'étais sûre que vous viendriez.

Daniel s'inclina, ne trouvant pas un mot à répondre, et tout ému de ces paroles. Serverette reprit :

— Je ne m'étais pas trompée, puisque vous voilà, et je vous remercie. Vous m'avez proposé de m'être utile. J'irai droit au but. Je sais chanter. On dit que j'ai une belle voix.

Google

— C'est la vérité, dit Daniel.

— Eh bien, pouvez-vous me faire engager dans un théâtre ?

— Je l'espère. Je vais parler dès à présent à un personnage influent, et si nous pouvons arriver à ce que l'on vous entende une fois, l'avenir est assuré.

— Je vous devrai donc une partie du repos que je cherche depuis si longtemps.

Il y eut un moment de silence. Daniel, frappé de la beauté de Serverette, de la distinction qu'elle laissait deviner même sous les pauvres vêtements dont elle était couverte, regardait autour de lui avec intérêt. Il se demandait par quelles circonstances cette créature, faite à n'en pas douter pour une destinée meilleure, était tombée si bas.

Elle devina sa curiosité. Aussi, lorsque, après un entretien de quelques instants, elle eut jugé et apprécié son visiteur, elle n'hésita pas à lui raconter brièvement son histoire. Elle le fit avec une simplicité qui émut Daniel jusqu'aux larmes et accrut la volonté qu'il avait déjà de venir en aide à Serverette.

Pour elle, voici en quels termes elle acheva son récit :

— Je vous ai raconté toute ma vie. Voyez maintenant si je vaux que vous vous intéressiez à moi. Si vous êtes venu ici avec des arrière-pensées, vous savez, en apprenant quelle femme je suis, que vous n'avez qu'à vous retirer. Si non, j'accepte l'appui désintéressé que vous m'offrez, parce que, si je ne l'acceptais pas, je ne pourrais plus conjurer l'indigence qui nous menace, qu'en allant implorer la pitié de celui qui m'a perdue, et qui peut-être me ferait chasser une seconde fois.

— Mais cet homme quel est-il ? demanda Daniel ému

d'une généreuse indignation. Vous ne l'avez pas nommé.

— Je ne veux pas le nommer, répondit Serverette.

Daniel comprit ce silence.

— Madame, dit-il alors, vous pouvez accepter mes services; ils sont ceux d'un homme d'honneur. Je vais sur-le-champ parler de vous à mes amis, et bientôt, je l'espère, votre talent vous aura mise à l'abri du besoin.

A ce moment, Chibrac rentrait.

— Pas un mot devant lui, dit Serverette à voix basse à Daniel, pas un mot avant le jour où nous aurons réussi.

— Si j'avais su que vous nous feriez l'honneur de votre visite, monsieur, s'écria Chibrac, je ne serais pas sorti.

Et d'un air suffisant, il ajouta :

— Espérez-vous m'obtenir promptement une audition à l'Opéra?

— Sans doute, monsieur, répondit Daniel, qui s'empressa de détourner la conversation d'un sujet si délicat.

IX

L'administration de l'Opéra était alors entre les mains d'un homme entreprenant et habile. Pour réussir, il n'était pas de difficulté devant laquelle il reculât, pas d'obstacle qu'il ne tentât de vaincre. Il avait déjà fait à ses abonnés plus d'une surprise. Il leur en réservait de nouvelles, et Daniel, en sortant de chez Serverette, désireux de lui être utile, n'hésita pas à aller parler d'elle à ce personnage.

Il sut l'intéresser à l'histoire qu'il raconta.

L'administrateur fut tout à fait séduit par ce récit et tenté par ce qu'on lui apprenait de cette femme, belle et artiste, qui, pour se procurer de quoi vivre, allait chanter le soir sur les promenades publiques. Daniel dit tant de bien d'elle, parla de son talent avec tant d'éloges que la curiosité de l'*impresario* s'éveilla, et comme il avait dans la science de Daniel et dans ses jugements une confiance absolue, il crut, sur ce qui lui fut dit, avoir rencontré dans l'inconnue une artiste d'un talent transcendant, destinée à figurer bientôt parmi les étoiles qui jetaient tous les soirs un éclat nouveau sur le ciel de carton de son théâtre.

Rendez-vous fut donc pris. Il resta convenu que Daniel conduirait sa protégée chez le directeur de l'Opéra,

Digitized by Google

que celui-ci écouterait la jeune chanteuse, afin de juger par lui-même de la vérité des éloges qu'on lui en avait faits, et que, s'ils étaient ratifiés par son appréciation, elle serait engagée séance tenante et préparée rapidement à aborder l'un des grands rôles du répertoire.

Daniel, qui avait tenté cette démarche en sortant de chez Serverette, fut si heureux d'avoir réussi du premier coup qu'il écrivit du cabinet même de la direction, pour annoncer ces bonnes nouvelles à sa protégée.

Depuis la veille, il avait été si absorbé par l'aventure que nous avons racontée qu'il ne s'était préoccupé que secondairement des confidences que mademoiselle de Bournay lui avait faites sur le seuil de la chapelle des Missions-Etrangères.

Mais, rendu à lui-même, il s'inquiéta du sort de son ami et du sien. Il se rappela que Chavanet avait dîné la veille à l'hôtel de Bournay, et il ne douta pas qu'il n'eût officiellement demandé la main d'Hélène.

Qu'a répondu M. de Bournay? se demandait-il.

Comment Hélène a-t-elle accueilli ses ouvertures? A-t-elle eu le courage de faire connaître ses véritables sentiments?

C'est en se posant ces graves questions qu'il arriva chez lui.

Il habitait, dans le haut de la rue d'Amsterdam, un petit appartement situé à l'entre-sol de l'une des nombreuses maisons que l'on venait de construire dans ce quartier. Cet appartement était meublé avec autant de goût que de recherche. Quoique ne possédant qu'un faible patrimoine, Daniel tenait de ses parents de bons et beaux meubles de famille qui lui avaient permis de s'entourer, sans frais, d'un luxe qui semblait disproportionné avec sa fortune.

Google

Son ménage de garçon était dirigé par une brave femme nommée Christine. Elle avait vu naître son jeune maître, et possédait toute sa confiance.

Grâce à elle, Daniel trouvait autour de lui un bien-être qui, sans les soins maternels dont elle l'entourait et l'économie qu'elle apportait aux dépenses de tous les jours, eût nécessité des ressources plus considérables que les siennes.

Aussi, avec six mille francs de revenus, Daniel était riche. Il pouvait une fois par semaine traiter ses amis, et, tous les ans, se permettre un voyage aux eaux, ou un séjour de quelques semaines à la campagne.

Voilà quelle existence il offrait à mademoiselle de Bournay.

C'était modeste pour une fille élevée dans l'opulence. Mais c'était beaucoup, si on songe à la position que devait lui faire subir la ruine de son père.

Puis, elle aimait et ne reculait pas devant la pensée de subir certaines privations et de vivre dans une situation relativement pauvre. Pour les êtres véritablement épris, l'amour n'est-il pas une richesse?

Hélène, libre de choisir entre le millionnaire Chavanet et Daniel, n'avait pas hésité un seul instant. Au moment d'être livrée au premier, elle avait dit à son père : « C'est l'autre que j'aime! » et quelques dérangements que cette nouvelle apportait dans ses projets, le comte de Bournay les avait sacrifiés au bonheur de sa fille.

Le comte ne connaissait Daniel que pour l'avoir reçu quelquefois chez lui, ou rencontré dans d'autres salons que le sien. Mais il avait sur sa famille et sur lui-même des renseignements satisfaisants. Si Daniel eût été riche, M. de Bournay n'aurait pas souhaité un gendre autre que

lui. Pauvre, il le subissait, et seulement par condescendance pour les désirs de sa fille.

Mais il s'agissait du bonheur de celle-ci et on a vu avec quelle résolution il avait sur-le-champ rassuré Hélène, en lui promettant de ne prendre avec Chavanet aucun engagement définitif et de lui donner Daniel pour époux.

Toutes ces choses, Daniel les apprit au moment où il mettait le pied dans sa chambre. Sur une table était une lettre dont l'adresse portait une écriture bien connue, dont le seul aspect fit battre son cœur.

Il la saisit fiévreusement. Puis, au moment de l'ouvrir, il s'arrêta. Son destin était là, son bonheur ou son infortune. Dans une incertitude aussi cruelle, l'hésitation était bien permise.

Enfin, il ouvrit la lettre, la lut, et son avenir lui fut connu.

Hélène était à lui, du consentement de ses parents.

— Venez ce soir, lui disait-elle.

Ainsi, la crise que ces nobles amants venaient de traverser, la menace dirigée contre leur union, la demande formée par Chavanet, toutes ces choses avaient eu pour résultat de hâter la réalisation de leurs désirs, en provoquant des explications et en contraignant Hélène à faire à son père des aveux devant lesquels elle eût reculé sans cette contrainte.

Daniel goûta, durant toute cette journée, une joie sans mélange. Le même soir, il se présenta à l'hôtel de Bournay, eut avec le comte une longue explication, à la suite de laquelle il fut admis à parler ouvertement à Hélène de son amour.

— Je vous donne ma fille, avait dit le comte, mais elle n'aura pas de dot, et, après nous, vous ne trouverez

d'autre fortune que les quelques débris que nous pourrons sauver du naufrage, si Bournay est avantageusement vendu.

La réponse de Daniel fut aussi loyale que désintéressée et Hélène n'en aima que plus ardemment son fiancé.

Laissons-les à leur bonheur.

Il n'avait jamais été plus menacé qu'en ce moment où ils se croyaient si assurés d'en jouir sans trouble.

Le premier ennemi de ce bonheur, c'était Chavanet. La suite de ce récit dira les efforts qu'il fit pour le détruire et s'il y parvint.

Le second, c'était la comtesse de Bournay, la mère d'Hélène.

Par le langage qu'elle tenait à sa fille, par l'accueil qu'elle avait fait à Chavanet, on a compris quels étaient ses désirs. Etablir richement Hélène, reparer par là le désastre dont était menacée sa maison, tel était son but. Pendant vingt-quatre heures, elle s'était flattée de l'avoir atteint, autant vis-à-vis de son mari que vis-à-vis d'elle-même.

Chavanet lui plaisait. Comme il ne s'était révélé qu'à moitié, à moitié aussi elle l'avait jugé. Elle pressentait en lui un gendre modèle, soumis, humble, généreux, qui, pour payer l'honneur qu'on lui faisait, a lui retourner, en lui ouvrant les portes d'une si noble maison, s'efforcerait de faire oublier la bassesse de son extraction par des concessions successives.

Alors, elle se voyait gérant à son gré cette immense fortune, redorant le blason de la maison de Bournay, conservant dans ses mains la terre patrimoniale de son mari, et dans son monde, le rang qu'elle y avait toujours occupé.

Digitized by Google

Par ce rapide exposé, on peut apprécier la violence de la chute qu'elle subit lorsqu'elle apprit de son mari les nouvelles résolutions qu'il venait de prendre. C'était la consommation de cette ruine, contre laquelle, depuis plusieurs années, elle luttait pied à pied.

Qu'Hélène repoussât Chavanet, on le pouvait comprendre, à la rigueur. En ne se mariant pas, elle laissait à sa mère l'espoir de lui trouver un riche parti. Mais, épouser Daniel de Bleslo, c'était, du même coup, plonger sa famille dans la misère et se placer pour jamais dans l'impossibilité de l'en retirer.

Ce fut, pour madame de Bournay, un terrible coup.

Le comte l'avait pliée à ses volontés. Elle n'osa donc le blâmer de ce qu'elle regardait comme un acte de faiblesse.

Mais elle en voulut à Hélène de n'avoir pas déployé plus d'abnégation et consenti à se sacrifier par un mariage contre son gré.

Par contre-coup, son irritation fut excitée contre Daniel, qu'elle accusait d'avoir fait tout le mal, et elle conçut un ressentiment qu'elle sut taire sur le moment, mais qu'elle exprima plus tard, dans des circonstances qui décidèrent de la destinée des deux fiancés.

Cependant, madame de Bournay n'était pas une méchante femme. Elle avait épousé son mari par amour et devait, plus que toute autre mère, approuver les sentiments de sa fille, dont elle souhaitait le bonheur. Mais elle redoutait la pauvreté et ne comprenait pas le bonheur sans la richesse.

Après avoir toujours vécu d'une vie opulente, descendre lui faisait peur, autant pour elle que pour le comte. Comme les passagers sur un navire qui menace de sombrer, elle s'accrochait à tout ce qui pouvait la

sauver, s'exaspérant au fond d'elle-même, contre sa fille qui refusait de lui tendre la main, pour l'empêcher de rouler dans l'abîme. Son ressentiment n'avait pas d'autres causes.

Daniel ne devina rien de ces dispositions.

S'il avait connu l'immense orgueil de la comtesse, il se serait efforcé de la ramener à des sentiments plus dignes d'elle. Mais qui l'aurait averti? Elle semblait n'avoir d'autre souci que de cacher à son mari, à sa fille, à Daniel, ses véritables idées.

C'est qu'elle se disait qu'en les exprimant, elle n'empêcherait rien et s'aliénerait le cœur de son mari. Puis elle couvait l'espoir qu'un incident surviendrait, qui dénouerait les projets qu'elle maudissait. Aussi, tous ses soins tendirent-ils à faire reculer l'époque du mariage.

D'un commun accord, on décida qu'il aurait lieu, après que les affaires de M. de Bournay seraient définitivement réglées; ce qui ne pouvait être qu'après la vente du château. Les fiancés ne se plaignirent pas; ils pouvaient se voir tous les jours. Ce premier bonheur leur suffisait et leur permettait d'attendre.

A quelque temps de là, de grandes affiches posées sur les murs de Paris annoncèrent la mise en vente du château de Bournay.

Vers la même époque, les actionnaires de la *Caisse des dividendes* furent convoqués en assemblée générale. On avait loué à cet effet, — car ils étaient nombreux, — la plus grande salle du plus grand restaurant de Paris.

Ou dansaient habituellement des gens mariés et des gens de noce, les actionnaires virent danser leurs écus. Jamais galop ne fut si bien mené.

Les affaires industrielles et financières, montées par actions, dont plusieurs allèrent, quelques années plus tard, s'effondrer en police correctionnelle, étaient alors dans tout leur éclat. Les fonds du public s'étaient portés de ce côté avec une ardeur qu'expliquent les promesses avec lesquelles on les attirait. Les petits capitalistes, ceux dont le concours est indispensable à toutes les affaires de ce genre, se montraient crédules; les exploiteurs habiles. L'habileté des uns, la crédulité des autres favorisaient les dilapidations de toutes sortes qui se commirent alors, et qui ont porté depuis aux affaires un coup qui en a quelque peu modifié la physionomie.

Grâce à ces circonstances, l'entreprise fondée par Chavanet, et qui n'avait d'autre but que de réunir dans sa main des capitaux considérables de l'emploi desquels il décidait, cette entreprise eut son heure de succès, bien qu'elle ne répondît à aucun besoin sérieux, à aucune préoccupation utile.

Dans l'assemblée générale dont nous parlons, Chavanet lut son rapport, qui fut accueilli avec enthousiasme. Il énumera longuement toutes les affaires que la Société soutenait de son argent et « qui, dit-il, ont déjà donné des bénéfices dont la répartition sera prochainement fixée. » (*Applaudissements.*) Il insista surtout sur l'insuffisance des ressources dont la Société disposait, et qui la privait de gains considérables. Ces paroles portèrent. L'impression du rapport fut votée par acclamation.

Alors, un personnage de bonne mine, décoré de plusieurs ordres, se leva au milieu des actionnaires parmi lesquels il était assis, et déclara que le devoir de tous était de mettre dans les mains de la direction des sommes nouvelles, afin d'accroître la prospérité générale de l'entreprise.

Google

Il ajouta que « quant à lui, vieux militaire (*Écoutez, écoutez!*) bien qu'il n'eût d'autres ressources que ses pauvres économies (*Mouvement.*) et sa retraite si vaillamment méritée par une existence tout entière vouée à la défense de sa patrie et en partie écoulée sous le soleil brûlant de notre Afrique, la terre des héros (*Applaudissements.*), il n'hésitait pas à apporter encore une obole à une œuvre qui promettait d'accroître les forces industrielles du pays et la fortune de ses actionnaires. » (*Sensation prolongée.*)

Après ce discours, l'assemblée, que présidait l'illustre marquis de Verrina, qu'on avait à cet effet tenu à jeun toute la matinée, prit toutes les résolutions qu'on lui proposa, et, avant de se séparer, adressa des remerciements à Chavanet, dont le but était atteint.

— Cher Crésus, lui dit le colonel après la séance, regrettez-vous vos vingt-cinq mille francs? Êtes-vous satisfait de votre mandataire?

— Je ne regrette rien, répondit Chavanet, et je suis si satisfait de vous que je vous confierai d'autres missions. Nous allons frapper le grand coup chez les Bournay.

— Vous en tenez donc toujours pour la petite?

— Oui, elle me plaît, répondit Chavanet avec nonchalance.

Comme le marquis de Verrina demandait à boire, on le mit en voiture, et on le renvoya à madame de Pelussin.

Quant à Chavanet, il se rendit sur-le-champ chez le comte de Bournay, afin de le prévenir qu'il avait trouvé un acquéreur avantageux pour le château.

Le lendemain, la famille de Bournay partait pour ses terres, afin d'en faire les honneurs au personnage qui devait venir les visiter.

Google

X

Le château de Bournay est situé aux portes de Blois. Lorsqu'on arrive dans cette petite ville par le chemin de fer, on trouve à droite de la gare, une admirable forêt que traverse la route de Vendôme, et dont les arbres couvrent les hauteurs des collines verdoyantes qui dominent la Loire en cet endroit.

Placé à mi-côte, sur l'une de ces collines, le château de Bournay est un des plus beaux de la contrée. La Loire coule à ses pieds, les arbres de la forêt projettent leur ombre sur ses tourelles élégantes, et de quelque côté qu'on porte les regards sur le paysage qui l'entoure, on ne voit que trois choses : le ciel, la verdure et l'eau.

Comme construction, Bournay ressemble à toutes celles de cet admirable pays qui fut en quelque sorte le cadre poétique des grandeurs et des amours de la Renaissance, et qui, s'inspirant d'eux, se couvrit partout à la fois de demeures seigneuriales qui semblent avoir un signe commun d'origine. On ne sait quel air de famille il y a entre elles, mais, sauf de très-rares exceptions, en décrire une, c'est les décrire toutes. Qui en a vu une les a toutes vues.

Ceci nous dispense de retracer la physionomie du

Digitized by Google

château de Bournay, dont la splendeur attestait l'éclat passé de la famille dont il portait le nom.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1852, c'est-à-dire trois mois après l'époque où Chavanet avait dû renoncer à la main d'Hélène de Bournay, celle-ci se trouvait avec son père et sa mère au château. Toutes les années, depuis sa naissance, elle y passait six mois, et lorsqu'elle y arrivait, c'était avec une joie nouvelle.

Cette fois, elle y était venue sans plaisir.

C'est que les circonstances n'étaient plus les mêmes.

D'abord, Daniel était resté à Paris, et après plusieurs semaines d'une intimité toujours croissante, cette séparation avait été cruelle aux jeunes fiancés.

Ensuite, ce voyage était en quelque sorte un voyage de deuil. C'était pour la dernière fois qu'on venait à Bournay, puisqu'il allait être vendu, et la tristesse était sur les visages.

Le spectacle de ce chagrin devint, pour la jeune fille, la source de mille remords.

Elle se disait qu'il n'eût tenu qu'à elle de l'empêcher; que si elle avait consenti à devenir la femme de Chavanet, elle aurait épargné à ses parents les angoisses cruelles dont elle était témoin.

Ce n'est pas pour elle qu'elle regrettait ce château. Mais elle savait que son père ne le vendait que contraint par la nécessité. Il avait toujours reculé devant ce parti suprême, alors cependant qu'il avait la certitude d'y trouver le salut, et de sauver par là, la plus grande partie de sa fortune. Aujourd'hui, il fallait vendre sans avoir cette certitude, car le comte agissait pour ainsi dire le couteau sur la gorge.

Cette nécessité cruelle, Hélène avait eu et avait encore le moyen de la conjurer. Le sort de ses parents

était dans ses mains. Elle les sacrifiait à son propre bonheur.

Voilà quelles idées se pressaient dans son imagination. Tiraillée entre son affection pour eux et l'amour qu'elle portait à Daniel, elle était en proie à un amer souci qui ne lui laissait aucun repos. Heureuse d'épouser Daniel, son bonheur lui devenait lourd, alors qu'elle pouvait apprécier de quel sacrifice il allait être payé.

Cependant, on ne lui adressa pas de reproches. Son père s'efforçait, au contraire, de paraître à ses yeux toujours souriant. Mais quelle que fût la fermeté avec laquelle il supportait sa douleur, il la cachait mal.

Quant à la comtesse, elle semblait prendre à cœur de faire étalage de la sienne. Ce n'était que soupirs brusquement réprimés; ce n'était que larmes furtivement essuyées aussitôt qu'apparaissait Hélène, mais pas assez vite pour que celle-ci ne pût les voir.

Elle jetait sur sa fille de longs regards pleins de tristesse. A chaque instant, il y avait sur sa bouche des allusions qui ne pouvaient échapper à celle-ci. Elle s'élevait parfois en termes amers, contre l'ingratitude et l'égoïsme des enfants. Puis, tout à coup, elle rétractait ce qu'elle venait de dire, ajoutant que le devoir des parents était de se sacrifier.

Ce n'est point en présence de son mari qu'elle disait ces choses; il lui aurait imposé silence; car, ne nourrissant pas d'arrière-pensées, il n'en pouvait supposer chez elle. Mais, lorsqu'elle était seule avec Hélène, elle lui faisait sentir, dans un langage plein de douceur, mais également rempli de reproches sous-entendus, toute l'horreur de sa conduite.

C'était intolérable. Pour échapper à ce supplice, Hélène s'éloignait de sa mère autant qu'elle le pouvait.

Elle passait ses journées au fond du parc, dans un petit pavillon autrefois meublé pour elle, et où personne ne venait troubler ses réflexions.

Alors elle s'interrogeait, elle priait, se demandant et demandant à Dieu quelle conduite elle devait tenir. Dix fois, elle fut sur le point d'aller se jeter aux pieds de sa mère et de lui dire :

« C'est moi qui dois être malheureuse et non vous. Je renonce à épouser celui que j'aime, et je suis décidée à épouser celui que je hais. »

Mais au moment d'accomplir ce sacrifice, elle s'arrêtait, elle hésitait. Avait-elle le droit d'agir ainsi? Était-elle seule engagée? Pouvait-elle disposer de la volonté de Daniel, auquel elle s'était promise?

La terre, fécondée par le printemps naissant, répandait à sa surface, les richesses de son sein. Les arbres dressaient vers le ciel leurs branches gonflées par la sève et prêtes à éclater. Les oiseaux chantaient avec joie le renouveau périodique qui les rappelait aux nids désertés; les prairies se paraient de couleurs éclatantes, les bois s'emplissaient de mystère; les ruisseaux coulaient gaiement entre leurs rives couvertes de narcisses, de renoncules, marguerites et d'aubépines en fleurs.

Tout était fête et joie dans le spectacle qu'Hélène avait sous les yeux; mais son cœur troublé ne ressentait qu'amertume et restait insensible à ces beautés qui lui donnaient autrefois de douces et salutaires émotions.

La famille de Bournay était depuis huit jours réunie au château, lorsque le comte reçut une lettre que, depuis son arrivée, il paraissait attendre avec impatience.

Le lendemain à onze heures, quelques instants avant

le déjeuner, une chaise de poste entra bruyamment dans la grande cour, et vint s'arrêter devant le perron. Le postillon fit claquer son fouet, et tandis que le comte accourait au dehors, un personnage, qu'accompagnait un domestique, descendit de la voiture, qui fut sur-le-champ ramenée à Blois.

Ce personnage était vêtu de noir. A cause de la fraîcheur de la saison, il portait sur ses vêtements une ample houppelande, revêtue à l'intérieur d'une riche fourrure, et qui, en s'entr'ouvrant, laissait voir à sa boutonnière une rosette multicolore.

— Le colonel Durand, sans doute? dit le comte en s'avançant vers le nouveau venu.

— M. le comte de Bournay? répondit ce dernier sur le même ton.

Ils s'inclinèrent gravement l'un devant l'autre.

Puis le comte tendit la main au colonel, en lui disant :

— Soyez le bienvenu, colonel, vous étiez attendu.

En même temps, il l'introduisit dans l'un des salons du rez-de-chaussée.

La comtesse s'y trouvait seule, plongée dans un grand fauteuil, qu'elle ne quitta pas pour recevoir son visiteur, mais d'où elle lui adressa la bienvenue par un geste charmant.

— Ah! madame la comtesse, s'écria-t-il, que je suis heureux d'avoir l'honneur de me trouver auprès de vous!

En même temps, il lui prit la main et la baisa avec toute la galanterie chevaleresque qui convient à un homme de l'ancien régime. On ne salue plus ainsi, disent nos grand'mères.

Echanger quelques paroles banales avec ses hôtes, se

Google

faire conduire dans la chambre qui lui avait été réservée, et où son domestique se trouvait déjà; réparer le désordre de sa toilette et redescendre au salon, tout cela fut, pour le colonel, l'affaire de quelques instants.

Quand la cloche sonna pour le déjeuner, il était prêt à se mettre à table.

On allait passer dans la salle à manger, lorsque Hélène entra.

— Ma fille, dit le comte en la présentant au colonel.

Sans parler, celui-ci s'inclina de nouveau.

A table, la conversation roula sur les objets les plus divers, sans s'arrêter sur aucun. Les questions politiques, les cancans du monde, la dernière comédie du Gymnase, en firent les frais.

Le colonel savait tout et pouvait parler de tout.

Il s'en acquitta dans un langage choisi, glissa légèrement sur ses campagnes d'Afrique, sur les blessures qui l'avaient contraint à quitter, jeune encore, le service militaire, et fit l'éloge de son excellent ami M. Chavanet.

Après le déjeuner, notre personnage alluma un cigare et, suivi du comte, il sortit pour se promener dans le parc.

— Monsieur le comte, dit-il alors, causons un peu, mais causons bien, si c'est possible. J'irai droit au but. Votre terre est à vendre. Elle me plaît. Je la veux acheter.

— Elle vous plaît, monsieur, sans que vous la connaissiez?

— Chavanet m'en a parlé, cela suffit. Au surplus, je suis ici pour la voir; nous allons la visiter, si vous le voulez bien, et alors nous pourrons aborder des points plus délicats.

— Tout à vos ordres, monsieur, répondit le comte, qu

se mit en devoir de guider le colonel dans sa propriété.

Cette visite ne dura pas moins de trois heures. Le colonel y déploya le caractère le plus aimable. A chaque instant, il se répandait en éloges sur la beauté des appartements, sur l'architecture du château, sur l'aspect des terres labourables et des prairies. La ferme, les écuries, le verger, eurent son approbation. Quant au site au milieu duquel Bournay est situé, il le trouvait merveilleux.

Enfin, lorsque cet inventaire *de visu* fut terminé, le comte et le colonel revinrent dans le château, et ce dernier, se jetant sur une chaise longue pour se reposer, s'écria :

— Eh bien, monsieur, tout cela me convient. Je suis prêt à traiter.

— M. Chavanet vous aura dit sans doute...

— Tout. Je sais dans quelles circonstances vous vendez; et laissez-moi d'abord vous dire que je suis disposé à m'entendre amiablement avec vous, pour adoucir ce que cette vente peut avoir de douloureux.

Le comte s'inclina. Le colonel continua :

— Ainsi, si vous le voulez bien, nous discuterons ensemble les conditions de la vente, sans passer par l'intermédiaire des gens d'affaires, et nous n'aurons recours à l'officier ministériel que pour la rédaction du contrat et pour la purge des hypothèques.

— En vérité, monsieur, je suis fort sensible à ce procédé.

— Nous savons vivre, monsieur le comte.

Sur ces mots, on aborda les questions qu'on devait traiter. Le comte souhaitait vendre sa propriété quinze cent mille francs, et en être payé comptant. Le colonel n'éleva pas la plus petite difficulté.

— Tout cela me va, dit-il. Faites donc, sur ces bases, rédiger l'acte de vente à votre fantaisie. En attendant que nous le signions, je vous demanderai un échange d'engagements. Je voudrais modifier certaines choses qui ne me conviennent pas absolument et pouvoir, dès à présent, afin qu'il n'y ait pas de temps perdu, mettre les ouvriers à l'œuvre.

— Vous êtes chez vous, monsieur, répondit le comte, qui s'assit devant son bureau afin d'écrire l'engagement qui lui était demandé. Le colonel en fit autant de son côté, et les deux contractants échangèrent leurs signatures.

Cette première formalité accomplie, le colonel demanda une voiture afin de se rendre à Blois. On lui avait recommandé un architecte avec lequel il désirait se concerter, au sujet des réparations qu'il entendait faire subir au château et dont il ne communiqua pas le plan.

Le même soir, en se trouvant à table, au milieu de la famille Bournay, il s'adressa à la comtesse :

— Madame, lui dit-il, en désignant Hélène, me sera-t-il permis de faire agréer à cette charmante personne cette broche en guise d'épingles?

En même temps, il offrait à mademoiselle de Bournay un écrin de velours, lequel renfermait une magnonne broche en brillants.

Il y eut sur le visage d'Hélène un mouvement de surprise et d'hésitation. Elle regardait tour à tour son père, sa mère, le colonel.

— Vous pouvez accepter, mademoiselle, reprit ce dernier. Vos parents vous diront qu'il est d'usage, lorsqu'on conclut un acte de vente, que l'acquéreur fasse agréer à la femme ou à la fille du vendeur, un souvenir. Le plus souvent, c'est une somme d'argent. J'ai pensé que celui-ci serait plus digne de vous.

Digitized by Google

Hélène lut dans le regard de son père un consentement. Elle accepta donc l'écrin, en remerciant celui qui le lui offrait.

Décidément, c'était là le trait d'un homme aimable et bien né.

Tout cela avait été si bien dit et si bien fait, avec tant de paternelle déférence, que madame de Bournay ne put s'empêcher d'exprimer au colonel combien elle était sensible à ce procédé. Son mari se joignit à elle :

— Au milieu de la douleur que nous éprouvons au moment de quitter ce château où je suis né, c'est une consolation pour nous de penser que nous le laissons dans vos mains.

— Vous l'y retrouverez, reprit galamment le colonel, si jamais vous désiriez le voir retourner dans votre famille. En attendant, veuillez vous y considérer comme chez vous et y demeurer autant que cela vous fera plaisir.

— Merci de votre offre complaisante, monsieur. Nous n'en abuserons pas. Nous partirons aussitôt que le contrat aura été signé.

Comme le comte venait de dire ces mots, le colonel se leva, en demandant la permission de se retirer. Il avait passé la nuit précédente en voiture, il avait besoin de repos. Il sortit après avoir salué la comtesse et Hélène. M. de Bournay voulut l'accompagner jusqu'à son appartement.

Ils avaient à peine disparu, que madame de Bournay, se trouvant seule avec sa fille, se couvrit le visage de ses mains tremblantes et fondit en larmes. Hélène, clouée à sa place par le spectacle inattendu de cette explosion d'un légitime chagrin, regardait sa mère sans oser s'approcher d'elle pour la consoler.

Celle-ci ne parlait pas. Mais, dans ses larmes, que de

Google

reproches pour Hélène! Chaque sanglot était une accusation, et la pauvre enfant, si cruellement agitée déjà par les émotions des journées précédentes, que nous avons essayé de décrire au commencement de ce chapitre, entendait au fond de sa conscience une voix sévère qui faisait retomber sur elle la responsabilité de l'événement qui venait de s'accomplir.

A ce moment, le comte rentra. Son visage était couvert d'une pâleur mortelle qui révélait tout le chagrin de son âme. Mais le brave vieillard s'efforçait de sourire. Il ne vit pas les larmes de sa femme.

— C'est donc fini, dit-il. Tout est pour le mieux, puisque je vends Bournay au delà de ce que j'avais espéré. Nous pourrons vivre dans un petit coin, modestes mais tranquilles. Et toi, ma chère fille, tu seras heureuse.

En même temps, il serrait Hélène dans ses bras.

— Oui, murmura la comtesse. Mais moi, j'en mourrai.

Seule, Hélène entendit ces paroles qui mettent le comble à son infortune. Incapable de se contenir plus longtemps et ne voulant pas révéler à son père le mal sourd qui la rongeait, elle s'échappa et s'élança dans le parc.

A peine seule, elle éclata en sanglots, et avec le bruit de ses pleurs, sa voix s'éleva dans le silence du soir pour dire avec un accent brisé :

— Daniel, je t'aime! Tu ne sauras jamais le combat que je soutiens pour notre amour.

XI

Le lendemain, le colonel était sur pied de bonne heure.

Avant que les maîtres de la maison fussent levés, il descendit dans le parc, afin d'examiner de nouveau les lieux et de combiner les modifications qu'il voulait y introduire. L'architecte de Blois, chez lequel il s'était rendu la veille, se présenta dans la matinée, afin de se mettre aux ordres du nouveau propriétaire de Bournay.

On les vit longtemps arrêtés devant la façade principale du château. Ils prenaient des mesures et traçaient des plans.

Il y avait, dans le bas du parc, une immense terrasse couverte de marronniers trois fois séculaires. Ils y restèrent plusieurs heures, marquant certains arbres, qui sans doute devaient être abattus.

L'architecte se retira lorsque sonna l'heure du déjeuner, et le colonel vint retrouver la famille de Bournay. Mais il ne lui fit part d'aucun de ses projets. Il se montra gai, bon vivant, essaya d'amener la joie sur le visage des trois personnes au milieu desquelles il se trouvait, et se montra particulièrement aimable pour Hélène.

Après le déjeuner, la jeune fille se retira dans le petit pavillon qui lui était réservé, situé, comme nous l'avons

dit, au fond du parc, que ferme en cet endroit la lisière de la forêt.

Là, du moins, elle pouvait pleurer et rêver à l'aise.

Ce salon dans lequel elle se trouvait, que d'heures douces et paisibles elle y avait passé! Les murs, que tapissait une étoffe claire à ramages, étaient chargés de souvenirs charmants.

Il y avait au dehors, adossé contre le pavillon, un acacia dont les branches caressaient les croisées, et qui, ce jour-là, frottait contre les vitres ses rameaux chargés de fleurs naissantes. De l'autre côté, des lilas dressaient devant la porte leurs panaches embaumés.

Ce petit coin était si cher à Hélène que, autrefois, elle s'était promis, lorsqu'elle serait mariée, d'habiter son petit Trianon. C'est ainsi qu'elle le nommait. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, durant cette triste journée, une des dernières qu'elle passait à Bournay, elle fût venue cacher ses douloureuses pensées dans cet asile qui lui offrait un refuge sûr et discret. Elle s'était assise sur un divan, en face d'une croisée entr'ouverte, et les yeux fixés dans l'immensité des bois, elle écoutait les voix qui parlaient en elle.

Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement. Hélène poussa un cri. C'était le colonel.

— Pardon, mille fois pardon, mademoiselle! dit-il. J'aurais dû frapper. Mais je croyais ce pavillon inhabité. Je me suis trompé. Je me retire.

Mais il ne se retirait pas.

Hélène s'était levée. Debout devant lui, elle semblait attendre qu'il voulût bien la débarrasser de sa présence.

Il y eut un moment de contrainte.

— Tenez, mademoiselle, s'écria-t-il tout à coup,

puisque le hasard nous place en ce moment seuls, en face l'un de l'autre, pourquoi n'en profiterais-je pas pour vous faire connaître une pensée qui m'est venue depuis hier.

Hélène l'interrogea d'un regard. Il reprit :

— Vous me voyez ici d'un mauvais œil.

— Vous vous méprenez, monsieur, répondit Hélène

— Eh ! mon Dieu, il n'y aurait là rien de bien extraordinaire. Ce château, vous ne le quitterez pas sans regret. Votre enfance s'y est écoulée, vous y avez été heureuse.

— Cela est vrai.

— Vous ne pouvez donc juger favorablement celui qui vous oblige à en sortir.

— Monsieur, répondit gravement Hélène, ce n'est point ainsi que je vous juge, veuillez le croire. Vos procédés à notre égard n'ont rien eu que de très-noble, et je serais oublieuse si je gardais contre vous un sentiment de rancune, puisque les conditions dans lesquelles vous devenez acquéreur de ce château paraissent être agréables à mon père.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, laissez-moi vous dire qu'il ne tiendrait qu'à vous que la vente ne fût pas définitive.

— Comment, monsieur? demanda Hélène anxieuse et surprise.

— Oui, s'il vous convenait que ce château où votre père est né et qui abrita votre jeunesse ne sortît pas de vos mains, il en serait temps encore.

Hélène ne comprenait pas.

— Je m'expliquerai clairement, reprit le colonel. Je suppose qu'au moment de quitter cette demeure, et en présence du désespoir que vos parents dissimulent mal, vous regrettiez certaines résolutions que vous avez prises,

Digitized by Google

il y a trois mois, alors que vous aviez le pouvoir de prévenir le chagrin qui les frappe, je pourrais, dans ce cas, vous aider à réparer l'effet de ces résolutions.

Cette fois Hélène comprit.

— Ah! c'est M. Chavanet qui vous envoie! s'écria-t-elle.

Elle poussa ce cri avec tant de vivacité que le colonel éprouva un mouvement d'étonnement mal retenu. Mais il reprit vite l'assurance qui lui était habituelle.

— Non, mademoiselle, personne ne m'envoie, mais Chavanet est mon ami. Je fus naguère le confident des espérances dont vous étiez l'objet. Je sais qu'alors son désir le plus vif était de venir noblement en aide à votre famille, de payer les dettes de votre père, de le mettre à même de reconstituer sa fortune et de vous faire à vous hommage de ce château qu'il aurait acheté à cet effet. Ç'eût été un beau présent, avouez-le.

Hélène garda le silence. Il reprit.

— Oui, j'ai connu ces détails. Eh bien, lorsque j'ai vu la tristesse de vos parents, leurs larmes, — car votre mère a pleuré, je le sais, — je me suis dit que peut-être le parti que vous aviez pris autrefois n'était pas irrévocable, que vous reviendriez sur une décision qui répond mal à l'amour que vous avez pour eux et qui...

— Monsieur, dit la jeune fille, vous ne savez sans doute pas qu'il n'est plus temps d'avoir des regrets. Je suis fiancée à un homme que j'aime.

Le colonel se mordit les lèvres. Mais en même temps il y eut dans ses yeux une expression qui n'échappa pas à mademoiselle de Bourray.

— Bah! semblait-il dire, ces fiançailles ne sont pas bien sérieuses. Il n'y a rien là d'irrévocable.

Hélène continua cependant :

— Je ne suis plus maîtresse de revenir sur ma décision. Je ne m'appartiens plus, et mon père lui-même, ayant engagé sa parole vis-à-vis de mon fiancé, ne saurait la retirer.

— Tant pis! répondit le colonel. J'avais espéré que rien n'était encore décidé. Je me disais : Mademoiselle de Bournay aura réfléchi. Elle aura compris qu'une vie de privations n'est pas faite pour elle, et qu'alors même que certains rêves naturels à son âge auraient entraîné son cœur vers un homme pauvre, elle doit à ses parents, qui attendent d'elle le salut, de les sauver. Voilà ce que je me disais, mademoiselle, et pour ma part j'étais prêt; je suis prêt encore à seconder ces bons sentiments, en annulant la cession que m'a faite votre père. Les châteaux ne manquent pas dans ce pays-ci. Je ne tiens pas plus à celui-ci qu'à un autre. J'en aurais acheté un autre, et voilà tout. Mais je vois que je me suis trompé. Il ne me reste donc plus, mademoiselle, qu'à m'excuser d'avoir troublé vos méditations et à me retirer. Agréez mes excuses, je me retire.

Et il se dirigea vers la porte.

Hélène ne fit aucun geste pour le retenir. Seulement, elle dit d'une voix éteinte :

— Ah! monsieur, pourquoi êtes-vous venu me faire ces confidences? Croyez-vous que je n'aie pas été assiégée par les pensées les plus horribles? Tout ce que vous venez de me dire, je me le suis dit tous les jours depuis trois mois, et jamais avec autant d'énergie que depuis votre arrivée ici; mais j'ai résisté, parce que j'aime et que je suis aimée. Ce qui depuis hier a fait ma force, c'est que j'avais la certitude que tout était fini, bien fini, et que le château de Bournay ne pouvait plus rester dans nos mains. Cette force, vous venez de me l'enlever, en me

Google

posant des hypothèses nouvelles. Que n'avez-vous gardé le silence? Que dois-je faire, mon Dieu! que dois-je faire?

Et en prononçant ces paroles, elle leva vers le ciel ses yeux humides de larmes.

Sa poitrine se soulevait, ses mains tremblaient, et le colonel resta frappé d'admiration en la voyant si belle.

— Décidément, pensa-t-il, Chavanet sera un heureux coquin, s'il a pour femme cette petite-là.

Puis il reprit tout haut :

— Ce que vous devez faire, mademoiselle! écouter la voix de votre conscience et de votre raison! Le sacrifice qu'on réclame de vous vous épouvante. Mais sachez bien que la décision qu'il vous dictera sera bénie. Croyez que le bonheur n'est pas dans une amourette de jeunesse...

— Taisez-vous, monsieur, s'écria Hélène en se redressant avec indignation, vous ne connaissez pas les choses dont vous me parlez. Vous êtes venu ici pour me tenter. J'ignore si vous l'avez fait volontairement ou si vous n'avez agi que sur le conseil de quelqu'un. En tout cas, voici ma réponse. J'épouserai l'homme que j'aime. Allez, monsieur, je désire être seule.

Et, d'un geste plein de noblesse et de grandeur, elle montra la porte au colonel stupéfait de cette brusque réponse.

— Je sais maintenant que votre résolution est irrévocable, répondit-il, et je me retire. Je sais quel langage je devrai tenir demain à M. Chavanet.

— Demain!

— Demain, oui, mademoiselle. Il doit arriver demain pour m'assister dans l'acquisition que j'ai faite à monsieur votre père.

Ayant dit ces mots, le colonel disparut.

Digitized by Google

Cet entretien produisit sur mademoiselle de Bournay l'impression la plus contraire aux intérêts de Daniel.

Elle avait cru tout fini : tout était remis en question. Chavanet arrivait le lendemain. Le colonel offrait d'annuler la convention passée entre lui et M. de Bournay. Il dépendait donc encore d'Hélène que son père ne fût pas ruiné!

Mais, au moment même où tout semblait se concerter pour ébranler sa décision, Hélène demanda du courage à son amour pour Daniel.

— Si c'est une conspiration ourdie contre nous, pensa-t-elle, je la vaincrai, car, jusqu'au bout, je résisterai.

Durant le reste de la journée, elle évita de rencontrer le colonel. Elle échappa aussi à la surveillance de sa mère. Quant à son père, elle ne le vit pas. Enfermé chez lui, il mettait en ordre des papiers de famille qu'il devait emporter en vidant les lieux.

Hélène ne parut pas au dîner. Elle s'était retirée dans sa chambre en prétextant une indisposition.

Le lendemain, de bonne heure, elle fut réveillée par un bruit inaccoutumé qui se faisait dans le parc. Sauter à bas de son lit, se vêtir, courir à la fenêtre, soulever le coin d'un rideau et rechercher la cause de ce bruit, fut pour elle l'affaire de cinq minutes.

Alors, elle fut témoin d'un spectacle étrange.

Le parc était envahi par un nombre considérable d'ouvriers, au moins trente. Au milieu d'eux se trouvaient l'architecte qui leur donnait des ordres, le colonel qui les suivait du regard, et enfin Chavanet qui était arrivé dans la nuit et dont la présence inattendue arracha un cri d'effroi à mademoiselle de Bournay.

Ces ouvriers étaient diversement occupés.

Les uns posaient au pied des murs du château des poutres et des planches, qui devaient servir à élever des échafaudages.

D'autres arrachaient sans pitié les plus belles fleurs du parterre, afin d'élargir les allées en reculant les plates-bandes.

Plus loin, ceux-ci remblayaient un bassin et en creusaient un nouveau.

Ceux-là étaient réunis autour des beaux marronniers de la terrasse et aux flancs des plus majestueux, ils avaient attaché des cordes énormes qui en déchiraient la rude écorce.

Au milieu de ce va-et-vient, le colonel, toujours appuyé sur le bras de Chavanet, déployait un admirable sang-froid. Du bout de sa canne, il désignait à l'architecte les points où devaient s'accomplir ses ordres, qu'il donnait d'une voix calme et sans émotion.

Etrangement agitée, inquiète, sans se rendre compte du motif de son inquiétude, Hélène ne perdait pas de vue les travailleurs. Elle s'était peu à peu habituée, allant de sa croisée à sa table de toilette, se demandant quelles singulières intentions nourrissait le nouvel acquéreur du château, et cherchant à s'expliquer la présence dans le parc d'une si forte escouade d'ouvriers.

Soudain, elle les vit tous, à l'appel de l'architecte, se diriger vers le quinconce des marronniers.

L'un d'eux avait creusé, autour du plus beau de ces arbres, un fossé large et profond, qui en mettait à nu toutes les racines. Une corde était attachée aux flancs de l'arbre.

Sur un signe du colonel, les ouvriers se suspendirent à la corde, et, par un brusque mouvement, ils la tirèrent d'un seul coup et dans un même effort.

Google

— Ciel! ils vont l'arracher, s'écria Hélène, qui joignit ses mains, cédant à un sentiment d'effroi.

Oui, ils allaient l'arracher!

Mais le géant résistait, arc-bouté sur ses racines profondément plongées au sein de la terre.

Le premier effort de trente hommes réunis pour l'abattre ne l'avait pas ébranlé. C'est à peine si les hautes feuilles s'étaient agitées.

On recommença une fois, deux fois, trois fois. Le tronc faisait entendre de sourds craquements; les branches s'inclinaient vers la terre. Mais le géant résistait toujours.

Alors ceux qui voulaient sa chûte changèrent de tactique. Ils allèrent quérir une grande scie, dont ils appliquèrent les dents acérées au sommet de la racine, à fleur de terre, et commencèrent à le couper.

L'écorce était dure, mais elle céda.

Après qu'il eut entamé l'écorce, l'instrument aigu fit peu à peu son chemin, et enfin il atteignit le cœur de l'arbre, qui semblait osciller sur sa base, aux trois quarts détruite.

Alors, les ouvriers se suspendirent de nouveau à la corde. Ils la tirèrent encore à plusieurs reprises, et, cette fois, le tronc, sapé dans ses parties inférieures, ne résista plus.

Ébranlé à plusieurs reprises, il fut entraîné et tomba avec un gémissement formidable, qui couvrit le cri de triomphe que poussèrent les barbares qui l'avaient mis à mort.

Les branches emportèrent dans leur chute des arbustes qui, jusqu'à ce jour, vivaient à leur ombre. Le tronc abîmé creusa dans la terre un sillon semblable à une

blessure, et les rameaux soulevèrent autour d'eux un nuage de poussière.

Durant cette longue opération, mademoiselle de Bournay était demeurée immobile, atterrée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Mais, combien s'accrut sa terreur lorsqu'elle vit les ouvriers choisir un autre arbre pour l'abattre aussi.

Elle ne put retenir un cri.

Mais, au même instant, son père arrivait sur le théâtre de cette scène étrange.

Elle le vit, les yeux remplis de larmes, secouer sa tête blanche et tendre ses mains en signe de regrets vers l'arbre aux flancs noueux, couché mort dans l'herbe privée désormais de l'ombre de ses rameaux.

XII

Le comte de Bournay s'était précipité avec l'ardeur d'un jeune homme, au milieu des ouvriers groupés autour du marronnier renversé. Ses yeux, où brillait la colère, allaient de l'un à l'autre comme pour les interroger. Puis il les reportait tristement sur le désastre qui venait de s'accomplir.

Cet arbre couché là, ce n'était qu'un arbre !

Et cependant, au moment où il était tombé, le vieillard, brusquement surpris, n'avait pu retenir un cri de douleur. C'est que, dans ce tronc abattu, il avait vu soudain l'image de sa maison détruite.

A l'ombre du quinconce qu'on venait de priver de l'un de ses plus splendides ornements, son enfance s'était écoulée. Sa vieillesse espérait s'y abriter, et il aimait à se dire :

« Tous mes aïeux se sont assis à la place où je viens m'asseoir ! »

Ce n'était qu'un arbre ; mais que de souvenirs y étaient attachés !

Sous ses rameaux épais, plusieurs générations avaient aimé et vécu.

Que de fois, dans sa jeunesse, le comte y était venu, marchant doucement, tandis que sa femme, jeune et

belle, s'appuyait à son bras. Plus tard, lorsqu'il avait perdu son premier enfant, c'est là qu'il l'avait pleuré. Témoin de ses joies aussi bien que de ses douleurs, ce marronnier qu'on venait d'arracher sans pitié, dans la majestueuse plénitude de sa vie, était un compagnon aimé. Ainsi, il s'agit d'un souvenir pour faire d'un objet inanimé quelque chose qui nous est éternellement cher.

— Vous l'avez abattu! Vous avez osé l'abattre! s'écria enfin le comte, en s'adressant au colonel qui assistait à son désespoir avec impassibilité. Allez-vous en faire autant des autres? Si vous nourrissiez de semblables projets, ne pouviez-vous au moins attendre que nous fussions partis?

Et, en disant ces mots, il montrait sa femme qui était venue le rejoindre et qui s'efforçait de l'apaiser.

— C'était le plus beau, le plus ancien, ajouta-t-il avec amertume.

Le colonel fit un pas au-devant de lui.

— Je croyais être chez moi, monsieur le comte, dit-il.

— Oui, en effet, vous êtes chez vous, répondit celui-ci, qui courba la tête avec abattement. Pourtant, reprit-il, je pensais que vous ne changeriez rien ici!

— Vous l'avais-je promis?

— Non, monsieur, je le reconnais.

— Ne vous avais-je pas dit, au contraire, que je voulais modifier certaines dispositions?

— Oui, vous me l'aviez dit. Mais, arracher des arbres, monsieur! Que ne démolissez-vous le château?

— Mais c'est mon intention, répondit froidement le colonel. Je veux le remplacer par une maison d'un style plus moderne, et dès à présent, il me convient de dégager le point de vue en enlevant quelques arbres.

Digitized by Google

M. de Bournay, frappé de stupeur, regarda tour à tour le colonel, Chavanet, sa femme. Puis, cédant à son émotion, il laissa couler quelques larmes qu'il avait essayé vainement de retenir et qui roulèrent sur ses joues ridées.

— Eh ! que t'importe, Hector, lui dit la comtesse, puisque nous n'y serons plus ?

— Oui, cela est vrai, murmura-t-il. Nous n'y serons plus. Puisque périt la race, périsse aussi la maison qui l'a abritée !

Pendant cette courte scène, les ouvriers étaient demeurés à distance, immobiles et muets, regardant avec un respectueux attendrissement ce vieillard désolé dont la présence imprévue les avait arrêtés dans la tâche qui leur était imposée. Tout à coup, sur un signe de l'architecte, ils se mirent en devoir de continuer leur besogne. Il s'agissait d'abattre un autre arbre.

Alors Chavanet s'avança vers M. de Bournay.

— Éloignez-vous, monsieur le comte, lui dit-il. J'essayerai de faire entendre raison au colonel et de le décider à ne pas entreprendre les réparations avant votre départ.

— Monsieur a raison, répondit la comtesse en s'adressant à son mari. Viens, Hector.

En même temps, ils se retournèrent pour se diriger vers le château.

Ils se trouvèrent en face d'Hélène. Le visage de la jeune fille était pâle, mais animé d'une fièvre singulière. C'est qu'elle avait tout entendu, c'est qu'elle avait assisté au désespoir de son père et qu'elle venait de prendre un parti suprême.

Elle fit deux pas au-devant du colonel :

— Monsieur, lui dit-elle, avez-vous toujours les intentions que vous m'avez exposées hier?

Le colonel la regarda d'un air surpris, comme s'il ne comprenait pas de quoi elle voulait lui parler. Mais tout d'un coup, il parut se souvenir.

— Oui, certainement, répondit-il, non sans embarras.

Alors Hélène se dirigea vers Chavanet.

— Et vous, monsieur, persistez-vous dans les projets que vous aviez soumis à mon père, il y a trois mois?

— Serais-je ici, s'il en était autrement? murmura Chavanet, de telle sorte qu'Hélène seule l'entendit.

— Hélène, que fais-tu? s'écria le comte, qui avait observé sa fille avec inquiétude.

— Mon devoir, répondit-elle. Et de nouveau, s'adressant à Chavanet :

— Monsieur, reprit-elle, voici ma main.

Il s'empara de cette main adorable et y déposa un baiser.

Hélène sentit son cœur se déchirer. Elle venait, par un brusque effort, de rompre les engagements qui l'unissaient à Daniel.

Le comte s'approcha vivement de sa fille :

— Je ne consentirai pas à ce sacrifice, mon enfant.

— Il est consommé, reprit-elle tristement, mais avec fermeté.

— Et la parole donnée à Daniel?

— Je la dégagerai.

A ces mots, la comtesse intervint, et embrassant sa fille avec effusion :

— Ce que tu as fait là est admirable, lui dit-elle. Mais, aie confiance, mon enfant, Dieu te bénira.

Hélène garda le silence et revint lentement vers le château, où son père et sa mère la suivirent.

Digitized by Google

Quant à Chavanet, il dit à voix basse quelques mots au colonel. Celui-ci fit un signe. L'architecte et les ouvriers se retirèrent, et quelques instants après le parc était désert.

— Eh bien, êtes-vous content? demanda alors le colonel.

— Je serais difficile, si je ne l'étais pas. La partie a été admirablement jouée. Seulement, il était temps. J'ai bien cru que le château me resterait sur les bras et que je n'aurais pas la fille.

— Oh! j'avais compté sur la chute de cet arbre pour réussir au dernier moment. Le coup ne pouvait manquer son effet, et j'espère que vous me le payerez bien.

— Eh! sans doute, interrompit brusquement Chavanet. Ai-je l'habitude de vous faire travailler pour rien?

— Je sais, reprit le colonel, que vous êtes généreux. Aussi ai-je voulu vous faire toucher du doigt toute la grandeur de l'habileté que j'ai déployée, afin d'exciter votre générosité. Je suis un pauvre diable, moi! Je ne suis pas un Crésus, comme vous. J'ai besoin d'argent.

— Que voulez-vous dire?

— Que j'ai dans ma poche la signature du comte de Bournay, votre futur beau-père, au bas d'un engagement dans lequel il reconnaît m'avoir vendu sa propriété. Le château est à moi.

Chavanet commençait à comprendre.

— Le drôle me tient, pensa-t-il. Et tout haut il continua : Vous avez tort d'agir ainsi avec moi, colonel. Vous vous aliénez ma confiance, et vous me mettez dans le cas de cesser de vous être utile.

— Bah! vous avez essayé de m'être utile, parce que moi-même je vous servais, pour cela seulement et non pour mes beaux yeux. Lorsque vous aurez besoin de

moi, vous viendrez encore réclamer mon aide. Les gaillards de mon espèce ne sont pas nombreux.

Il disait vrai.

— Allons au but, s'écria Chavanet, qui se voyait pris au piége. Vous voulez faire argent de l'engagement que vous avez dans votre poche. Combien en voulez-vous?

Le colonel se gratta le front.

— J'irai franchement avec vous, dit-il tout à coup. Je veux cent mille francs.

— Cent mille francs! Êtes-vous fou?

— C'est à prendre ou à laisser.

— Je vous laisse alors, mon cher. Mais vous n'êtes pas habile. Vous voulez m'exploiter, et vous ne comprenez pas que vous n'êtes pas suffisamment armé. Ce n'est pas tout d'être propriétaire du chateau, il faut le payer. Vous l'avez acheté, payez-le.

Et sur ces mots, Chavanet regarda, non sans ironie, son interlocuteur.

— Eh bien, je payerai, dit ce dernier.

— Vous payerez, vous!

— Cela vous étonne. Cependant, voyez combien mon plan est simple. Les formalités à remplir nécessiteront bien quinze jours. Je pars ce soir pour Paris. Je connais une compagnie de spéculateurs qui s'est donné pour but d'acheter les grandes propriétés, afin de les morceler et de les vendre ensuite aux paysans. J'irai la trouver. Je lui cède mon droit et...

Le raisonnement était irrésistible et Chavanet trop intelligent pour ne pas le comprendre.

— Allons, c'est bien, dit-il, non sans dépit. Vous m'avez tendu un piége. J'y ai donné tête baissée comme un enfant. Je payerai. Vous aurez vos cent mille francs.

— Je les veux tout de suite, objecta le colonel.

Chavanet prit dans la poche de son habit un carnet, dans ce carnet l'un de ces bons imprimés que la banque de France remet aux personnes qui déposent de l'argent dans ses caisses, et l'ayant signé au crayon, après avoir écrit en toutes lettres le chiffre de cent mille francs, il le donna au colonel, qui lui remit en échange la promesse de vente qu'avait signée le comte de Bournay.

— Remarquez, ajouta le colonel, que je me conduis avec vous en galant homme; car j'aurais pu vous obliger à me donner une somme plus forte.

Chavanet le regarda avec surprise.

— Je pouvais vous menacer de dire à votre charmante future que j'étais envoyé ici par vous, que toute la comédie qui a eu lieu, nous l'avions combinée entre nous.

— Si vous aviez fait cela, vous vous seriez conduit en fripon.

— Je ne l'ai pas fait, donc je me suis conduit en honnête homme! s'écria triomphalement le colonel. Cet aveu me suffit et me prouve que nous restons amis.

En disant ces mots, il présenta sa main à Chavanet, que celui-ci, stupéfait de tant d'audace, pressa légèrement du bout des doigts.

Le colonel quitta Bournay le même jour. Son voyage avait duré quarante-huit heures et lui rapportait cent mille francs.

L'audace et l'habileté avec lesquelles il avait joué Chavanet ne laissèrent pas dans l'esprit de celui-ci des traces bien profondes. La victoire qu'il venait de remporter était assez belle pour le consoler de ce petit mécompte. A force de persistance, il épousait une jeune fille belle et noble. Cette alliance allait lui ouvrir un

Digitized by Google

monde nouveau, lui donner accès sur un théâtre plus vaste, où il trouverait aisément l'occasion de réaliser quelques-unes des ambitieuses visées qu'il nourrissait depuis longtemps. C'était un pas de plus dans le succès.

Quant à la question de savoir si sa femme l'aimerait, s'il serait heureux en ménage, si auprès de lui cette aimable créature, dont il avait en quelque sorte forcé la volonté, trouverait la félicité à laquelle elle avait droit, il s'en préoccupait fort peu.

Néanmoins, dès ce jour, dans son propre intérêt et afin de se la rendre favorable, il s'efforça de lui plaire. Il fit sa cour avec toute l'ardeur d'un homme vivement et sincèrement épris. Il essaya d'inspirer de la sympathie à sa jeune femme par tous les moyens.

D'abord, il eut avec la comtesse un long entretien. La pauvre femme était presque effrayée de son triomphe. Elle aimait sa fille, malgré tout, et en voyant avec quelle rapidité et dans quelles circonstances celle-ci était soudainement revenue sur sa première résolution, elle ne pouvait se dissimuler que la pauvre enfant n'avait cédé qu'à ses obsessions muettes, plus terribles que des reproches et des récriminations.

Aussi la comtesse voulut-elle exiger de Chavanet la promesse qu'il travaillerait au bonheur d'Hélène.

Chavanet promit tout. Il déploya dans ces circonstances une générosité qui n'était pas dans ses habitudes. Il prit en main les affaires du comte de Bournay, les examina, et ayant reconnu qu'elles n'étaient pas aussi désespérées qu'elles en avaient l'air, il promit d'en opérer la liquidation.

Il se rendit acquéreur du château de Bournay, au lieu et place du colonel; puis il voulut, ainsi qu'il l'avait pro-

Digitized by Google

nis, en reconnaître au contrat la propriété à sa future femme, à laquelle il constitua, en outre, une dot de cinq cent mille francs.

Il traita toutes ces questions délicates avec le comte et la comtesse, et se montra facile dans cette discussion d'affaires. Il conquit ainsi toute la sympathie des parents d'Hélène. Enfin il fut résolu que le mariage aurait lieu un mois plus tard, au château, et non à Paris, ainsi qu'il l'avait souhaité, dans le seul but de jeter de la poudre aux yeux des Parisiens. Mais Hélène exigea qu'il n'y eût aucune fête à cette occasion. Se réservant de faire prévaloir plus tard sa volonté, Chavanet eut l'habileté de céder pour la première fois, en se promettant d'ailleurs que ce serait la dernière.

Lorsque tout fut ainsi arrêté, mademoiselle de Bournay écrivit à Daniel de Blesle. Ce fut une lettre émue, digne, touchante. Elle lui racontait par quelles circonstances elle avait été conduite à renoncer au bonheur que leur amour lui promettait.

Elle faisait appel à son courage, à son cœur, et lui demandait de la dégager des promesses qu'elle lui avait faites.

Cette lettre, arrosée de larmes, réclamait une réponse. La réponse ne se fit pas attendre. Une ligne, une seule !

« Je vous plains, disait Daniel, et je vous rends la parole que vous m'aviez donnée. »

Hélène, en proie à un violent chagrin, se laissa conduire à l'autel comme une victime. Ce fut une triste cérémonie. Madame de Bournay n'était pas contente d'elle. Quelque satisfaction qu'elle eût éprouvé d'abord, en voyant ses vœux exaucés, il lui était impossible de regarder d'un œil sec se consommer le malheur de sa fille.

Digitized by Google

Elle ne cessait de se répéter qu'elle avait été trop loin et qu'elle ne s'était pas montrée bonne mère, en poussant sa fille à ce mariage.

Quant au comte, il était navré. La réalité lui apparaissait dans toute son horreur, et l'avenir sous les couleurs les plus sombres.

Seul, Chavanet était radieux. Lorsqu'il sortit de la petite église d'un hameau qui avoisine Bournay et dans laquelle le mariage avait été célébré, donnant le bras à Hélène, blanche et pâle comme un fantôme, tout le monde remarqua la joie de l'un, la mélancolie de l'autre.

Le colonel, revenu à Bournay pour la circonstance, était un de ses témoins.

Après un déjeuner de famille, qui réunit au château une trentaine de convives, les époux partirent pour la Suisse, où ils devaient passer quelques semaines.

XIII

Le soir du jour où le mariage de Chavanet avec mademoiselle de Bournay avait été célébré au château, une nouvelle chanteuse débutait à l'Opéra, dans *la Favorite*. On attachait à ses débuts une certaine importance, car, à l'avance, les journaux avaient parlé d'elle comme d'une merveilleuse artiste.

Sur l'affiche, on la nommait mademoiselle Nérissy. Mais ce n'était qu'un nom de guerre, et, dans la réalité, on l'appelait Serverette. Oui, c'était Serverette, dont les débuts mettaient en émoi les quelque cent personnes qui, dans Paris, s'occupent d'art et ont la prétention de dicter des lois pour tout ce qui concerne les artistes.

Le directeur de l'Opéra, après l'avoir entendue, l'avait engagée. Durant trois mois elle s'était livrée à l'étude des œuvres des maîtres modernes et du jeu de la scène, et enfin, on l'avait jugée digne de paraître sur ce théâtre, qu'on regarde, avec raison, comme le premier du monde.

La salle était remplie et brillante comme un soir de première représentation. Tant de fois on a décrit des solennités de ce genre, que nous laissons au lecteur la faculté de se figurer à sa guise les splendeurs de la soirée.

Un public de goût, composé de femmes élégantes et

d'hommes, pour la plupart, célèbres à quelque titre, était venu afin d'entendre la nouvelle chanteuse.

Lorsqu'elle parut, trois mille regards se fixèrent sur elle. Au milieu de l'émotion qu'elle éprouvait, elle ne vit rien qu'un nuage, dans lequel éclataient comme des rayons ardents, les diamants, les lumières et les fleurs. Son cœur battait avec tant de violence, sa poitrine était à ce point oppressée, qu'un moment elle crut, qu'en dépit de ses efforts, aucun son ne sortirait de son gosier.

Mais elle voulut; elle se rassura, et lorsque le chef d'orchestre lui fit signe, elle était prête. Dès la première scène, elle conquit les spectateurs, et cet auditoire, habituellement froid, difficile, blasé, fut charmé par la voix, par le jeu, par la beauté de cette jeune femme. Inconnue jusqu'à ce moment, sans passé artistique, elle abordait, sur cette vaste scène, le grand répertoire. Elle pouvait se perdre, son audace la sauva.

Tant que dura la représentation, Serverette ne parla à aucun de ceux qui, dans les couloirs, lui adressaient la parole. On la questionnait, elle ne répondait pas. Elle allait de la scène à sa loge, se laissant habiller, complimenter, encourager, sans entendre ce qu'on lui disait. Elle était comme dans un rêve, agissant en quelque sorte sous la pression d'une force supérieure, et n'ayant qu'une pensée vivace et debout, c'est qu'il fallait réussir.

Elle réussit au delà de ses espérances. Elle ne put en douter, lorsqu'elle entendit, à la fin de son dernier morceau, la salle entière éclater en applaudissements; lorsqu'elle vit, de toutes parts, les bouquets tomber à ses pieds, et tous les spectateurs l'acclamer avec enthousiasme.

Elle ne se soutenait plus. Elle sortit de scène en trem-

Digitized by Google

blant, un sourire sur les lèvres, mais la pâleur sur le visage. A peine dans la coulisse, elle fut entourée, embrassée, accablée de compliments, et ce n'est qu'avec peine qu'elle put regagner sa loge.

Mais là encore on ne la laissa pas libre : on entrait, on sortait; les habitués du théâtre, les abonnés, les artistes, le directeur, le chef d'orchestre, tout le monde voulait lui parler. On n'entendait que des exclamations de joie et des éloges formulés avec plus ou moins de délicatesse, mais tous avec sincérité.

Tout à coup un personnage fendit la foule qui remplissait le petit salon. C'était un vieillard. Il arriva jusqu'à Serverette, et, à la grande surprise de tous, il la prit dans ses bras, et, la serrant sur sa poitrine avec force :

— Ma fille! ma chère fille! s'écria-t-il, c'est merveilleux! J'ai pleuré, oui, tu m'as arraché des larmes! Et moi qui croyais être un grand artiste! je ne suis qu'un sot. Messieurs, ajouta-t-il, c'est mon élève.

A ces mots, il y eut sur tous les visages un sourire, dont Chibrac ne comprit pas le sens, car ce qu'il avait dit n'était pas ce qu'il voulait dire. Puis, on l'entoura, et il fut question de le porter en triomphe. Le lendemain, les journaux parlèrent avec détails d'une scène attendrissante qui s'était passée dans la loge de mademoiselle Nérissy, la débutante.

Au milieu de ces bruyantes manifestations, Daniel de Biesle se tenait à l'écart, et c'est lui cependant que Serverette cherchait et attendait. Dès qu'elle le vit, elle courut vers lui.

— Ah! mon cher ami! lui dit-elle, c'est à vous et à vous seul que je dois ce succès. Comment vous prouverai-je ma gratitude?

— En me conservant votre amitié, répondit-il tristement. Jamais je n'en ai eu plus besoin.

— Comment! que voulez-vous dire?

En posant cette question, elle le regarda attentivement, et alors elle vit sa pâleur, ses traits décomposés, des larmes au fond de ses yeux.

— Quel malheur vous a frappé? qu'avez-vous?

— Mademoiselle de Bournay s'est mariée ce matin. Depuis quinze jours j'étais préparé à cet événement. Je croyais le supporter stoïquement. Eh bien, non! c'est au-dessus de mes forces. La pensée qu'elle est perdue pour moi me rend fou.

Serverette fut émue. Depuis trois mois, durant les leçons et les essais auxquels elle avait été soumise, Daniel s'était montré dévoué, patient, prodiguant les encouragements les meilleurs. Il avait déployé une amitié désintéressée et honnête. Serverette, reconnaissante, le traitait en ami. Ce fut donc pour elle une douloureuse surprise d'entendre l'aveu de sa peine.

Elle n'essaya pas de le consoler. Les femmes ont l'instinct de certaines infortunes. Serverette savait qu'il est des maux que le temps seul peut apaiser, et que les consolations vulgaires irritent au lieu de les calmer.

Elle ne prononça aucune parole d'apaisement. Mais elle pleura avec son ami, et Daniel fut plus vivement touché par ses larmes que par les condoléances banales qu'elle aurait pu lui débiter.

Enfin, il se retira heureux, dans son malheur, du succès de Serverette, de la position nouvelle qu'elle s'était faite, grâce à lui autant qu'au talent qu'elle venait de révéler.

A dater de ce jour, la vie de Serverette fut totalement transformée. Son existence, et par conséquent celle de

l'oncle Chibrac, furent assurées. Elle vivait dans un milieu intellectuel et artistique fait pour lui plaire. Elle connut aussi les douceurs d'un bien-être dont elle était privée depuis longtemps et dont elle voulut que son oncle profitât le premier.

Quant à lui, à l'ombre de ce bonheur nouveau, il semblait rajeunir. Son intelligence paraissait devenir vive comme autrefois. Il avait pris en main les intérêts de sa nièce et les gérait de la manière la plus avantageuse et la plus raisonnable.

Tous les soirs de représentation, il l'accompagnait au théâtre, puis il allait se placer dans la salle et savourait durant toute la soirée le plaisir d'entendre et de voir celle qu'il adorait avec une passion paternelle. A la sortie du théâtre, elle le retrouvait, par tous les temps, l'attendant patiemment pour la reconduire.

Durant les premiers jours, Serverette avait exigé qu'il montât dans sa loge après le spectacle, et qu'il ne l'attendît pas dans la rue. Mais, à cet égard, il ne voulut rien entendre.

— Vois-tu, chère petite, disait-il, je ne suis pas fait pour me mêler à ces beaux messieurs. Au milieu d'eux, j'aurais mauvais air. Si je voulais parler ils se moqueraient de moi. Si je restais dans un coin, j'aurais l'air d'un domestique.

Et quoi qu'elle pût dire et faire, il n'en voulut pas démordre. La vérité, c'est qu'il n'éprouvait pas de joie plus grande que celle de se mêler tous les soirs dans les groupes qui se forment à l'issue des spectacles.

Il écoutait les jugements qu'on portait sur Serverette. Il les provoquait par des remarques naïves, par des critiques violentes quelquefois, qui soulevaient des murmures. Et lorsqu'il entendait faire l'éloge de sa nièce, il

buvait ces propos comme une liqueur délicieuse, et volontiers il eût crié : Je suis l'oncle de cette chanteuse dont vous célébrez les louanges.

Un soir, tandis que, fidèle à son habitude, il se promenait dans la rue Drouot, devant la porte des artistes, il fut accosté par un homme, jeune encore, élégamment vêtu, à l'allure duquel il était facile de reconnaître un militaire.

Sa taille était haute, sa redingote boutonnée jusqu'au menton et sa poitrine ornée d'une rosette d'officier de la Légion d'honneur. Son visage, qu'à la clarté du réverbère sous lequel l'inconnu s'était placé, on pouvait voir bronzé par le soleil, avait une expression énergique, augmentée encore par une épaisse moustache qui cachait presque entièrement la bouche.

— Pardon, monsieur, dit-il en s'approchant de l'oncle de Serverette, ne vous nomme-t-on pas monsieur Chibrac?

— Oui, monsieur, répondit ce dernier, un peu intrigué.

— Mademoiselle Nerissy n'est-elle pas votre nièce?

— Sans doute.

— Son vrai nom n'est-il pas Serverette?

A cette question, Chibrac regarda l'inconnu avec surprise.

— Qui donc êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non, je l'avoue.

— Alors, laissez-moi vous présenter l'ex-sergent devenu le commandant Laffroy, en guerroyant pendant dix ans contre les Arabes.

A cette déclaration Chibrac ouvrit les bras :

— Vous! commandant, mon cher Frédéric! Ah! que

je suis heureux de vous revoir. Serverette sera bien joyeuse.

— Serverette vous a parlé de moi quelquefois?

Alors seulement Chibrac se rappela que depuis bien des années, Serverette n'avait jamais prononcé le nom du commandant, et que toutes les fois que lui-même avait voulu rappeler ce nom, elle lui avait imposé silence. Il ne savait pas mentir.

— Non, répondit-il, voilà longtemps, très-longtemps qu'elle n'a parlé de vous.

— Comment donc savez-vous qu'elle sera heureuse de me voir?

— Je l'espère.

Frédéric baissa la tête. Quant à Chibrac, il voulut détourner la conversation.

— M'expliquerez-vous, commandant, comment il se fait que je vous rencontre dans cette cour, à minuit?

— Rien de plus simple. Je viens de passer dix ans en Afrique, et, comme vous le voyez, j'y ai fait mon chemin. Mais j'avais hâte de retrouver la France. J'ai demandé un congé, et je suis arrivé à Paris depuis quelques jours. J'ai eu ce soir la pensée d'aller à l'Opéra. J'ai reconnu Serverette et je vous ai reconnu vous-même, assis à quelques pas de moi. Je vous ai suivi, et me voilà.

Chibrac ignorait dans quelles circonstances Frédéric s'était autrefois séparé de Serverette. Celle-ci lui avait toujours soigneusement caché ces tristes détails. Aussi ne pouvait-il voir dans Frédéric qu'un ancien ami auquel il était nécessaire d'expliquer comment Serverette était devenue chanteuse à l'Opéra.

— Pauvre fille! murmura Frédéric. Elle a eu de violents chagrins!

Digitized by Google

Il ne comprenait pas, il ne savait pas encore, il ne pouvait pas savoir que personne plus que lui ne les avait provoqués. Aussi, sans éprouver des remords qu'aucune confidence ne lui dictait et que Chibrac n'aurait pas compris, il dit à ce dernier :

— Et maintenant, est-elle heureuse ?

— Oui, heureuse, autant qu'elle peut l'être, après avoir perdu sa fille et en la pleurant toujours. Au surplus, ajouta Chibrac, je crois qu'elle aura un grand bonheur à vous revoir. Attendez-la ici; elle va paraître.

Cette proposition parut effrayer Frédéric.

— Non! non! dit-il, je ne veux pas l'attendre. Vous lui direz seulement que vous m'avez rencontré, et vous saurez d'elle s'il lui est agréable que j'aille la voir.

— J'en suis sûr.

— Demandez-le-lui toujours. Après demain, je reviendrai ici, et vous me ferez connaître sa réponse.

Ayant dit ces mots, le commandant Laffrey se retira, laissant fortement intrigué Chibrac, qui se demandait pourquoi l'ancien ami de sa nièce redoutait aujourd'hui de se montrer devant elle.

Quelques instants après, Serverette sortit de l'Opéra, et alla au-devant de son oncle, en souriant. Une voiture en location, qui venait la chercher tous les soirs, stationnait devant la porte. Suivie de son oncle, elle y monta, et le modeste équipage se dirigea vers Passy.

Afin d'avoir de l'air, un jardin, des fleurs, Serverette, que ses appointements à l'Opéra rendaient presque riche, avait loué, sur la lisière du bois de Boulogne, une maisonnette où elle s'était installée avec son oncle.

Les soirs de représentation, elle avait donc un long trajet à parcourir. Habituellement, Chibrac s'endormait

Digitized by Google

durant le trajet, et Serverette, enfoncée dans la voiture, se laissait aller au cours de ses pensées.

Mais ce soir-là, l'oncle ne s'endormit pas.

— J'ai une grosse nouvelle à t'apprendre, fillette, dit-il à sa nièce lorsqu'ils furent en route.

— Une nouvelle ?

— Qui te fera plaisir, je l'espère. J'ai vu quelqu'un que tu aimes.

Serverette ne put retenir une exclamation. Quelqu'un qu'elle aimait ! Il n'y avait pas à chercher longtemps : son oncle, Barbassous, sa fille et Daniel de Blesle.

Tout le reste était oublié. Elle s'accoutumait à n'y plus penser. Son oncle était à côté d'elle. Daniel avait passé dans sa loge une partie de la soirée. Dès lors...

— Qui avez-vous vu? demanda-t-elle avec anxiété. Parlez vite.

— J'ai vu le sergent, non, je veux dire le commandant Frédéric Laffrey.

Le second cri que poussa Serverette fut si différent du premier, que son oncle la regarda avec surprise. C'était un cri de désappointement, de regrets. L'autre, au contraire, avait été un cri d'espérance.

Frédéric ! que lui faisait Frédéric? Elle ne l'aimait plus. Il lui était devenu indifférent. Mais elle ne pouvait supporter l'idée qu'elle allait se retrouver en face de lui. Elle ne voulait pas le revoir. C'était bien assez de lui avoir pardonné.

— Je croyais te faire plaisir en t'annonçant cette rencontre.

Serverette ne répondit pas.

— Etiez-vous brouillés? Je l'ignorais; il ne me l'a pas dit.

— Non, nous ne sommes pas brouillés.

— Il pourra donc venir te voir? Il m'a chargé de te demander s'il te convenait qu'il te fît une visite? Après-demain, je dois lui donner une réponse.

— Mon oncle, répondit Serverette, vous lui répondrez qu'il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas, que je le désire ainsi.

Chibrac tombait des nues.

— M'expliqueras-tu... ?

— Rien. Je vous en supplie, pas un mot de plus à cet égard; contentez-vous de faire ce que je viens de vous dire. M. Laffrey ne sera pas surpris de cette réponse. Mais, ne me demandez pas d'explications.

L'oncle, réduit au silence par cette réponse précise, se prit à penser que sa nièce avait un singulier caractère, puis il s'endormit et ne parla plus jusqu'au moment où la voiture s'arrêta.

Le surlendemain, dans la soirée, le commandant Laffrey fut exact au rendez-vous. Chibrac lui transmit la réponse de Serverette.

— Elle n'a rien oublié! murmura Frédéric en baissant la tête.

— Oublié quoi?

— Vous ne savez donc pas?

— Je ne sais rien, répondit Chibrac qui crut qu'il allait apprendre quelque chose.

Mais au lieu de lui faire des confidences, le commandant lui serra la main, et d'une voix étouffée :

— Adieu! adieu! dit-il, ou plutôt au revoir. Je vous reverrai. Il faudra bien qu'elle me pardonne.

Sur ces mots, il disparut.

Chibrac demeura seul, littéralement ébahi.

Digitized by Google

XIV

Pour la seconde fois, le mariage ne réussissait pas à Chavanet.

Après quelques semaines de vie commune avec Hélène, il n'était arrivé qu'à inspirer à sa femme une horreur profonde, non certes qu'il n'eût tout tenté pour aboutir à un résultat contraire, mais parce que, contrainte en quelque sorte de l'épouser, elle ne pouvait se décider à voir autre chose en lui que l'homme qui avait détruit son bonheur. Si on ajoute à cela que Chavanet n'était plus jeune, qu'il avait deux fois et demi l'âge de sa femme, qu'il ressemblait à toute autre chose qu'à un amoureux, on comprendra sans peine qu'il ne fût pas parvenu à faire oublier Daniel de Blesle.

Le souvenir de son jeune fiancé, abandonné par elle dans un moment d'exaltation suprême, était sans cesse devant les yeux d'Hélène. En vain, dans son honnêteté, elle s'efforçait de chasser ce souvenir importun et irritant, l'image de celui qu'elle avait aimé était toujours là, comme un impérieux prétexte à des comparaisons qui ne pouvaient être à l'avantage de Chavanet.

Alors de violents combats se livraient dans l'âme de la jeune mariée. Elle était prise de désirs extravagants et fous; elle voulait fuir sa maison, son mari, aller se jeter

Digitized by Google

aux pieds de Daniel, implorer son pardon, et, au mépris des devoirs qu'elle avait juré de remplir, se livrer tout entière.

Mais elle était d'un noble sang, et le sentiment de son honneur la ramenait bien vite à des idées plus saines. Alors elle s'efforçait de surmonter ses répugnances; elle allait au-devant de son mari, comme pour lui dire : « Faites-vous aimer; attachez-moi à vous par des liens tels que jamais je ne sois tentée de m'enfuir. »

Mais elle se heurtait contre un être dont la physionomie morale et physique lui était instinctivement antipathique, et ses efforts se brisaient contre le dégoût qu'elle ressentait, en se trouvant en face de lui.

Qui songerait à faire à Hélène un crime de ces luttes ?

Jamais femme n'avait été plus à plaindre.

Il arrive tous les jours des histoires semblables.

Tous les jours, on voit de jeunes filles qui aiment un homme de leur choix, qui en sont aimées.

Leur union est si étroite, qu'il ne peut y avoir de place entre eux que pour le bonheur; ils sont faits l'un pour l'autre, et rien ne semble devoir les séparer.

A la pensée de la félicité qui l'attend, et dont elle ignore les mystères, le cœur de la jeune fille s'épanouit, et celui qui l'adore peut voir mûrir, sous les rayons d'une mutuelle tendresse, le beau fruit qu'il aura la joie et la gloire de cueillir.

Voilà ce qui arrive tous les jours! mais ce qui se voit aussi souvent, trop souvent, c'est une brusque séparation imposée à des êtres si bien faits l'un pour l'autre; c'est la jeune fille livrée à un mari qu'elle ne pourra ni aimer ni respecter.

En pareil cas, que fait la victime ainsi sacrifiée ?

Digitized by Google

Elle s'irrite jusqu'au jour où elle tombe, ou bien elle pleure jusqu'au jour où elle meurt.

Hélène était de celles qui ne tombent pas.

Elle pouvait subir des tentations redoutables, résultat de découragements inhérents à la nature humaine, mais elle ne pouvait pas subir une chute déshonorante, parce qu'elle ne le voulait pas, et parce que, dans des situations semblables, pour une femme fortement élevée, la volonté est tout, qu'elle soit puisée dans la raison ou dans la foi.

Hélène n'avait donc pas à redouter les conséquences d'une faiblesse indigne d'elle, mais elle n'avait pas non plus à espérer le bonheur; elle y avait renoncé, en renonçant à Daniel.

Voilà pourquoi la tristesse était plus souvent sur son visage que la gaieté; les larmes plus souvent que le sourire; voilà pourquoi elle ne pouvait témoigner à Chavanet une tendresse qu'elle ne ressentait pas, voilà pourquoi ce dernier, malgré tous ses efforts, dut bientôt se convaincre que ce second mariage ne lui donnerait pas plus de bonheur que le premier.

Quelques incidents l'éclairèrent à cet égard, et sa conviction fut bientôt faite. Hélène semblait ne plus pouvoir dissimuler ses sentiments.

S'ils étaient en tête-à-tête, elle ne parlait pas, ou si elle parlait, les paroles qui tombaient de sa bouche, comme à regret, portaient l'empreinte d'une incurable tristesse.

Au point de vue de son bonheur intime, Chavanet n'avait donc aucune illusion à conserver; il devait renoncer à l'alimenter avec l'amour de sa femme.

Mais, fort heureusement pour lui, il n'aimait pas Hélène. En l'épousant, il avait fait une affaire. L'affaire

réussissait. Les maisons où naguère il souhaitait d'entrer s'étaient ouvertes devant lui. Grâce à sa femme, il avait un pied dans le faubourg Saint-Germain; il y trouvait par elle des éléments de succès pour son ambition. C'était là l'essentiel.

Pour tout le reste, il prit philosophiquement son parti, se contentant de la certitude que sa femme ne l'exposerait jamais au ridicule, qu'à son âge et dans sa situation il pouvait redouter, celui d'être trompé.

Notre intention n'est pas de lui faire un crime de la conduite qu'il tint alors. S'il déserta sa maison, s'il recommença à courir les aventures galantes, s'il fut infidèle, comment le lui reprocher? Ce n'était là qu'un résultat facile à prévoir. Son crime n'était pas dans le résultat, mais dans la cause.

Il faut même dire qu'Hélène lui sut gré de l'abandon dans lequel il la laissa.

Sans qu'ils eussent arrêté ensemble des résolutions sur ce point délicat, il resta tacitement convenu, par la force des choses, que chacun d'eux reprenait sa liberté. Chavanet ne se montra généreux à cet égard que parce qu'il savait qu'Hélène n'userait de cette liberté que pour caresser sa tristesse, désormais la compagne de son isolement, et que la maternité seule aurait pu dissiper. Mais la maternité n'était pas venue; et redoutant tout ce qui aurait pu l'attacher, par des liens nouveaux, à Chavanet, Hélène ne la désirait pas.

A dater de ce jour, Chavanet vécut comme avant son mariage. Il devint un mari-garçon dans toute la force du terme. On le vit à son cercle, y prenant tous les soirs ses repas, et y passant les nuits, autour des tables de jeu.

Telles sont les circonstances qui précédèrent l'aventure

Google

que nous allons raconter, et qui devait exercer sur toute sa vie une influence décisive, par les complications dans lesquelles il fut entraîné.

Il s'était marié à la fin de l'hiver; il avait passé le mois d'avril en Suisse avec sa femme, et, dans le courant de mai, il se trouvait à Paris, dans la situation que nous venons d'indiquer.

Il avait permis à sa femme d'aller pendant quelques semaines auprès de ses parents, à Bournay.

Au mois de mai, les soirées sont longues à Paris. Les salons sont fermés; ceux qui, durant la froide saison, les animent, se dispersent au printemps, qui aux eaux, qui aux champs.

Retenu à Paris par ses affaires, Chavanet cherchant, suivant une expression vulgaire, à tuer le temps, entra un soir à l'Opéra. Depuis trois mois, il n'y avait pas mis les pieds et n'avait pas entendu mademoiselle Nérissy, la cantatrice dont tous les journaux s'entretenaient alors. C'est ce qui le décida. On donnait, ce soir-là, une représentation à bénéfice, et mademoiselle Nérissy devait paraître dans le quatrième acte des *Huguenots*.

Chavanet alla s'asseoir à l'orchestre, au moment où le rideau venait de se baisser sur une comédie jouée par les artistes du Théâtre-Français. Le rideau se leva bientôt pour l'acte d'opéra.

Chavanet était sous le charme de la musique admirable du chef-d'œuvre de Meyerbeer, lorsque, tout à coup, ses regards furent attirés par mademoiselle Nérissy. En ce moment, il ne pensait guère à Serverette, et d'abord, il ne se rendit pas compte de la sensation qu'il éprouva. Il fut saisi d'une émotion violente, sans s'en expliquer la cause.

Puis, les traits de la cantatrice, qu'il n'avait vue

Digitized by Google

qu'imparfaitement se dessinèrent d'une manière plus sensible, et, enfin, il la reconnut.

C'était Serverette!

Il est de ces impressions que la plume la mieux exercée ne saurait rendre. Celle que Chavanet ressentit était de celles-là.

En quelques minutes, tout le passé, — ce passé qui remontait à dix années, — lui apparut. Il revit le château de Saint-Etienne; le visage blême de madame Agathe, la désolation de son intérieur, jusqu'au jour où Serverette était venue y apporter la joie; il revit la jeune fille, entrant radieuse dans cette maison morte, et entraînant après elle la jeunesse et la vie.

Il se rappela l'heure où il était tombé à ses pieds; l'horreur avec laquelle elle l'avait repoussé; les circonstances dans lesquelles il l'avait séduite.

Toute cette vision fut rapide comme un éclair. Mais, dans cette rapidité même, il eut le temps de tout percevoir clairement, de tout toucher du doigt, comme si ce passé avait pris une forme nette, arrêtée et tangible. Et alors, son regard se reporta sur Serverette, que depuis si longtemps il n'avait pas vue, et qui lui apparaissait plus que jamais belle et séduisante dans le cadre le plus propre à la rendre désirable.

Dans ces sensations, que vainement nous voudrions mieux décrire, il n'y eut ni regret, ni repentir. Seuls, les sens parlèrent, et ce fut pour Serverette un outrage nouveau, quoique muet.

Comment était-elle arrivée là?

Comment n'en avait-il rien su?

Telles furent les deux questions que se posa Chavanet, lorsque le rideau lui déroba le visage de Valentine qui venait de s'évanouir, en voyant Raoul lui échapper.

— Je vais le lui demander, se dit-il tout à coup.

Il quitta sa place, et, d'un pas assuré, sans autre émotion qu'une exubérance de désirs, telle qu'il la pouvait ressentir dix ans avant, il se dirigea vers les coulisses où il avait ses entrées.

Tout d'abord, sa mauvaise fortune le jeta dans le foyer de la danse. Un ballet en un acte terminait le spectacle, et les danseuses qui devaient y figurer étaient toutes là, habillées ou déshabillées, comme on voudra, prêtes à entrer en scène.

Dans ce salon vaste, splendidement éclairé, dont les murs étaient cachés par des glaces, on respirait un parfum à la fois fade et âcre qu'on ne respire que là, parfum singulier qu'on n'obtiendrait qu'en mêlant les odeurs de la poudre de riz, des eaux de senteur, des violettes, à cette odeur voluptueuse qu'on sent dans un salon où se trouvent un certain nombre de femmes parées.

Ce parfum qui n'a pas de nom, mais qui est si pénétrant que les vêtements s'en imprègnent, prit Chavanet à la gorge et lui causa une sensation délicieuse. Un jet de cette vapeur forte avait suffi pour raviver tous ses souvenirs de vieux libertin.

Après cette jouissance de son odorat, ce fut au tour de ses yeux.

Il put admirer de blanches épaules, des jambes modelées, de fins visages. Il fut heureux de se retrouver dans cet endroit où il avait passé autrefois de si doux instants, et où sa présence venait d'ailleurs de produire une vive sensation.

En cinq minutes, il fut entouré, embrassé, fêté. Toutes les danseuses, les grandes, les petites, les moyennes, se groupèrent autour de lui.

— Monsieur Chavanet!
— Mon petit Chavanet!
— Il n'est donc pas perdu.
— Sa femme nous en laisse un morceau!
— Elle n'en veut plus.
— Tant mieux pour lui.
— Ça devait arriver!
— Nous mènes-tu souper?

Voila quelques-unes des exclamations qui accueillirent Chavanet. Nous en passons, et des meilleures.

Il n'était pas homme à se laisser intimider et fit bonne contenance. D'ailleurs, rien de tout cela n'était nouveau pour lui.

Dans le foyer de la danse, on disait que personne n'avait fait autant de malheureuses que Chavanet. On ajoutait, il est vrai, qu'il en était bien peu qu'il n'eût tenté de consoler. Les souvenirs qu'il avait laissés dans ce temple du Jarret, étaient éloquents à cet égard.

— Mes petits enfants, dit-il enfin, lorsqu'il lui devint possible de placer un mot, vous êtes charmantes et je vous reverrai. Mais, pour le moment, je n'ai rien à faire ici. Je cours après une belle dame...

Nouveaux rires et nouveaux cris.

— C'est la tienne.

— Dis-le donc. Pas de fausse honte.

Il parvint à s'échapper. La première impression dissipée, il était redevenu maître de lui et ne cherchait qu'à retrouver Serverette.

Il entra dans le foyer de la musique.

Elle était là. Mais elle ne le vit pas d'abord. Assise sur un divan, elle tournait le dos à la porte. Avant de monter dans sa loge, elle reprenait haleine.

Digitized by Google

Sa taille souple, ses blonds cheveux encore épars sur ses épaules, ses bras jetés avec lassitude au long de son corps, Chavanet les devora du regard. C'était bien la Serverette, non telle qu'il l'avait laissée dix ans avant, mais embellie, transformée, poétisée par le milieu même dans lequel il la retrouvait.

Pendant quelques secondes, il s'arrêta, debout, à cinq pas derrière elle, n'osant aller plus loin, ne voulant pas fuir, et le cœur agité par de coupables et folles espérances.

Enfin, il s'approcha, et tandis qu'elle causait à voix basse avec un jeune homme, qui n'était autre que Daniel de Biesle, il pencha sa tête sur cette tête, qu'autrefois il avait embrassée, et, d'une voix douce, tendre, tremblante :

— Serverette, murmura-t-il.

Surprise de s'entendre appeler ainsi, elle se retourna vivement et le reconnut.

Un cri d'indignation et de stupeur monta à ses lèvres, mais n'en sortit pas, car, par un violent effort, elle le retint.

Puis, elle quitta sa place, pâle, ferme, résolue. Daniel, surpris, l'imita. Elle lui prit le bras en disant :

— Ramenez-moi dans ma loge.

Et la tête haute, fixant ses yeux sur Chavanet, qui involontairement baissa les siens, elle passa devant lui lentement et avec fierté. Alors, il releva le front. Ce fut pour la voir disparaître, toujours au bras de ce jeune homme, qui était un inconnu pour lui.

Cloué à sa place par l'émotion violente qu'il venait de ressentir, Chavanet resta un moment dans une immobilité complète, cherchant à recueillir ses esprits. Puis il s'enfuit couvert de confusion, croyant que tous les regards

Digitized by Google

étaient dirigés vers lui et que les personnes présentes avaient remarqué son trouble.

En deux minutes, il fut dans la rue.

Ses pas le portèrent jusque devant la maison de madame de Pélussin. Il s'élança dans l'escalier, arriva au second étage, passa sans mot dire devant le valet stupéfait, et se précipita comme un ouragan dans le boudoir de Pauline.

XV

Ce jour-là, madame de Pélussin avait également subi de violentes émotions, par la faute du marquis de Verrina. Le matin même, ce dernier s'était réveillé, frais et guilleret, plus frais et plus guilleret que de coutume.

En se levant, il avait déclaré à son valet de chambre, qu'il déjeunerait au dehors, et sans passer par la chambre de Pauline, ainsi qu'il le faisait tous les matins, il était sorti seul et à pied.

Il s'agissait purement et simplement d'un petit coup d'État.

Comme de coutume, Verrina s'était couché, la veille au soir, complétement gris. Mais, dans la nuit, les vapeurs de l'ivresse se dissipèrent; le sommeil refusa de clore les nobles paupières du marquis et il en profita pour examiner, plus froidement qu'à l'ordinaire, la singulière existence qu'il s'était créée peu à peu.

Cette insomnie devait être fatale à Pauline.

Tandis qu'elle s'abandonnait au repos le plus doux, Verrina se disait que, depuis plusieurs années, il se conduisait comme un triple sot. Cette femme qui ne lui donnait plus ni plaisir ni amour, qui semblait n'avoir à tâche que de favoriser et de développer en lui la plus funeste des passions, se moquait de son maître. Elle le

Digitized by Google

trompait, le dupait, le grugeait, le ruinait pour s'enrichir à ses dépens.

Il se rappelait tous les détails de cette longue liaison. Il se rappelait que depuis plusieurs mois, retenu par des chaînes grossières, il n'avait pas mis le pied dans son hôtel de la rue Marbeuf; que, peu à peu, ses amis s'étaient éloignés de lui, et ses relations dénouées; qu'il s'était accoutumé à n'avoir plus de volonté que celle de Pauline; qu'il avait donné à cette femme plus de trésors qu'il n'en faudrait pour faire vivre un millier de braves gens, et que, toujours insatiable, elle demandait sans cesse, prenant ce qu'il lui refusait.

Verrina se disait encore que les tableaux et les statues de ses galeries, les chinoiseries de son musée, les tapis merveilleux de ses salons, les bronzes de son fumoir, en un mot, les richesses artistiques qui faisaient de sa maison une merveilleuse résidence, avaient passé dans celle de Pauline.

Il se disait qu'il ne connaissait plus l'état de sa fortune; que régle, rationné, rançonné, s'il demandait un supplément d'argent de poche, il était battu; qu'il n'avait plus le pouvoir de mettre le nez dans ses propres affaires, et qu'à s'être fait une situation aussi déshonorante et aussi ridicule, il n'avait gagné que le mépris public, sans s'assurer le cœur de Pauline.

Il fallait sortir de là. Une position telle à son âge, c'était le déshonneur, et Verrina voulait bien nourrir ses vices, caresser ses passions, rester même ridicule, mais non se déshonorer plus longtemps.

Voilà pourquoi il s'était levé de grand matin et se dirigeait, à neuf heures, vers la rue Marbeuf.

Les boulevards qu'il suivit, l'avenue des Champs-Elysées qu'il prit ensuite venaient de se réveiller. Les

trottoirs étaient secs et fraîchement balayés; les nuages de poussière qui planent sur Paris, à partir de midi, ne s'étaient pas formés encore. L'air était frais et pur, et Verrina le respirait avec délices, tout en roulant son gros ventre sur ses jambes courtes, du côté de sa demeure, si longtemps désertée par lui.

Enfin, il arriva rue Marbeuf. Son hôtel n'avait pas changé de place, mais seulement de physionomie. Les grands volets verts matelassés étaient hermétiquement clos et couverts de poussière; la poignée et le marteau de cuivre de la porte n'avaient pas été nettoyés depuis plusieurs semaines; dans les angles des croisées, sous les corniches des toits, les araignées tissaient leur toile et les hirondelles faisaient leur nid; la mousse grimpait au pied des murs, tandis qu'au-dessus s'étendait en toute liberté le lierre du jardin. Tel était l'hôtel de Verrina, qui portait alors ce caractère de mélancolie, propre aux lieux inhabités.

Le marquis eut le cœur crevé, à l'aspect de sa maison ainsi faite. Il sonna. Personne ne vint. Il sonna de nouveau, même silence. Alors, s'irritant peu à peu, il se mit à frapper violemment sur la porte avec le lourd marteau, chef-d'œuvre de ciselure.

Cette fois, on parut vouloir se déranger. Il entendit le suisse sortir de sa loge, en jurant et en criant, et, enfin, la porte s'ouvrit devant le légitime propriétaire de l'hôtel.

— Que voulez-vous? demanda brusquement le suisse, qui, les yeux encore gros de son sommeil interrompu, ne reconnut pas son maître.

— Ce que je veux, drôle! s'écria celui-ci, entrer d'abord et te faire sortir ensuite.

Il entra, en effet, en brandissant sa canne, tandis que

l'autre, tête basse et atterré, murmurait quelques paroles d'excuses et de regrets.

— Où sont mes gens? reprit le marquis.

— Le maître d'hôtel n'est pas rentré cette nuit, monsieur le marquis.

— Et le cocher?

— On ne l'a pas vu, depuis huit jours, monsieur le marquis.

— Le palefrenier?

— Il dort encore, monsieur le marquis.

— La femme de charge?

Le suisse se troubla.

— Ne serait-elle pas dans votre chambre, monsieur le drôle?

Le suisse tomba aux pieds de son maître.

— Nous devons nous marier. Je le jure à monsieur le marquis.

Mais ce dernier ne l'entendait plus. Il venait de s'élancer vers les écuries, situées au fond de la cour.

Il recula d'horreur. Trois beaux chevaux, gras et lourds, étaient étendus sur une litière épaisse, mais non renouvelée depuis six mois. Comme le palefrenier, n'ayant d'autre souci que de ne pas les laisser mourir de faim, remplissait tous les jours le râtelier de foin et la mangeoire d'avoine, ils avaient acquis un embonpoint qui les rendait dignes de figurer avantageusement dans le cortége du bœuf gras.

Malheureusement, l'hippophagie n'était pas encore inventée.

Verrina entra dans les remises, à la sellerie : partout la même incurie, le même désordre.

Enfin, il monta dans les appartements. La femme de

Google

charge l'y avait précédé. Elle donnait de l'air, essuyant à la hâte les meubles couverts de poussière.

Sans ouvrir la bouche, le marquis parcourut ses galeries dépouillées, ses salons saccagés, et lorsqu'il se fut rendu compte des ravages causés par son absence, il s'installa dans son cabinet de travail et attendit le bon plaisir de ses gens.

Mais tout paraissait s'organiser comme par miracle, et il était dans sa maison depuis une heure, que le maître d'hôtel se présenta devant lui :

— Monsieur le marquis déjeunera-t-il?

— Sans doute, si le cuisinier n'a pas fait comme vous tous, maudite canaille!

— Le cuisinier attend les ordres de monsieur le marquis.

— Et le sommelier?

— Il est à sa cave, monsieur le marquis.

Verrina, quelque peu radouci, jeta sur le maître d'hôtel un regard sévère.

— Vous aurez tous de terribles comptes à me rendre. Pour le moment, qu'on s'occupe de mon service. Quant à vous, préparez-vous à aller chez madame de Pélussin. Le malheureux s'inclina et sortit.

Alors Verrina se mit devant son bureau et écrivit la lettre suivante :

« Chère et belle dame,

« Je trouve bon de mettre un terme à l'association que nous avions contractée, il y a quelques années. Je vous prie de me renvoyer les objets qui m'appartiennent, sans oublier mon valet de chambre. Je vous adresserai demain mon notaire, afin que vous lui rendiez compte de la gestion de mes biens que vous aviez accaparée et que je

veux reprendre. La conduite que vous tiendrez dans cette circonstance dictera celle que je tiendrai moi-même vis-à-vis de vous. Ne m'obligez pas à user de rigueur. Vous savez que je ne redoute pas le scandale.

« Je baise vos belles mains.

« Marquis DE VERRINA. »

Il relut deux fois cette lettre, la plia, la cacheta, y mit l'adresse, et le maître d'hôtel, étant revenu, reçut l'ordre d'aller la porter et d'attendre la réponse.

Puis Verrina descendit dans son jardin, afin de se préparer à bien déjeuner.

Il est impossible de décrire la surprise qu'éprouva Pauline en recevant cette lettre. Elle ne pouvait s'expliquer comment le marquis avait eu la force d'essayer de se soustraire à son influence. Jusqu'à ce moment, elle avait cru le dominer si complétement, qu'elle avait cessé depuis longtemps de maintenir sa domination en exerçant sur lui le pouvoir de ses charmes.

Comme elle se reprocha sa négligence! Cette femme habile était en défaut. Elle s'était révélée dans toute la vérité de sa nature vicieuse à son amant, et c'était elle qui, par ses procédés, par l'abus de son influence, l'avait chassé.

Que faire? Ne pas tenter de ressaisir sa puissance! Mais alors il fallait rendre les richesses qu'elle avait amassées et qui représentaient la moitié de sa fortune! Il fallait s'en rapporter à la générosité de Verrina, générosité qui se refroidirait singulièrement lorsqu'il verrait quel accroc formidable Pauline avait fait à ses biens!

Non, ce n'était point là la conduite à tenir. Il n'y avait qu'un parti à prendre, et ce parti était celui-ci : Tâcher de reconquérir son influence.

C'est après avoir longuement réfléchi qu'elle envoya au marquis la réponse suivante :

« Est-ce bien vous, Verrina, qui venez de m'écrire cette horrible lettre, sans être retenu par la pensée du mal que vous alliez me faire? Quelle mouche vous a piqué, mon ami, et dans votre pays, un gentilhomme se conduit-il ainsi? Oubliant que je vous ai donné les plus belles années de ma vie, que j'ai toujours agi avec un désintéressement si absolu, que je n'ai pas voulu être votre femme, bien qu'il n'eût tenu qu'à moi de le devenir, vous voulez rompre? Soit! Quoi qu'il m'en coûte, ce n'est pas moi qui me plaindrai.

« Selon vos désirs, je vous renvoie votre valet de chambre; il se charge d'emporter votre linge et vos meubles de toilette. Quant aux autres objets qui pourraient vous appartenir, je ne puis les distinguer au milieu de tous ceux que je tiens de vos libéralités. Je vous prie donc de me les désigner.

« J'attends la visite de votre notaire. Je n'ai rien à me reprocher, et tout est clair dans les opérations dont je lui rendrai compte.

« Votre toujours amie,

« PAULINE. »

Rien n'était mieux fait que cette lettre pour obliger Verrina à retourner chez Pauline. Il s'attendait à des plaintes, à des récriminations.

Ce langage, dont la résignation était à peine mêlée d'un accent de regret, le surprit et le toucha. Quelque décidé qu'il fût à une rupture, il comprit qu'il ne pouvait l'accomplir aussi brutalement qu'il l'avait entreprise.

C'est ce qui le ramena dans la journée chez Pauline.

Ce qui le frappa tout d'abord, c'est que les domestiques ne portaient plus sa livrée. Pauline n'espérait donc pas renouer ce qu'il avait délié.

Ce petit détail lui rendit la confiance.

Au fond de son boudoir, simplement vêtue d'une robe de soie violette, il trouva Pauline triste, mais calme.

— Tout vous appartient ici, dit-elle. Reprenez tout.

— Pauline!

— Que me font ces richesses? Croyez-vous qu'il me soit possible de vivre au milieu d'elles, à présent que vous n'y serez plus? Reprenez tout, vous dis-je. Je ne veux rien garder qui me rappelle le souvenir du temps où j'ai été heureuse.

Chaque mot de cette femme augmentait la surprise de Verrina. Il la croyait cupide, guidée surtout par son intérêt. Combien il s'était trompé! Elle l'entraîna dans les salons.

— Désignez tout ce qui vous appartient, continua-t-elle, et dès ce soir, tout retournera chez vous.

Il eut honte de sa conduite.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Qu'avez-vous voulu dire, alors? Expliquez-vous. J'ai là votre lettre; c'est presque une menace.

Il ne répondit pas.

— Je vois bien que vous ne m'aimez plus.

En même temps qu'elle prononçait ces paroles, elle vit sur le visage de Verrina un mouvement qui lui prouva que son pouvoir n'était pas entièrement perdu. Qu'elle l'empêchât de retourner chez lui, de s'en aller, et ce pouvoir, elle le reprenait tout entier.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas? lui demanda-t-elle alors. Comment dois-je interpréter ce silence? Que voulez-vous faire? Ah! je vous en supplie, prenez sur-

le-champ une décision. Ces émotions me tueraient. Il faut en finir.

Au lieu de lui répondre, Verrina tomba à ses pieds.

— Non! non! s'écria-t-elle, vous ne m'aimez plus, sinon auriez-vous eu la pensée de vous enfuir?

— J'étais fou, dit-il. Pardonnez-moi.

— Vraiment, vous vous repentez. Alors prouvez-le moi. Dînez ici. Ce sera, si vous le voulez, pour la dernière fois.

Il consentit. Pauline ne put lui cacher sa joie, qui se traduisit par l'expression de son regard, expression qui de nouveau le rendit défiant, car d'un seul coup, il avait compris qu'il retombait dans un piége.

Mais il avait promis de rester. Il resta en se disant : « Je partirai après le dîner. »

Pauline avait compté sur son cuisinier pour retenir son amant. Le cuisinier se surpassa. Un repas succulent, arrosé de vins généreux et délicats, rendit Verrina souple et docile. Chaque fois qu'on remplissait l'un des verres placés devant lui, il se disait : « Je me perds. » Mais, cédant à la passion que cette femme avait développée en lui, il vidait son verre. Aux vins succédèrent les liqueurs, et à huit heures, Verrina était plongé dans l'ivresse.

— Enfin! s'écria Pauline.

Elle sonna.

— Ramenez M. le marquis dans sa chambre, dit-elle au domestique qui vint chercher ses ordres.

On emporta Verrina.

Pauline resta seule durant trois heures, réfléchissant sur sa situation, se demandant par quels moyens elle resserrerait les chaînes qui avaient failli se rompre.

C'est à ce moment que Chavanet apparut brusque-

ment à ses yeux. Ses traits pâles, décomposés, attirèrent l'attention de Pauline, avant même qu'il eût parlé.

— J'ai revu Serverette, dit-il.

Elle ne parut pas étonnée. Il continua.

— Je l'ai revue à l'Opéra. Elle y chante.

— Je le savais.

— Vous le saviez et vous ne m'aviez rien dit?

— A quoi bon, puisque vous êtes marié?

— Mais je l'aime, je l'aime encore! Je la veux!...

— Et votre femme?

— Ma femme! Que me fait ma femme? Est-ce que je l'aime, elle? M'a-t-elle jamais aimé?

— Vous voulez donc revoir Serverette? Mais si elle vous parle de sa fille, que lui répondrez-vous?

— Sa fille! sa fille!

Et Chavanet resta immobile.

— Eh bien! s'écria-t-il tout à coup, si elle veut m'aimer encore, je lui rendrai sa fille.

Madame de Pélussin le regarda quelques instants en souriant. Puis elle dit d'une voix lente :

— Nous pouvons nous entendre. Écoutez-moi, mon cher, service pour service. Je veux bien vous aider à vous réconcilier avec Serverette, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous m'aiderez à retenir Verrina.

— Il veut donc vous quitter?

— Il s'est enfui aujourd'hui, puis il est revenu. Mais je dois m'attendre à le voir fuir de nouveau et je veux le garder.

— En quoi puis-je vous aider?

— Il faut m'aider à le rendre jaloux.

— Moi! Vous voulez?...

Google

— Je ne veux rien, sinon que vous me laissiez dire ce que je voudrai dire, sans me démentir jamais.

— C'est un singulier rôle que vous m'imposez.

— Mais qu'importe, si j'oblige Serverette à revenir vers vous?

— Je suis prêt à vous obéir, s'écria Chavanet avec impétuosité.

Puis il ajouta :

— Il est vraiment dommage que nous n'ayons pas Frédéric sous la main.

A ce nom, qui lui rappelait la dernière passion de sa jeunesse, Pauline ne put retenir un soupir.

XVI

Depuis le mariage d'Hélène de Bournay, Daniel de Blesle n'avait pu se consoler. Il menait une existence malheureuse, dévoré par le souvenir de la femme tant aimée et à jamais perdue. Il ne conservait contre elle aucun courroux. Il savait dans quelles conditions elle s'était mariée, et toute sa colère retombait sur Chavanet, qu'avec raison, il accusait de son malheur.

Durant les jours qui suivirent ce fatal événement, il resta chez lui, en face de sa douleur, versant d'amères larmes, en proie à un sombre découragement. Serverette, pour laquelle il ressentait une tendresse fraternelle, fut la seule confidente de son chagrin. Seule, elle connut tout ce que souffrit ce noble cœur, et s'il éprouva quelques consolations efficaces, ce fut par elle. Elle le décida à essayer de se distraire, à chercher l'oubli dans le travail.

Mais de toutes les douleurs, celles que cause l'amour sont les plus tenaces. Comme ce mal n'est pas sans douceur, ceux qu'il a frappés ne cherchent pas à s'en guérir. Daniel chérissait son infortune, et il ne lui plaisait pas d'être consolé.

Et puis, il faut le dire, il n'avait pas perdu l'espé-

Google

rance. Se sachant aimé, il s'abandonna à des rêves de toute sorte.

Chavanet pouvait mourir, et Hélène serait libre!

Simon, le hasard pouvait amener un rapprochement entre ceux qu'il avait séparés! Et alors, n'était-il pas permis de croire qu'Hélène ouvrirait ses bras à Daniel? C'était là une pensée coupable, indigne de l'un et de l'autre. Mais l'amour ne raisonne pas et, sous son étreinte, l'homme est assez faible pour céder à toutes les tentations.

Cependant, quelles que fussent à cet égard les espérances de Daniel, il n'avait pas encore tenté de revoir Hélène. Tous les jours, il passait devant l'hôtel Chavanet. Plusieurs fois, il fut sur le point d'y entrer, de se présenter à elle. Mais il n'osait pas, redoutant sa propre faiblesse autant que le mépris d'Hélène si, brusquement, il tentait de la détourner de ses devoirs.

Telles étaient ses dispositions le soir où Chavanet apparut à ses yeux dans les coulisses de l'Opéra. Lorsqu'il vit cet homme, à peine marié depuis quelques semaines, venir chercher là de faciles plaisirs et parler à Serverette, ses scrupules perdirent de leur force et ses espérances redoublèrent.

Une révélation que lui fit Serverette décida de sa conduite. Tandis qu'il la ramenait dans sa loge, il lui demanda pour quel motif elle avait ressenti une aussi vive émotion à l'apparition de Chavanet.

— Je vous ai raconté ma vie, répondit-elle. Eh bien, c'est cet homme qui est cause de tous mes malheurs.

Ces paroles révélèrent à Daniel la bassesse de Chavanet. Il comprit à quel être infâme et vil s'était alliée Hélène. Dès lors, rien ne le retenait plus, et en sortant de

l'Opéra, à dix heures du soir, il se présenta chez madame Chavanet.

— Madame n'est pas à Paris, répondit le concierge.

— Quand reviendra-t-elle?

— Madame est à Bournay, chez sa mère. On ignore l'époque de son retour.

Pour la première fois, depuis qu'il était si malheureux, Daniel ressentit un mouvement de joie. Si Hélène n'était pas à Paris, si son mari avait consenti à se séparer d'elle, c'est qu'il n'y avait pas entre eux un de ces sentiments qui doivent exister entre des époux unis.

— Qui sait? se demanda Daniel.

Le lendemain matin, il partit pour Blois. Il voulait voir Hélène. N'osant se présenter au château, il s'installa dans un hôtel de la ville, et, à peine reposé, il se dirigea par la forêt vers la demeure de son amie.

Quelles émotions ne ressentit-il pas lorsqu'il se trouva sous les murs du parc! Il rôda dans les environs comme un malfaiteur qui aurait étudié les lieux pour tenter un coup de main, avec l'espoir qu'il rencontrerait Hélène. Ni ce jour ni le lendemain il n'eut le bonheur de la voir.

C'est qu'il arrivait rarement qu'Hélène dépassât les murs du parc. Depuis son arrivée à Bournay, elle n'était pas allée une seule fois se promener dans la forêt.

Son malheur était si grand qu'elle n'avait pas la force de traîner son corps dans les vertes et longues avenues qu'autrefois elle aimait tant à parcourir. Rien ne lui souriait plus de ce qui lui avait été cher.

Seul, son petit pavillon avait encore le don de lui plaire. C'est là qu'elle venait s'enfermer tous les jours, durant de longues heures, ne demandant rien, ne désirant rien, sinon la solitude et la paix qu'elle y trouvait.

Elle s'étendait dans un hamac et s'abandonnait à tous les rêves de son imagination. Alors, seulement, elle éprouvait quelque bonheur, car elle pouvait se figurer qu'elle était libre.

Que d'illusions passèrent dans son cerveau malade ! Que de larmes tombèrent de ses yeux !

Rien ne pouvait être plus préjudiciable à sa santé que cette vie sans soleil intérieur. Aussi ses traits se couvrirent-ils rapidement d'une pâleur effrayante. Elle maigrissait à vue d'œil, et si on lui demandait de quel mal elle souffrait, elle répondait qu'elle était heureuse.

Ce mensonge n'avait d'autre but que de rassurer son père et sa mère qui s'alarmaient de la voir dépérir ainsi. Mais aucun des deux n'en était dupe. Hélas ! ils n'avaient que trop deviné la langueur à laquelle elle s'abandonnait. Aussi vivaient-ils dans une anxiété douloureuse, accrue encore par la certitude qu'ils ne pouvaient plus se cacher, d'avoir fait le malheur de leur fille.

Ils l'avaient sacrifiée à un sentiment mal entendu de son propre repos autant qu'à une égoïste vanité. Grâce à ce mariage, leur fortune se reconstituait. Le château de Bournay ne sortait pas de leurs mains. Le but matériel qu'ils avaient poursuivi était atteint.

Mais, en regard de ce succès, ils pouvaient mesurer le chagrin de leur fille, chagrin qui la consumait et qui était pour eux-mêmes un remords cuisant.

En quelques semaines, après avoir acquis à cet égard une conviction que tout justifiait, le comte de Bournay avait subitement vieilli. Chacun des soupirs d'Hélène avait dans son cœur un douloureux écho. Il la regardait avec des supplications dans les yeux, comme s'il eut voulu se faire pardonner.

Quant à la comtesse, elle s'accusait plus énergiquement

encore. N'était-ce pas elle qui, par des obsessions indirectes, avait poussé sa fille à ce mariage, résultat d'un coup de tête provoqué par la comédie que le colonel avait jouée au profit de Chavanet et avec son consentement? Jusqu'à ce jour, elle ne pouvait se plaindre de son gendre, bien qu'il ne lui eût pas laissé mettre la main dans ses affaires, ainsi qu'elle l'avait espéré, mais elle comprenait que ce n'était pas lui qui pourrait consoler Hélène du sacrifice qu'elle s'était imposé.

Entre trois personnes placées sous de si tristes impressions, il ne pouvait y avoir autre chose qu'une incurable tristesse peu faite pour rendre quelque courage à Hélène. Abandonnée à elle-même, elle était libre de s'appesantir tous les jours, à toute heure, sur son infortune. Rien ne venait l'en distraire, et, douée d'une nature moins droite ou moins énergique, elle aurait trouvé dans la persistance de son mal maints prétextes pour justifier, vis-à-vis d'elle-même, un acte de faiblesse indigne de sa haute vertu.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, elle n'était pas de celles qui tombent. A chaque instant l'image de Daniel apparaissait devant ses yeux. Elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'elle l'aimait, mais, toutes les fois qu'une pensée mauvaise lui venait, elle la chassait virilement.

Cependant sa vertu devait être soumise à une épreuve plus terrible, car, ayant eu un jour la fantaisie de sortir du parc pour entrer dans la forêt, elle se trouva tout à coup en face de Daniel qui, pour la troisième fois, venait à cette place avec l'espoir d'y rencontrer son amie.

Il y eut un double cri, cri de joie poussée par lui, cri de surprise poussé par elle. Puis, sans parler, profitant de l'espèce d'effarement dont elle fut saisie, il l'entraîna

dans un sentier perdu et la fit asseoir au pied d'un chêne, sur un tertre gazonné.

Alors ils se regardèrent, et chacun d'eux trouva l'autre si triste et si pâle, que la vérité éclata tout entière à leurs yeux. Ils s'aimaient toujours. Jamais ils ne s'étaient tant aimés!

On était au mois de mai. Il était six heures du soir. Le soleil se couchait, laissant tomber, en se retirant, quelques pâles rayons sur la nature éclatante de fertile splendeur. Tout parlait, tout chantait, tout frémissait : les oiseaux et les arbres, les insectes et les plantes. Le silence des bois n'était troublé que par le bourdonnement sans nom qui fait deviner la vie dans les solitudes. Dans ce silence tombait la note criarde et monotone des piverts, mêlée à la chanson argentine des grillons.

Là, sous la voûte épaisse que formaient les rameaux recourbés et chargés de feuilles, enivrés par leur amour aussi bien que par le parfum sain des bois, les deux amants étaient en face l'un de l'autre : elle assise, lui à ses pieds; elle courbée sur elle-même, les yeux baissés, les mains tremblantes; lui, la tête haute, cherchant à plonger son regard dans celui de son amie.

Jamais tête-à-tête n'avait offert plus de douceurs; mais jamais aussi plus de dangers.

— Hélène! Hélène! c'est donc vous que je revois?

A ces mots, elle se retira vivement, et quittant sa place, elle resta debout, quelque effort qu'il pût faire pour la décider à s'asseoir encore.

— Pourquoi êtes-vous venu? demanda-t-elle enfin.

— Je ne pouvais plus vivre sans vous voir.

— Alors il valait mieux mourir! C'est mal, continua-t-elle d'une voix grave, d'avoir tenté de me surprendre.

— Est-ce vous qui en parlez avec cette sévérité ?

— Qu'espérez-vous? Avez-vous compté que le malheur m'avait rendue faible et que je succomberais au plaisir de vous retrouver?

Il ne répondit pas. Elle reprit d'une voix plus douce :

— Tout nous sépare. Une infamie pourrait seule nous rapprocher. Je ne suis pas femme à la commettre. Lorsque, cédant à des obsessions contre lesquelles je n'avais plus de force, je suis devenue l'épouse légitime de M. Chavanet, je n'ignorais pas que je faisais mon malheur et le vôtre. Mais j'espérais que vous auriez autant de courage que moi.

— N'en ai-je pas eu?

— Non, puisque vous avez cédé à la tentation de venir, par votre présence, irriter mes regrets.

— Ah! Hélène, vous m'aimez!

— Oui, je vous aime, et cet amour est mon supplice. Mais j'y résisterai. Je veux y résister, fit-elle avec énergie.

Pendant quelques instants ils restèrent sans parler.

— Croyez-moi, ajouta-t-elle alors, vous n'avez pas la part la plus mauvaise. Car, enfin, vous êtes libre. Vous pouvez penser à moi. Moi, je ne puis penser à vous. Je me dois tout entière à mon mari.

— Votre mari! mais il vous trompe.

Hélène devint très-pâle et reprit :

— Je ne l'imiterai pas.

Elle voulut se retirer et tendit la main à Daniel.

— Quoi! s'écria celui-ci, sans me dire un seul mot d'amour, sans me donner aucun espoir!

— Quel mot d'amour puis-je vous dire? Quel espoir puis-je vous donner? Ne voyez-vous pas que je ne suis pas libre?

— Vous l'êtes assez pour m'ouvrir votre cœur, pour écouter le mien.

— Assez, Daniel, assez! murmura-t-elle, ayez pitié de moi! Je ne suis pas faible, soyez-en sûr; mais je souffre d'être obligée de vous répondre ainsi que je le fais. Et puis, réfléchissez à ce que vous me proposez. Qu'y a-t-il dans votre langage, sinon une injure? Vous m'aimez, dites-vous; puisez alors dans ce sentiment la force de renoncer à des joies que je suis incapable de vous donner, qui feraient de notre amour une chose hideuse, que des remords traverseraient sans cesse.

Elle avait raison, Daniel le sentait. L'adultère entraîne après lui, pour ceux qui s'y livrent, des humiliations horribles, que de nobles cœurs ne sauraient longtemps supporter.

— Ne cherchez pas à me revoir, continua Hélène; restez digne de moi, et vous cesseriez de l'être si vous caressiez des espérances dans lesquelles je verrais un outrage. Envisageons notre malheur en face; mais gardons-nous de nous attendrir sur notre sort; ce serait le pire des dangers.

Daniel l'interrompit.

— Vous avez du courage, vous! mais moi, qui m'en donnera?

— Vous-même, si vous savez vouloir.

— Hélène, un seul baiser?

— Non! Pourquoi? Nous ne devons pas. Adieu, Daniel!

Il restait immobile. Elle lui prit la main.

— Adieu, mon ami! Partez. Je veux vous voir disparaître; je veux être témoin de l'acte de courage que je vous demande. Partez!...

— Oui, oui, vous avez raison, dit-il d'une voix étouffée...

Et, sans ajouter un mot, le malheureux jeune homme s'enfuit éperdu.

Hélène, debout, ferme en apparence, le regarda fuir. Au détour d'une allée, il se retourna pour faire un dernier geste d'adieu. Elle y répondit par un sourire.

Daniel disparut, et alors ce sourire se noya dans les larmes que, depuis un moment, Hélène ne retenait qu'avec peine.

— Ah! que je l'aime! murmura-t-elle en portant la main à son cœur.

Puis elle se dirigea lentement vers le château.

Mais, même au milieu de son chagrin, une immense joie remplissait son cœur. Elle avait été courageuse et forte en présence d'un amour profond et exalté qu'elle partageait. Elle sentait qu'elle serait toujours aimée ainsi, et une espérance sur laquelle elle n'osait s'appesantir passait devant ses yeux comme un beau rêve. Elle se voyait dans l'avenir la femme de Daniel.

Ce dernier reprit le même soir la route de Paris, heureux d'avoir revu son amie, du langage qu'elle lui avait tenu, et qui prouvait à la fois sa noblesse et sa grandeur d'âme. Il se promit de rester digne d'elle, de faire de son souvenir le mobile de toutes ses actions.

Une fois cette résolution arrêtée, il se sentit plus fort, et c'est dans ce sens que ce voyage lui fut salutaire.

En arrivant à Paris, il se rendit chez Serverette, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours. Il la trouva en proie à de vives inquiétudes et lui en demanda la cause.

— Hélas! dit-elle, je ne suis pas au terme de mes maux. Chavanet recommence à me poursuivre de ses obsessions. Il m'a écrit, il m'a envoyé madame de Pé-

lussin. J'ai refusé de recevoir cette horrible femme, mais assurément ils se sont de nouveau ligués contre moi, et je sens qu'un danger me menace.

Ce recit excita l'indignation de Daniel.

— Ah! s'écria-t-il, que ce misérable Chavanet ne me tente pas! Il m'a pris la femme que j'aimais; malheur à lui s'il touchait à un cheveu de votre tête! Ne craignez rien, je saurai vous défendre.

Et à dater de ce jour, il épia les démarches de Chavanet.

XVII

Madame de Pélussin, on l'a vu, n'avait éprouvé aucune surprise, en apprenant de la bouche de Chavanet qu'il venait de se trouver soudainement en face de Serverette. C'est qu'elle connaissait la présence de celle-ci à Paris, depuis le jour où la jeune artiste avait fait ses débuts à l'Opéra et qu'elle s'était informée d'elle avec curiosité.

On ne retrouve pas, après dix ans de séparation, une femme sur la vie de laquelle on a exercé, à un moment donné, une influence considérable, sans éprouver le désir de connaître les circonstances qui l'ont conduite à la situation dans laquelle on la retrouve.

Ainsi, madame de Pélussin avait été trop mêlée à l'existence de Serverette, et l'était encore trop à celle de Chavanet, pour ne pas être, au plus haut point, intriguée en la rencontrant sur les planches d'un théâtre. Elle voulut savoir comment elle vivait, la fit suivre, demanda des détails à ses amis et ne tarda pas à apprendre que Serverette habitait avec son oncle, au fond de Passy, une maisonnette, au milieu d'un vaste jardin, véritable nid perdu dans les arbres.

Madame de Pélussin eut d'abord l'envie de se présenter chez elle et d'essayer de renouer les relations an-

ciennes; mais, quelle que fût son audace, elle n'osa pas, cette tentative étant d'ailleurs sans nécessité.

Elle craignait avec raison les reproches de Serverette, qui ne connaissait pas cependant toutes les horreurs dont Pauline s'était rendue coupable envers elle.

Serverette croyait n'avoir à lui reprocher que son premier malheur, résultat de l'infernale combinaison qui lui avait pris Frédéric, en la livrant elle-même à Chavanet. C'était déjà trop pour qu'elle manifestât à Pauline, si celle-ci allait la voir, autre chose qu'un énergique sentiment de répulsion.

Mais elle ignorait encore que madame de Pélussin n'avait pas été étrangère à l'enlèvement de sa fille. Elle ne devait l'apprendre que quelques jours plus tard de la bouche de Chavanet.

Donc Pauline ne fit rien pour rencontrer Serverette. Peu à peu, dans le tourbillon de sa propre vie et de ses propres affaires, elle cessa de s'en occuper. Elle négligea même de faire part de sa découverte à Chavanet, non qu'elle n'eût un grand intérêt à lui apprendre la présence à Paris de leur victime, mais parce que celui-ci était en voyage avec sa jeune femme, dont elle le croyait éperdument épris.

Toutefois, le jour où Chavanet vint lui dire qu'il avait retrouvé Serverette à l'improviste, sans la chercher; qu'il l'aimait encore et n'aimait pas sa femme; ce jour-là, Pauline, ayant besoin de lui, se promit de rendre, par tous les moyens, la chanteuse docile aux désirs de son ancien séducteur, et conseilla celui-ci dans le but de lui assurer le succès.

Ce n'est donc pas sans raison que Serverette s'alarmait de voir reparaître dans sa vie madame de Pélussin et Chavanet.

Google

Autrefois perdue par eux, n'avait-elle pas aujourd'hui tout à redouter en les retrouvant ligués contre elle, dans un but que laissait deviner la lettre que Chavanet avait osé lui écrire?

Cette lettre n'était autre chose qu'une déclaration passionnée. Sans parler du passé, Chavanet donnait à penser qu'il était prêt à le réparer, et qu'il ne demandait en revanche qu'un peu d'indulgence et de sympathie pour le violent amour que Serverette lui inspirait.

Ces propositions, elle les repoussa avec horreur. Elle avait tremblé de colère en rencontrant Chavanet dans les coulisses de l'Opéra. Maintenant qu'il persistait à la poursuivre, elle tremblait d'effroi, comme si elle eût vu se dresser devant elle un serpent venimeux.

Elle savait cet homme capable de tout, surtout secondé par une complice telle que madame de Pélussin.

Elle en avait peur.

Mais combien sa terreur se serait accrue, si elle avait pu deviner quel instrument ils avaient choisi pour avoir raison d'elle!

Cet instrument, c'était Chibrac. Ce vieillard allait devenir, sans s'en douter, le pire des ennemis de sa nièce. Ce n'était point un mauvais cœur, et il l'adorait; mais il était faible, vaniteux, crédule. Autrefois, c'est lui qui, par une légèreté impardonnable, avait mis Serverette dans les mains de madame de Pelussin. Inspirée par ce souvenir, celle-ci avait décidé que ce serait encore lui qui livrerait Serverette à Chavanet.

Avant tout, cependant, Pauline résolut de juger par elle-même des véritables sentiments de son ancienne petite amie. Qui sait si elle ne la trouverait pas disposée à la bien recevoir? Dix années effacent quelquefois des ressentiments qui semblaient d'abord inoubliables.

Puis Pauline comptait sur le pouvoir de sa parole. Elle n'ignorait pas tout ce qu'elle pouvait mettre de séduction dans son langage. Elle saurait peut-être se justifier auprès de Serverette. Les prétextes ne lui manqueraient pas. Elle avait pris à la jeune fille le sergent Frédéric. Mais il lui était facile de prouver qu'elle ignorait alors l'amour qu'il y avait entre eux. Elle pouvait affirmer, sans crainte d'être démentie, qu'elle n'avait connu que trop tard la folle passion de Chavanet, et que c'est sans le savoir qu'elle l'avait favorisée.

Voilà sur quels éléments elle basa le discours qu'elle comptait tenir à Serverette. Elle prépara soigneusement sa défense, combina les arguments qu'elle opposerait aux plaintes qu'on pourrait lui faire entendre.

Puis, ainsi prête à tout, elle se dirigea un matin vers la demeure de Serverette. C'était pendant que Daniel de Blesle était à Blois et la veille du jour où il devait revenir.

La maison qu'habitait Serverette existe encore à Passy, dans la rue Singer. C'est un pavillon à quatre facades et à un seul étage, placé au milieu d'un vaste jardin. Chaque façade a huit croisées. La porte fait face à la grille qui s'ouvre sur la rue, mais est séparée d'elle par un rideau de peupliers, qui en dérobe complètement la vue. De chaque côté de cette grille sont situés deux petits pavillons habités par le jardinier, qui sert en même temps de concierge.

L'intérieur de la maison avait été arrangé par Serverette, sans luxe, mais avec goût. Au rez-de-chaussée, on trouvait le salon, la salle à manger, la cuisine et l'office; au-dessus, la chambre de Serverette, celle de son oncle, séparées par un grand cabinet de toilette de deux autres, dont l'une servait de lingerie, et l'autre était af-

Google

fectée à une femme de chambre et à une cuisinière, les seuls domestiques que Serverette eût voulu prendre, le jardinier ayant consenti à faire le gros ouvrage.

Cette retraite, où personne ne venait jamais la troubler, avait pour la jeune femme un charme indicible. Les jours où elle ne chantait pas, elle y passait ses soirées seule, ne recevant aucune visite, et vivant du passé, pensant à sa fille et à Barbassous, double souvenir qui, à toute heure, occupait son imagination et son cœur, et la maintenait dans une constante et incurable mélancolie.

Quant à Chibrac, il vivait là comme un coq en pâte, allant de sa chambre dans le jardin, si le temps le permettait, piochant, arrosant, ratissant, au grand dépit du jardinier dont il dérangeait le travail; examinant avec l'aplomb d'un connaisseur les fleurs et les fruits; chantant sans cesse les airs de son ancien répertoire, non plus avec sa voix de basse, mais sur un ton élevé et horriblement criard, afin de s'exercer, disait-il; car il se figurait que les cordes de son gosier se transformaient, et que bientôt il pourrait tenir l'emploi de ténor.

C'est là qu'un matin, vers dix heures, madame de Pélussin le surprit. Il était adossé contre la grille, regardant des maçons qui travaillaient dans la rue, lorsque le coupé de Pauline vint s'y arrêter.

A l'aspect de cette belle dame qu'il ne connaissait pas et qui descendait d'une élégante voiture, dans une toilette non moins élégante, quoique très-simple, Chibrac ouvrit la grille. La dame entra.

— Mademoiselle Nérissy? demanda-t-elle.

— C'est ma nièce, madame, répondit Chibrac. Elle habite bien ici, mais elle n'est pas visible. Elle a chanté hier et aujourd'hui, elle ne recevra que dans l'après-midi.

Tout en débitant avec emphase cette réponse, Chibrac regardait de près l'inconnue dont les traits lui rappelaient vaguement d'anciens souvenirs. Celle-ci parut contrariée et dit vivement :

— Croyez-vous, monsieur, que mademoiselle votre nièce continuerait à ne pas être visible, si on lui annonçait une ancienne amie?

— Une ancienne amie! répéta Chibrac, dont les souvenirs s'accentuaient. Vous êtes madame de Pélussin, ajouta-t-il tout à coup.

— J'ai cru que vous ne me reconnaîtriez pas, répondit Pauline en souriant et en tendant les deux mains à Chibrac.

Celui-ci mit les siennes derrière le dos en rougissant.

— Ma nièce ne vous recevra pas, madame, dit-il.

— Et pour quels motifs? demanda-t-elle sans paraître blessée par l'attitude de Chibrac.

Le vieillard, de plus en plus ému, baissa les yeux.

— Ecoutez, madame, reprit-il, Serverette ne m'a jamais raconté les griefs qu'elle a contre vous. Mais je crois qu'elle vous accuse d'avoir été d'accord avec M. Chavanet pour la perdre.

— C'est une infâme calomnie, s'écria Pauline. Je n'ai rien su de ce qui s'était passé que lorsque je n'avais plus le pouvoir de sauver votre nièce. J'ai voulu la consoler et la conseiller. Elle m'a repoussée sans vouloir m'entendre.

Ces paroles prononcées avec animation commençaient à ébranler Chibrac, qui, d'ailleurs, n'avait jamais su qu'une partie de la vérité sur l'histoire de sa nièce dans la maison de madame de Pelussin.

— Je veux croire que vous dites vrai, répondit-il, mais pourquoi après dix ans revenir sur ces choses? Alors

même que vous établiriez que, lorsque sur la demande de M. Chavanet je vous présentai ma nièce et consentis à la laisser pendant quelques jours sous votre garde, vous ignoriez les desseins de votre ami, alors même que vous prouveriez ainsi votre innocence, Serverette ne pourrait oublier que votre maison a été le théâtre de son premier malheur; elle ne vous verrait pas avec plaisir.

— Il faut que je lui parle, cependant. Je vais vous donner une preuve de confiance. Je suis envoyée ici par M. Chavanet. Il veut réparer ses torts.

— C'est un coquin, répéta impétueusement Chibrac. Nous n'avons que faire de ses réparations.

— Quoi! même s'il proposait à votre nièce de légitimer sa fille, de leur assurer à l'une ou à l'autre une position?

Heureusement pour Pauline, Chibrac ignorait que Chavanet fût remarié, et l'offre qu'elle faisait afin d'acquérir la confiance du vieillard n'attira aucune exclamation sur les lèvres de celui-ci. Mais lorsqu'elle parla de la fille de Serverette, il baissa la tête.

— Sa fille! hélas! murmura-t-il.

— Elle est morte? Vous l'avez perdue?

— J'ignore si elle est morte. On nous l'a enlevée, il y a cinq ans, et nous n'avons pu la retrouver.

Il y eut, à ces mots, sur le visage de Pauline, une expression telle de douloureuse surprise, que Chibrac, s'il avait pu deviner qu'elle savait ce qu'était devenue l'enfant, n'aurait conservé aucun soupçon.

— Serverette n'est pas heureuse, dit-elle alors. Aidez-moi à lui rendre un peu de repos. Laissez-moi la disposer à recevoir M. Chavanet.

— Elle n'y consentira jamais.

— Mais s'il vient ici repentant!

Chibrac semblait indécis.

— Je vous en prie, ajouta Pauline, permettez que j'entre chez votre nièce.

— Non! non! pas avant qu'elle soit prévenue. Il suffirait de votre vue pour l'irriter. Elle ne voudrait même pas vous entendre.

— Que faire alors?

— Il n'y a qu'un moyen, répondit Chibrac. Attendez ici. Promenez-vous dans le jardin. Je vais lui parler.

— Allez, je vous attends.

Chibrac, sans réfléchir autrement, courut vers la maison et monta chez Serverette.

Elle venait de se lever, et, croyant que son oncle voulait l'embrasser, elle s'avança vers lui et plaça son front sous les lèvres du vieillard.

Il mit un baiser sur ce front toujours beau, quoique pâli par la douleur, puis, d'un air embarrassé :

— Petite, dit-il, il y a une visite pour toi.

— Une visite! qui est-ce donc?

— Quelqu'un que tu n'aimes pas beaucoup, je crois. Mais, se hâta-t-il d'ajouter, on fait tant d'excuses...

Serverette crut comprendre qu'il s'agissait de Frédéric Laffrey, qui venait une fois de plus solliciter son pardon.

— Je ne veux pas recevoir M. Laffrey, dit-elle.

— Ce n'est pas lui...

— Qui donc alors?

— Madame de Pelissin.

Elle tressaillit.

— Et vous ne l'avez pas chassée? Vous avez cru que je lui ouvrirais ma maison?

Chibrac se gratta le front.

— Je ne voulais pas qu'elle te vît. Mais elle a tant

insisté que j'ai consenti à t'annoncer sa visite. Elle vient au nom de M. Chavanet. Il reconnaît ses torts, il...

Serverette l'arrêta par ces mots :

— Veuillez répondre à madame de Pélussin que je ne veux la revoir ni à présent ni jamais. Quant aux regrets de son digne ami, je les repousse. Allez, allez, mon oncle. En songeant que cette femme est là, si près de moi, j'ai peur d'une catastrophe nouvelle.

Serverette s'était exprimée avec tant de vivacité et d'énergie, que Chibrac n'essaya pas de la fléchir. Il alla rejoindre Pauline.

— Elle ne veut pas vous voir?

Pauline, à ces mots, ressentit un violent dépit.

— Et vous souffrez que je me retire ainsi?

— Mais, madame, je ne puis rien. Ma nièce est la maîtresse ici.

Madame de Pélussin comprit que ses efforts seraient vains et marcha lentement vers sa voiture qui stationnait dans la rue.

— Je m'en vais donc avec le regret de n'avoir pas réussi, reprit-elle. Tout le monde se fût bien trouvé d'une réconciliation.

— Sans doute, dit Chibrac en soupirant.

— Eh bien! si vous voulez, nous y arriverons.

— Par quels moyens?

— Conseillez votre nièce dans ce sens. Ne lui laissez ni repos ni trêve qu'elle n'ait consenti à recevoir Chavanet. Si une fois elle veut l'écouter, le reste ira tout seul. Ils se comprendront vite.

— Je ferai tous mes efforts.

— Puis venez me voir quelquefois, nous aviserons.

Vous rencontrerez chez moi M. Chavanet. Il vous fera connaître ses intentions.

La pensée d'être reçu chez madame de Pélussin sourit agréablement à Chibrac.

— Sans doute, madame, dit-il, je serais heureux de me présenter chez vous. Malheureusement ma nièce s'y opposera.

— Mais ne le lui dites pas.

— Le moyen de le lui cacher! Je ne sors jamais que pour l'accompagner à l'Opéra, d'où je la ramène après la représentation.

— Eh bien! venez chez moi pendant le spectacle. Elle ne saura pas si vous êtes ou non dans la salle.

— Cela est possible, répondit-il.

— Je vous attends au plus tôt, lui dit Pauline, en remontant en voiture.

Pendant ce court entretien, qu'elle n'entendait pas, Serverette, cachée derrière les rideaux de sa croisée, attendit avec impatience. Dès qu'elle vit son oncle revenir seul, elle l'appela.

— Partie, s'écria-t-il.

— Que vous disait-elle?

— Elle me supplait de te décider à la recevoir.

— Et vous avez promis?

— Oui, puisque cela ne m'engage à rien. Elle ne reviendra plus, sois-en assurée.

En dépit de l'opinion de son oncle, Serverette ne put se dissimuler que madame de Pélussin tenterait tout pour la revoir. Anxieuse, inquiète, elle déplora que cette femme connût sa maison. Il lui semblait qu'elle ne pourrait vivre tranquille, à présent que Chavanet n'ignorait plus sa retraite.

C'est sous l'impression de ces inquiétudes qu'elle dit

le lendemain à Daniel de Blesle ces mots que nous avons déjà placés à la fin du chapitre précédent.

— Je sens qu'un danger me menace.

Le danger était plus grand qu'elle ne pensait.

XVIII

Trois jours après la visite de madame de Pélussin à Passy, Clubrac se présenta chez elle, à huit heures du soir. Il avait accompagné sa nièce à l'Opéra. Puis, au lieu d'entrer dans la salle, il était monté chez Pauline.

Chavanet s'y trouvait.

En rencontrant, après tant d'années, l'homme qui avait fait à Serverette la triste destinée contre laquelle elle luttait, Clubrac ne put contenir son émotion. Il regretta presque d'être venu, et seulement alors, il comprit que sa place n'était pas dans cette maison, qu'entre Serverette et ces gens-là, aucune réconciliation n'était possible.

Ces idées se présentèrent si nettement à son esprit qu'il fit deux pas en arrière pour se retirer. Mais il était trop tard. Chavanet s'élança vers lui.

— Ah! monsieur Clubrac, m'apportez-vous de bonnes nouvelles? A-t-on enfin consenti à m'entendre? Est-on disposé à croire à mon repentir?

Il y avait, dans ce langage aussi bien que dans le geste de Chavanet, un tel accent de sincérité, que l'oncle de Serverette s'y laissa prendre.

Digitized by Google

— Après tout, cet homme se repent, se dit-il. Pourquoi Serverette ne lui pardonnerait-elle pas?

Le regard de Chavanet était anxieusement attaché sur le sien.

— Il m'en coûte de vous détromper, répondit Chibrac; mais ce n'est pas en un jour que les sentiments de Serverette à votre égard se transformeront. Il faudra des semaines, des mois, peut-être des années. Elle a été cruellement éprouvée, la pauvre enfant, et c'est vous seul qu'elle rend responsable de ses infortunes.

Chavanet baissa la tête.

— Dois-je donc désespérer d'obtenir son pardon? murmura-t-il en tremblant.

— Madame de Pélussin a dû vous dire que mon concours vous est acquis et que je ne laisserai pas passer de jour sans parler à ma nièce de votre repentir.

— Merci! merci! s'écria Chavanet avec enthousiasme.

Et prenant la main de Chibrac, il la serra fortement.

C'est alors que madame de Pélussin s'approcha et lui parla, pendant quelques instants, à voix basse.

Par discretion, l'oncle de Serverette se tint à l'écart, regardant les tableaux accrochés aux murs et les curiosités dont les étagères du boudoir étaient encombrées. Il ne put donc voir l'expression singulière du visage de Chavanet, qui devint tour à tour rouge, pâle et vert, pendant que Pauline lui faisait sa confidence. Cette confidence terminée, il prit son chapeau et, après avoir salué Chibrac, il se retira.

— Le pauvre homme! il n'est pas heureux, dit Pauline.

Chibrac se rapprocha d'elle. Elle continua :

— Si vous décidez votre nièce à lui pardonner, vous aurez accompli une belle action dont il saura se montrer reconnaissant.

Puis elle ajouta :

— C'est aimable à vous d'être venu me voir. Vous ne m'en voulez donc plus?

— Non, puisque j'ai cru à la vérité de vos affirmations.

— Vous avez raison d'y croire. Je n'ai jamais menti

En prononçant ces mots, elle regardait Chibrac avec tant d'innocente assurance, qu'il fut tout à fait convaincu de sa sincérité.

— Je veux vous récompenser de la confiance que vous me témoignez, dit-elle. Vous n'aurez pas perdu votre temps en me donnant votre soirée. Vous allez voir un homme éminent qui aime les arts et les artistes, à qui j'ai parlé de vous, et qui a le plus grand désir de vous connaître.

— Comment se nomme-t-il?

— Le marquis de Verrina.

— J'ai entendu parler de lui, répondit effrontément Chibrac qui entendait ce nom pour la première fois, mais qui, dans le salon d'une femme élégante, ne voulait pas passer pour ignorer ce que doivent connaître les gens du monde.

— Le voici, dit tout à coup Pauline.

C'était en effet le marquis de Verrina.

Il avait dîné à son cercle, à la prière de Pauline qui désirait être seule avec Chavanet, — ce qu'elle ne dit pas, mais ce qu'il sut deviner. Verrina n'avait obéi qu'à contre-cœur, car, depuis trois jours, il était jaloux de Chavanet, dont Pauline parlait sans cesse comme du plus galant des hommes.

Après son repas, il était revenu en toute hâte.

Il entra, les yeux un peu troublés, la langue épaisse, la figure rouge. Il avait fait largement honneur au dîner du cercle.

Pauline présenta les deux vieillards l'un à l'autre.

Mais Verrina était soucieux. C'est à peine si, en entendant nommer Chibrac, il inclina la tête. Il jetait à droite et à gauche, des regards soupçonneux dont Pauline riait sous cape.

— Chavanet est parti? demanda-t-il.

— Il y a déjà longtemps, répondit-elle en feignant un embarras qui excita plus encore la défiance du marquis.

Néanmoins il voulut faire bonne contenance et ne rien laisser deviner de ce qui se passait en lui. Il reprit :

— Ma chère, le café du club était détestable ce soir. Vous m'avez gâté. Veuillez donc demander pour moi une tasse de cet excellent café turc qu'on fait si bien chez vous. En acceptez-vous, monsieur Chibrac?

— Avec plaisir, monsieur le marquis.

Pauline sonna. Un domestique vint prendre ses ordres. Quelques instants après, il apportait sur un plateau deux tasses remplies d'un café fumant et un flacon de forme allongée qui contenait une exquise eau-de-vie de Cognac pour laquelle Verrina avait une affection marquée.

Le plateau fut placé sur un guéridon entre le marquis et Chibrac, qui s'étaient assis l'un sur un divan, l'autre dans un fauteuil. Pauline, en les voyant attablés, ne put retenir un sourire et s'éloigna lentement, les laissant en tête-à-tête.

— Vous êtes artiste, monsieur Chibrac? dit Verrina après avoir vidé sa tasse.

Google

— Oui, monsieur le marquis, et j'en suis fier.

— Vous avez raison. Belle carrière! Moi qui vous parle, j'ai connu Nourrit, Rubini, la Malibran, la Pasta; Lablache, Duprez, Tamburini sont mes amis. Les connaissez-vous? quels grands hommes! Je vous présenterai à eux.

— Oui, dit Chibrac, artistes merveilleux, tous ceux que vous venez de nommer. Mais c'étaient des accapareurs. A combien de gens n'ont-ils pas fermé l'avenir? Ainsi, moi, monsieur, j'étais fait pour briller autant qu'eux au premier rang.

— Je n'en doute pas, répondit gravement le marquis, qui venait de vider coup sur coup deux verres d'eau-de-vie, en obligeant Chibrac à en faire autant.

— Si j'avais une belle voix! s'écria ce dernier, qui se trouvait déjà sous l'empire d'une excitation singulière; mais vous pouvez en juger par ce qui m'en reste.

Tandis qu'il parlait, le marquis faisait au flacon de nouveaux emprunts.

— Si madame de Pélussin, continua Chibrac, voulait se mettre au piano et m'accompagner, vous verriez ce que j'aurais pu devenir, en ayant pour protecteur un homme tel que vous.

Il se retourna pour faire appel au talent de Pauline : elle avait disparu.

— Tiens! elle n'est pas là, dit-il.

A ces mots Verrina, quoique alourdi par cette somnolence qui suit tout repas trop copieux et qui précède l'ivresse, se releva vivement.

— Elle n'est pas là!

Et, laissant Chibrac stupefait, il s'élança hors du petit salon.

Le malheureux Chibrac n'était pas accoutumé à boire.

Digitized by Google

Trois ou quatre petits verres d'une liqueur capiteuse avaient suffi pour troubler son cerveau. Il comprit — car il avait encore sa raison — qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire et tenta de quitter sa place.

Ce fut en vain. Il y était cloué. Ses jambes, affaiblies comme si elles avaient reçu un coup de fouet, ne pouvaient plus le porter.

En ce moment, le marquis de Verrina rentra, l'œil allumé, la joie sur le visage. Quoique en chancelant, il regagna le divan, s'y étendit et regarda pendant quelques minutes une mouche qui bourdonnait autour de la lampe. Tout à coup il se redressa, posa ses coudes sur la table, son menton dans ses mains, et regardant Chibrac dans le blanc des yeux :

— Dites donc, vous m'avez fait une fière peur!

— Moi! comment cela?

Le marquis changea encore de position, remplit les deux verres et porta le sien à ses lèvres, en invitant, par un geste, Chibrac à l'imiter. Machinalement, ce dernier obéit.

— Je ne sais si je dois vous faire cette grave confidence, continua le marquis qui tenait son verre à la hauteur de l'œil, afin d'y suivre les petillements de la liqueur dorée à laquelle la lumière donnait un éclat de plus. — Bah! vous êtes mon ami. Je vous avouerai donc que j'ai soupçonné Pauline. J'ai cru qu'elle me trompait.

— Pauline! Qui est-ce Pauline? balbutia Chibrac.

— Madame de Pélussin, donc. Oui, j'ai cru qu'elle me trompait avec le sieur Chavanet. Connaissez-vous Chavanet? Un vilain monsieur. Tous les amis de Pauline sont ainsi. Aussi, lorsque tout à l'heure, vous m'avez

fait remarquer qu'elle nous avait quittés, j'ai eu un soupçon et j'ai couru dans sa chambre.

— Eh bien?

— Elle était seule, couchée et endormie.

— C'est donc votre femme?

Verrina se mit à rire bruyamment.

— Ma femme! Est-ce qu'un Verrina épouse une intrigante de cette espèce? Non, heureusement! Elle n'est que ma maîtresse. Mais je dois convenir qu'elle l'est bien. J'ai voulu m'enfuir l'autre jour; jolie tentative! elle ne m'a pas couru après, mais je suis revenu. Que voulez-vous? je l'aime. Elle le sait; elle me tient par le cœur, et aussi par la, ajouta-t-il en frappant légèrement sur le flacon aux trois quarts vide.

Chibrac secoua gravement la tête.

— Serverette avait donc raison, dit-il de cette voix lente et embarrassée propre aux gens ivres. Votre Pélussin n'est qu'une coquine. Je m'en vais; je ne peux rester dans cette maison une minute de plus.

Il regarda la pendule qui marquait onze heures, songea qu'il devait aller chercher Serverette à l'Opéra et essaya de se lever. Grâce à un violent effort, il y parvint.

Alors sans penser à prendre son chapeau, qu'il avait, en entrant, déposé sur une table, il se dirigea, tête nue, vers la porte en chancelant.

Le marquis bondit et se trouva devant lui. Il le prit brusquement au collet.

— Une coquine! Vous m'en rendrez raison. Oui, c'est une coquine! mais, seul, j'ai le droit de le dire, et je ne veux pas l'entendre dire aux autres. Allons, monsieur l'artiste, des excuses, ou bien à demain sur le terrain.

Chibrac ne comprenait plus. Pâle d'émotion et d'ivresse, il se laissait secouer comme un faible arbrisseau

par le marquis, plus solide que lui. Puis tout d'un coup, il se mit à pleurer.

Le marquis s'éloigna en disant :

— Vous avez peur...

— Non, je n'ai pas peur ! Chibrac ne tremble pas.

Et lourdement, tendant le bras droit en avant, il tomba en garde sans cesser de pleurer.

— Si vous êtes courageux, reprit alors Verrina, je vous défie en combat singulier.

Il sonna. Un domestique vint.

— Eau-de-vie.

On apporta un nouveau flacon. Il s'en empara.

— Aux armes ! s'écria-t-il.

Il mit un verre dans la main de Chibrac et prit le sien.

— Nous allons éprouver nos forces. Celui qui cédera le premier s'avouera vaincu.

Chibrac n'avait plus la force de résister. Il se laissa faire.

Le flacon fut vidé en cinq minutes.

Mais le marquis but à lui seul trois fois autant que Chibrac.

Les deux vieillards restèrent alors en face l'un de l'autre, se regardant stupidement, jusqu'au moment où Verrina, complétement ivre, lâcha tout d'un coup verre et bouteille, et alla tomber lourdement sur le divan.

Son compagnon poussa un profond soupir et tendit les bras vers lui.

Puis, sous l'empire d'une idée fixe, il alla vers la porte.

Mais en route, il rencontra un fauteuil, le salua et y prit place.

A peine assis, il s'endormit.

. . . . . .

Lorsqu'il se réveilla, il était toujours dans ce fauteuil. Il passa ses mains sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs. Son ivresse s'était dissipée et les souvenirs revinrent.

Alors il regarda autour de lui; le marquis n'y était plus. Le feu s'éteignait dans l'âtre; la lampe posée sur la cheminée ne jetait plus qu'une faible lueur.

Il regarda la pendule : elle marquait une heure. Il poussa un cri étouffé, saisit son chapeau et s'élança au dehors, sans voir un valet endormi sur une banquette de l'antichambre.

Il courut rue Drouot. Tout reposait.

Le silence du soir n'était troublé que par le pas monotone de la sentinelle de la mairie qui est en face de l'Opéra ou par quelques voitures attardées.

— Qu'ai-je fait? s'écria-t-il. Qu'aura dit Serverette?

Et il marcha lentement vers le boulevard, malade, écœuré, les jambes tremblantes.

Mais tout à coup, ses idées lui revenant peu à peu, il se rappela que Chavanet et madame de Pélussin, avant de se séparer, avaient échangé quelques mots en secret. Il eut un soupçon. Ce que Pauline avait fait pour le retenir, ce que Verrina lui avait dit, cette excitation à boire... si tout cela était un piége pour priver Serverette de son secours?

Il eut peur : sa conduite l'épouvantait.

Anxieux, éperdu, il courut dans la direction de la Madeleine.

Devant la Maison-Dorée, il se heurta contre un individu qui sortait du restaurant.

— Maladroit!

Cette voix n'était pas inconnue à Chibrac. Il releva la tête et reconnut le commandant Laffrey.

— Ah! Frédéric, c'est Dieu qui vous envoie.

— Monsieur Chibrac! Que faites-vous ici à cette heure?

— Serverette!

— Eh bien! Serverette; elle a chanté ce soir admirablement. J'étais là; j'y suis toujours lorsqu'elle doit jouer.

— Ce n'est pas cela. Mais elle a dû retourner seule à Passy.

— A Passy?

— Oui. C'est à Passy que nous demeurons. Elle y est seule en ce moment, et Chavanet...

— Chavanet! s'écria Frédéric; que parlez-vous de Chavanet?

Chibrac perdait complétement la tête, et Frédéric vit qu'il n'en tirerait rien : le pauvre homme était si troublé! Mais le commandant venait de comprendre que Serverette courait un danger. Il y avait encore quelques voitures sur le boulevard. Il fit signe à un cocher, qui sauta à bas de son siége et ouvrit la portière. Frédéric poussa Chibrac dans le fiacre, y monta, s'assit à son côté, et dit ensuite au cocher :

— A Passy, et rondement. Il y a cent sous pour vous, si je suis content.

A ces mots, Chibrac comprit que Serverette, si elle était menacée, allait avoir un protecteur vaillant dans la personne du commandant.

Il battit des mains avec une joie enfantine.

— Oui, oui, dit-il, allez vite, cocher. A Passy, rue Singer.

Google

En route, il put faire connaître à Frédéric les événements de cette soirée et ses pressentiments.

Il était deux heures lorsqu'ils arrivèrent devant la maison de Serverette.

XIX

Tandis que Chibrac passait chez Pauline, en compagnie du marquis de Verrina, cette soirée qui s'était terminée d'une façon si burlesque, Chavanet n'avait pas perdu son temps.

Ce qui arrivait à l'oncle de Serverette était le résultat de tout un plan concerté entre Pauline et son digne ami. Si on l'avait laissé en tête-à-tête avec Verrina, qui ne se doutait pas qu'il jouait dans cette affaire un rôle odieux, s'il s'était grisé, s'il avait laissé passer l'heure à laquelle il avait coutume d'aller chercher sa nièce, c'est que Pauline et Chavanet l'avaient ainsi voulu.

Depuis la visite de cette dernière à Passy, ils guettaient une occasion favorable pour exécuter leur projet.

Que souhaitait Chavanet? Une entrevue avec Serverette dans laquelle il lui ouvrirait son cœur, s'efforcerait d'obtenir son pardon et lui ferait l'aveu de sa passion soudainement ressuscitée.

Cette entrevue, Serverette la refusait. Il fallait donc l'obtenir malgré elle. De là à lui tendre un piége, il n'y avait qu'un pas. Le piége était préparé, et lorsque Pauline vit entrer Chibrac chez elle, elle dit à Chavanet :

— Allez! l'heure est venue.

Celui-ci avait pris ses dispositions. Depuis trois jours,

Google

il épiait Serverette. Il savait l'heure à laquelle elle arrivait à l'Opéra, l'heure à laquelle elle en sortait. Il savait qu'elle n'avait d'autre compagnon que Chibrac.

Il connaissait le cocher, la voiture. Il s'était présenté à la maison de Passy, en avait étudié le plan.

En un mot, avec une persistance qu'expliquent ses désirs, il était entré complétement dans la vie de Serverette.

Neuf heures sonnaient lorsqu'il sortit de chez Pauline. Il entra à l'Opéra. Caché au fond d'une baignoire, il assista à la représentation et s'excita encore par la contemplation de celle qu'il désirait aujourd'hui autant qu'il l'avait désirée autrefois.

Combien elle lui parut séduisante!

C'est qu'elle était belle toujours, Serverette.

A vingt-huit ans, elle offrait encore cette fraîcheur de teint, cette souplesse de taille, cette distinction qui, longtemps avant, déchaînaient si fort les convoitises du mari d'Agathe. Ses grands yeux noirs avaient toujours leur éclat, ses épaules et ses bras leur forme exquise et leur blancheur. Le malheur avait mûri, sans l'altérer, sa beauté, maintenant épanouie.

Tandis qu'elle chantait, tout entière à son rôle, y entrant avec son corps et avec son âme, elle ne se doutait guère qu'à l'ombre d'une loge basse, Chavanet la dévorait du regard.

La représentation terminée, Chavanet quitta la salle de la rue Le Peletier; il gagna la rue Drouot par ce passage obscur que connaissent tous les Parisiens.

Devant la grande porte de l'administration de l'Opéra stationnait le coupé qui ramenait tous les soirs Serverette à Passy.

Le cocher, sur son siége, dormait.

Chavanet ouvrit la portière, monta dans la voiture, s'y installa, et, posant la tête sur les coussins, il feignit de sommeiller. Il savait que c'était dans cette position que, tous les soirs, Chibrac attendait sa nièce.

Au bout de vingt minutes, Serverette monta, après avoir réveillé le cocher. Elle vit le corps de Chavanet sans voir sa figure, et le prit pour Chibrac.

— Me voilà! s'écria-t-elle. Je suis épuisée. Ai-je bien chanté, mon oncle?

L'oncle ne répondit pas.

— Tiens! il dort profondément, dit-elle à demi-voix en se parlant à elle-même.

Et s'arrangeant dans son coin, elle referma la portière. La voiture partit.

Serverette regardait au dehors. On éteignait les lanternes et les lustres des cafés; la foule des promeneurs du soir s'écoulait rapidement. Les yeux de Serverette, accoutumés à ce spectacle, le contemplaient, tandis que son esprit voyageait au pays des rêves en compagnie de sa fille et de Barbassous, les deux êtres chers et aimés avec qui elle vivait sans cesse, quoique séparée d'eux.

Sur le boulevard de la Madeleine, on ne rencontra plus personne. Les voitures croisaient ou dépassaient celle de Serverette. Mais elles devenaient de plus en plus rares, à mesure qu'on avançait vers la Seine.

On arriva aux quais. C'était le désert.

Le coupé filait rapidement sous les arbres du cours la Reine, à la pâle clarté des reverbères plus espacés en cet endroit.

C'est à ce moment que le compagnon de Serverette se décida à se réveiller.

Au mouvement qu'il fit, elle se retourna vers lui en souriant.

Misère! c'était Chavanet.

Serverette poussa un cri qui fut couvert par le bruit des roues. Elle se rejeta dans le fond de la voiture, s'éloignant de Chavanet avec un sentiment de répulsion et de terreur, qu'il eût pu lire sur son visage, n'eût été la demi-obscurité dans laquelle ils se trouvaient.

En même temps, elle porta la main au cordon du cocher. Ce cordon était coupé. Elle voulut ouvrir la portière. Chavanet lui prit les mains et lui dit rapidement :

— Je ne veux vous faire aucun mal, vous le savez bien. Ne vous exposez donc pas à un accident, en essayant de descendre, ou à un scandale, en poussant des cris. J'ai sollicité la faveur de vous revoir. Vous me l'avez refusée. Je l'ai prise. Mais, je vous le répète, vous n'avez rien à redouter de moi. Je ne vous demande qu'à m'écouter, et je vous promets qu'ensuite je partirai.

Serverette l'entendait sans rien comprendre à cette brusque apparition, sinon que l'auteur de tous ses maux, celui qu'elle avait espéré ne plus revoir, était là, à ses côtés. N'avait-elle pas eu raison de dire à Daniel qu'elle se sentait menacée par un danger?

— J'aurais pu séduire vos gens, continua Chavanet, entrer chez vous, vous y attendre. Mais ce moyen me répugnait. Il ressemble trop à ceux qu'emploient les voleurs. J'ai donc éloigné votre oncle. Soyez sans inquiétude sur son compte, il passe fort agréablement sa soirée. J'ai pris sa place. Le plus simple pour vous est donc d'accéder à mes désirs et de m'écouter. Fuir! il n'y faut pas songer. La voiture est lancée, et vous vous briseriez sur le pavé. Crier! cela vous compromettra; car vous ne ferez croire à personne que c'est contre votre gré que, depuis vingt minutes, je suis dans cette voiture, à vos

Digitized by Google

côtés. On rirait de vous, si vous prétendiez semblable chose.

Hélas! tout cela n'était que trop vrai, et Serverette le comprenait bien. Une fois de plus, Chavanet lui prouvait qu'il était capable de tout. Elle se décida donc à l'entendre.

— Parlez, dit-elle. Dieu m'est témoin que c'est malgré moi.

— Je serai court. Pourquoi persistez-vous à me tenir rigueur, Serverette? Autrefois, j'ai été coupable envers vous, très-coupable, je le reconnais. Depuis, j'ai souvent regretté ma faute, et vingt fois, j'ai souhaité de vous revoir, afin de la réparer.

— N'essayez donc pas de vous justifier. C'est inutile. Je ne vous croirais pas. Je vous ai jugé de telle sorte que dans toutes vos excuses et dans toutes vos protestations de repentir et de regret, je vois autant de piéges.

C'est par ces mots qu'elle l'interrompit. Mais, sans y répondre, il continua :

— Mon désir, depuis longtemps, a été de vous retrouver. J'ignorais ce que vous étiez devenue. Si je l'avais su, je serais allé me jeter à vos pieds, vous dire : Je ne saurais vivre sans votre pardon. Accordez-le-moi. Qu'un mot de pitié tombé de votre bouche rende à ma conscience un peu de repos.

Elle l'arrêta de nouveau, en s'écriant :

— Trève de mensonges! Vous seriez ridicule si vous ne m'étiez odieux. Vous osez parler des remords de votre conscience! Vous ont-ils empêché de vous remarier, d'épouser contre son gré une jeune fille qui avait promis son cœur et sa main à un homme digne d'elle?

Chavanet pensait que Serverette ignorait son récent mariage ou tout au moins les détails qui l'avaient pré-

Google

cédé. Cette brusque apostrophe, qui lui prouvait le contraire, le troubla si fort qu'il ne trouva rien à répondre. Elle en profita pour ajouter :

— J'ignore quelles causes vous rapprochent de moi. Mais si, pour provoquer mon indulgence, vous n'avez rien de plus vrai à me dire, vous ferez mieux de vous taire.

Peu à peu, Serverette avait repris son sang-froid et son courage. C'était elle maintenant qui écrasait Chavanet de son mépris.

Celui-ci comprit que, s'il ne frappait pas un grand coup, il ne gagnerait pas la partie qu'il avait engagée, car il lui restait à peine quelques minutes pour compléter sa confidence. La voiture approchait de la rue Singer, et si Serverette, arrivée devant sa maison, appelait le cocher à son aide, Chavanet ne pourrait pas entrer chez elle, ainsi qu'il le souhaitait. Il se mit en mesure d'obliger Serverette à l'entendre.

— Vous ne voulez donc pas avoir confiance en moi? dit-il d'une voix tremblante,

— Avez-vous su l'inspirer cette confiance ? répliqua-t-elle impétueusement. Jetez un regard sur votre vie depuis que nous nous connaissons. Cherchez-y un acte, un seul dont j'aurais pu être touchée. Vous avez trompé tour à tour votre femme, l'abbé Peretty et moi-même. Vous ne m'avez appelée dans votre maison que pour me perdre, sous le prétexte de me sauver. Vous avez attiré dans un piége et presque déshonoré celui que j'aimais alors. Vous m'avez obligée à le mépriser. Après m'avoir séduite, vous m'avez abandonnée. Ma bienfaitrice voulait assurer mon repos par le don de sa fortune, vous avez su vous emparer de sa succession. Par vous, Barbassous s'est perdu pour moi. Quelle confiance aurais-je

Digitized by Google

en vous? De quelque côté que je regarde autour de moi, je ne vois que des maux que vous avez causés.

— Ne vous êtes-vous pas vengée, Serverette? demanda-t-il avec humilité.

— Oui, je me suis vengée! c'est votre conduite infâme qui me poussa à un acte indigne, que depuis j'ai durement expié, puisqu'il m'a séparée d'un honnête homme qui m'eût encore sauvée. Mais ne comprenez-vous pas que le crime que j'ai commis est un grief de plus contre vous? N'est-ce pas vous qui m'aviez rendue folle?...

— Vous avez raison, dit alors Chavanet, je suis un misérable! mais je puis tout réparer. Ce n'est qu'alors que je solliciterai ma grâce.

Elle leva les épaules.

— Oui, tout réparer, car je puis vous rendre votre fille.

— Ma fille! ma fille!

Avec quel inexprimable accent elle poussa ce cri!

— Ah! je savais bien, ajouta-t-elle avec amertume, que vous n'étiez pas étranger à cet enlèvement. Où est-elle?

Au moment où Chavanet allait répondre, la voiture s'arrêta. On était arrivé. Il descendit le premier, tendit la main à Serverette, qui s'y appuya pour mettre pied à terre, livrée entièrement à l'émotion que venaient de lui causer les paroles du père de son enfant.

La voiture repartit aussitôt, sans qu'elle songeât à la retenir. Cela se passait ainsi tous les autres soirs.

— Ma fille! murmura Serverette immobile et debout devant la grille de sa maison.

Mais au même moment, elle s'aperçut qu'ils étaient seuls. Le coupé venait de disparaître à l'extrémité de la rue.

Elle ne put retenir un cri d'effroi.

— Mais vous n'avez pas la prétention d'entrer ici! dit-elle.

— Je voulais vous parler de notre fille.

— Non! non! ah! je le vois bien, c'est un nouveau piége.

Chavanet tendit la main vers elle.

— Comment vous décider à me croire? s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous peur de moi? Je vous jure, Serverette, que je sais où est l'enfant.

— Dites-le-moi; conduisez-moi auprès d'elle, et je vous pardonne.

Elle était sincère. Quelle mère n'eût parlé ainsi!

— Mais je ne puis vous y conduire ce soir. Consentez à m'entendre. Je vous donnerai des détails...

— Parlez ici.

— Non, Serverette, il fait froid...

— Allons donc! Vous êtes fou. Froid, en été!

— La nuit est humide. Vous êtes agitée. Ce que j'ai à vous dire ne peut que vous causer une émotion nouvelle. Non, je vous le déclare, je ne dirai pas un mot de plus si nous n'entrons chez vous. Si dans votre maison, au milieu de vos gens, vous avez peur de moi, je n'ai qu'à me retirer.

Serverette comprit que refuser plus longtemps de le recevoir dans son appartement, ce serait avouer l'effroi qu'il lui inspirait et dont il était homme à profiter. Elle se décida, mit en tremblant la clef dans la serrure de la petite grille, et ils entrèrent.

Chavanet la suivait.

Tout à coup Serverette eut la pensée de réveiller le jardinier, dont la présence, espérait-elle, intimiderait

assez Chavanet pour que, s'il avait un mauvais dessein, il n'osât tenter de l'exécuter.

Elle alla donc frapper à la porte du petit pavillon qu'habitait cet homme. Mais elle frappa inutilement. On ne répondit pas.

Il n'y avait là rien que de très-naturel. Le jardinier, habitué à n'être pas dérangé la nuit par ses maîtres, qui avaient une clef, allait fréquemment à leur insu dans un petit cabaret de Passy, où il passait une partie de la nuit. Il n'était pas revenu. Ce petit incident eut pour résultat de prouver à Chavanet qu'il n'y avait pas de gardien dans la maison.

Serverette, un peu troublée, marcha alors vers sa demeure, à travers les sombres allées du jardin, précédant ce visiteur dont la présence à cette heure chez elle lui causait une anxiété si terrible.

En entrant, on trouva, debout et un flambeau à la main, la femme de chambre de Serverette qui attendait sa maîtresse. La cuisinière était couchée à l'étage supérieur.

— Mettez de la lumière dans le salon, dit Serverette, introduisez-y monsieur, et ne remontez chez vous que lorsqu'il sera parti. M. Chibrac ne tardera pas à rentrer. Je vais être à vous, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Chavanet.

Elle monta dans sa chambre. Il y avait sur le guéridon un petit poignard, une de ces miniatures dont les comédiens se servent au théâtre. Elle le mit dans sa poche et redescendit.

Pendant ce temps, Chavanet avait dit à la femme de chambre :

— Il est inutile que vous attendiez mon départ, mon

enfant. Allez donc vous coucher. Je suis assez grand pour me reconduire tout seul.

Ce langage, débité en souriant par un homme de bonne mine, accompagné de deux louis adroitement donnés, ne surprit pas la soubrette. Elle avait servi d'autres comédiennes et comprenait à demi-mot. Elle fit la révérence et disparut.

Serverette rentra.

— Si vous n'avez pas menti, dit-elle à Chavanet, à présent que j'ai fait ce que vous souhaitiez, que vous êtes entré chez moi, je vous adjure de me dire où est ma fille.

— Calmez-vous, Serverette, répondit-il en s'éloignant d'elle, afin de ne pas l'effrayer, et en prenant place dans un fauteuil. L'histoire que j'ai à vous raconter est un peu longue, et si vous êtes troublée, ainsi que je vous vois, vous m'entendrez mal, alors que j'ai besoin de toute votre attention.

Serverette se regarda dans une glace. Elle était terriblement pâle. Ses yeux brillaient. Ses cheveux, aux trois quarts défaits, flottaient épars autour de sa tête.

Dans le silence de la nuit, dans cette solitude, à la merci de Chavanet, l'effroi qu'elle contenait mal, se traduisait sur toute sa personne. Elle le comprit et s'efforça de se rassurer. Puis se retournant vers son visiteur :

— Je suis très-calme, lui dit-elle. Je vous écoute. Mais, ne me faites pas mourir d'impatience.

Elle s'assit en face de lui et, machinalement, mit la main sur le petit poignard qu'elle portait dans sa poche.

A ce moment, l'horloge de l'église de Passy fit entendre son timbre argentin qui résonna clair et vibrant.

Il était deux heures.

XX

Ils étaient seuls.

Jamais les désirs de Chavanet, quelques efforts qu'il fit pour les contenir, n'avaient été plus violents. Cette femme, combien il l'aimait ! Le cœur n'entrait pour rien dans cette passion de nouveau portée au paroxysme. Il n'y avait de place que pour les sens. Mais tout son être était déchaîné.

Dans les souvenirs du passé aussi bien que dans tous les incidents de cette soirée, il trouvait une source nouvelle d'excitations. Le calme qu'il s'efforçait de mettre sur son visage, cachait d'horribles tempêtes, et plus Serverette semblait le mépriser et le haïr, et plus il sentait ses désirs s'accroître.

Cependant elle souhaitait qu'il parlât, et il gardait le silence.

Nuit fiévreuse pour l'un et pour l'autre ! Lui espérait et doutait tour à tour. Il cherchait les moyens les plus sûrs pour fléchir cette inhumaine ! Elle attendait avec impatience qu'il ouvrît enfin la bouche et qu'il donnât à la mère des nouvelles de son enfant.

— Ayez pitié de moi, s'écria-t-elle tout à coup. Consentez enfin à m'entretenir de ma fille. Vous me l'avez

Google

promis. J'ai fait tout ce que vous avez voulu. N'allez-vous pas tenir votre promesse?

Il lança vers le ciel un geste de dépit, comme s'il eût dit : Le sort en est jeté, et il répondit :

— Je la tiendrai, cette promesse, et si vous me voyez hésitant, ce n'est pas que je veuille ne la point remplir. Non! mais j'ai d'horribles choses à vous revéler, et je sens que je vais encourir votre colère plus encore que je ne l'ai fait jusqu'ici, si je vous dis la vérité.

A ces mots, Serverette, incapable de se contenir plus longtemps, se précipita vers Chavanet.

— Ah! vous me ferez mourir d'impatience et d'anxiété. Ma fille! qu'en avez-vous fait?

— Elle vit, je vous le jure.

— Alors, parlez-moi, dites-moi où elle est, quand je la verrai! Tenez! s'écria tout à coup la malheureuse femme, vous m'avez fait bien du mal. Je n'ai plus pour vous ni affection, ni respect, ni estime. Eh bien, je crois que si vous mettiez un terme aux angoisses que je souffre depuis cinq ans, à mon tour, je pourrais vous rendre quelques-unes de ces choses. Oui, je vous pardonnerais.

Chavanet se leva, l'œil allumé par l'enthousiasme, et d'une voix émue:

— Vous dites vrai? Vous feriez cela?

Quelle sincérité revêtaient ces accents! Serverette s'y trompa.

— Je le ferais, répondit-elle.

— Écoutez alors. Votre fille vous a été enlevée, il y a cinq ans, un soir, dans un petit village des bords du Rhône, où vous chantiez avec Chibrac?

— Oui! oui! c'est cela, s'écria Serverette en joignant les mains.

— Il y avait à côté de vous, dans le cabaret où vous chantiez, une femme inconnue, une artiste comme vous. Elle venait de Paris C'est elle qui prit l'enfant.

Serverette ne put retenir un cri d'horreur.

— Elle! elle! cette femme qui assistait au spectacle de mon désespoir, qui me prodiguait des consolations, elle savait où était ma fille! Que d'hypocrisie, mon Dieu!

— Elle agissait par mes ordres, continua Chavanet. A cette époque, le repentir n'était pas encore entré dans mon cœur; la grâce ne m'avait pas touché. Je n'avais qu'un but, un seul, me venger de vous qui aviez brûlé mon château et essayé de me compromettre.

— Après cinq ans! murmura Serverette, alors que vous m'aviez tant fait de mal, le désir de la vengeance vous tenait encore?

— Je n'essaye pas de me justifier, je raconte... Puis, j'avais peur de vous et je voyais dans cette petite fille une arme terrible dont un jour ou l'autre vous auriez pu faire usage contre moi. Je pensais, pardonnez à ma faiblesse, que si, par malheur, cette enfant me ressemblait, vous vous serviriez d'elle pour me perdre.

— Et c'est pour cela que vous l'avez arrachée de mes bras?

— Pour cela, oui! mais je voulais l'aimer, la rendre riche, heureuse... Par mes ordres, la chanteuse l'enleva. Une femme sûre, une femme à moi, attendait aux portes du village, dans une chaise de poste que personne ne vit, grâce à l'obscurité de la nuit. On lui remit l'enfant, et la voiture retourna vers Paris, où cinq jours après elle arrivait.

— Tout était bien combiné, dit Serverette avec amertume. Vous étiez admirablement secondé, car cette

Digitized by Google

femme qui ramena à Paris ma fille, que la chanteuse avait prise dans son berceau, je la connais maintenant. Vous m'en avez dit assez : c'était madame de Pélussin.

Chavanet baissa la tête.

— Et l'autre, continua Serverette, qui ne craignit pas de jouer auprès de moi ce rôle dangereux de tenter de me consoler du mal qu'elle m'avait fait, qui était-elle?

— Je vous l'ai dit, une malheureuse que le besoin d'argent avait décidée à me servir.

— Qu'est-elle devenue?

— Elle est morte!...

Serverette regarda Chavanet fixement et avec une expression telle dans le regard, qu'il perdit toute son assurance.

— Allez-vous croire, par hasard, que je l'ai tuée?

— Je ne crois rien, répondit Serverette. C'est votre affaire et non la mienne. Mais, ma fille?...

Chavanet évita de répondre, et surexcité, au point de ne pouvoir plus se contenir, il tomba à genoux au milieu du salon.

— Vous savez tout, s'écria-t-il, me pardonnez-vous?

Il n'avait qu'un but, provoquer la pitié de Serverette, l'obliger à croire à son repentir, la décider à lui tendre la main, afin de solliciter alors ce qu'il voulait obtenir.

Mais cette douleur n'émut pas Serverette.

— Vous ne m'avez pas dit où était ma fille, répondit-elle froidement.

— Je veux être assuré que votre courroux est apaisé.

— Je ne saurais vous répondre sur ce point que lorsque vous m'aurez répondu sur l'autre.

Il garda le silence. Il venait de jouer une ignoble comédie, essayant d'exploiter le crime passé au profit d'un crime nouveau. Jusqu'à ce moment, il avait dit la

vérité, en racontant l'enlèvement de la fille de Serverette. Mais il ne pouvait, sans mentir, en dire davantage, car le misérable ne savait plus où était l'enfant. Il avait chargé madame de Pélussin de l'en débarrasser, et jamais plus n'avait reparlé d'elle.

Aussi, lorsqu'il se vit pressé par Serverette, lorsqu'il comprit quelle condition elle mettait au pardon qu'il sollicitait, il essaya d'arriver à ses fins, en redoublant d'audace et en usant de mensonge.

— Votre fille, notre fille, dit-il en se reprenant, est dans un des meilleurs pensionnats de Paris.

En prononçant ces mots, il se releva, car il était encore à genoux.

— Je puis donc aller la voir! s'écria-t-elle. J'y cours.

Elle oubliait qu'on était au milieu de la nuit. Depuis cinq ans, elle pleurait sa fille et on lui annonçait tout à coup que l'enfant vivait, qu'elle allait la revoir. C'était à mourir de joie.

— Vous la verrez demain, Serverette.

— Oui, je ne la verrai que demain. Comment attendre jusque-là? Oh! je partirai au jour. Mais l'adresse du pensionnat? vous ne m'avez pas donné l'adresse.

Chavanet était dans ses derniers retranchements. Il fallait se décider.

— Serverette, dit-il alors, je vous ai prouvé mon repentir. Mais vous ne m'avez pas dit que vous m'aviez pardonné.

— Je vous pardonne de grand cœur, s'écria-t-elle. Oui, j'oublierai tout, lorsque ma fille sera dans mes bras.

Chavanet secoua la tête.

— Vous parlez ainsi, maintenant, pour obtenir de

Digitized by Google

moi ce que seul je puis vous donner, l'adresse du pensionnat où est l'enfant, et demain, lorsque vous serez auprès d'elle, vous me chasserez d'auprès de vous. Je ne croirai à la sincérité de votre pardon que si vous m'en donnez une preuve.

— Une preuve! Quelle preuve?

Il s'avança vers elle, horriblement agité.

— Tendez-moi la main, Serverette, et retrouvez en moi l'amant qui vous avait fui et qui est prêt à expier sa faute, en vous consacrant désormais sa vie.

Elle recula vivement.

— Je vous aime, continua-t-il, je ne vous ai jamais tant aimée. Ayez pitié de ma peine et soyez à moi.

A ces mots Serverette, incapable de contenir son indignation, leva les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de cette injure nouvelle. Puis, d'une voix apaisée, elle dit :

— Personne ne vous dépassera jamais en infamie, et je devais m'attendre à ce qui m'arrive. En entrant ici avec vous, contre mon gré, je me défiais. Mais il a suffi que vous me parliez de ma fille, pour me rendre la confiance. Je ne pensais pas qu'on pût jouer, ainsi que vous venez de le faire, avec le cœur d'une mère. Vous avez médité un guet-apens odieux, et vous avez espéré avoir raison de moi, en me parlant de ma fille. Ecoutez-moi bien : J'aime mieux ne la revoir jamais, que de la revoir au prix que vous exigez.

Serverette avait prononcé ces paroles avec une froide énergie qui surprenait Chavanet. Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit :

— Il y a dix ans, j'étais faible et naïve, je ne le suis plus aujourd'hui. Après l'attentat misérable dont je fus la victime, je pouvais vous fuir, ne plus vous revoir. Je

Digitized by Google

ne sais quelle puissance malfaisante me retint auprès de vous. Je n'avais plus ni croyance ni foi, et je ne pensai pas qu'un couvent pouvait m'ouvrir ses portes et m'offrir un asile contre vos obsessions et les conséquences de mon désespoir. Sans doute, j'avais perdu la tête. Je ne voyais pour moi qu'une issue : la mort; et en demeurant auprès de vous, j'espérais mourir plus vite; je restai donc, et ce fut ma faute. Dieu sait si je l'ai expiée. Mais ce serait en commettre une nouvelle que de céder à vos horribles propositions. Je rougirais devant mon enfant. J'aime mieux renoncer à elle que de n'oser pas l'embrasser sans remords.

En parlant ainsi, Serverette était splendidement belle, belle de colère et de désespoir.

— Sortez, monsieur, dit-elle en montrant la porte à Chavanet, qui, peu à peu, avait repris son sang-froid. En même temps, elle se dirigea vers le cordon d'une sonnette placée au-dessus de la cheminée. Chavanet retint mal un sourire.

— Ne sonnez pas, dit-il, vos gens sont couchés et endormis, ils ne viendront pas.

— Misérable, vous les avez séduits!

— A prix d'or, oui, répondit Chavanet. Tenez, vous avez tort de me traiter ainsi que vous le faites. Vous connaissez mon caractère. Les difficultés qu'on oppose à mes désirs les exaltent. Alors je ne suis plus maître de moi. Vous devriez vous rappeler ces choses et avoir pour moi plus d'égards. Vous oubliez que nous sommes seuls. Cette maison est close, isolée. Si je voulais, vous ne m'échapperiez pas... et je veux, ajouta-t-il avec une expression immonde sur le visage.

Il marcha sur Serverette.

— Si c'est folie de vous aimer, je suis fou.

Digitized by Google

Pâle, mais énergique comme il convient à l'approche d'un grand danger, Serverette mit un fauteuil entre elle et Chavanet et lui dit rapidement.

— J'avais prévu ce qui arrive et j'ai pris mes précautions.

Le petit poignard brilla dans sa main droite.

— Je saurai me défendre, ajouta-t-elle, et mourir s'il le faut.

Chavanet fit un pas en arrière, puis il se ravisa.

— Autrefois vous voulez vous précipiter par une fenêtre, aujourd'hui vous voulez vous poignarder. Ce n'est pas ce qui m'arrêtera.

Et il s'élança vers la pauvre femme, qui poussa un cri de détresse, et qui, sans hésiter, mit sur sa poitrine la pointe du glaive mignon et aigu qui n'avait pas été fait pour servir à des scènes aussi dramatiquement réelles.

Allait-elle mourir?

Non; car au même moment, la porte du salon, poussée violemment, s'ouvrit avec fracas et un homme entra comme la foudre.

Se précipiter sur Chavanet interdit, d'une main lui saisir les bras, de l'autre le prendre au collet, le secouer comme un arbuste frêle et le clouer contre la muraille, dans l'impossibilité de remuer, fut pour le nouvel arrivé l'affaire de rien.

En même temps Chibrac entra.

— Ah! s'écria-t-il, je ne m'étais pas trompé. Mais nous arrivons à temps.

— Ma foi, monsieur, dit alors à Chavanet le commandant Laffrey — car c'était lui — c'est pour la seconde fois, si mes souvenirs sont fidèles, que je semble avoir

pour mission d'arrêter vos folies. L'âge ne vous a donc pas corrigé?

Chavanet, blême, sombre, semblait, dans les mains vigoureuses de Frédéric, serré comme dans un étau. Mais sa langue était libre et il en profita.

— Ah! dit-il en ricanant, c'est vous qui êtes le favori de madame!

Frédéric l'attira à lui par deux fois, et le repoussa brutalement contre la muraille en s'écriant :

— Drôle, voilà un mot qui te coûtera cher!

— Frédéric, par pitié, murmura Serverette, épuisée par l'émotion.

Il y avait tant de colère dans le regard du commandant que Chavanet eut peur.

— Allez-vous m'assassiner? demanda-t-il en tremblant.

— Je laisse de semblables moyens à vos pareils. Non, je ne vous assassinerai pas, mais je vais vous chasser comme un scélérat que vous êtes. Autrefois, vous avez traîné madame hors de votre château. Je vais, à mon tour, vous traîner hors d'ici. Ce sera un prêté rendu.

En prononçant ces mots, le commandant Laffrey, poussant Chavanet devant lui, l'obligea à quitter le salon, traversa le jardin en le tenant ainsi, et arriva jusqu'à la grille de la rue.

Là se trouvait la voiture qui avait amené Frédéric et Chibrac. Lâchant le collet de Chavanet, le commandant ouvrit la portière. Il poussa sur les coussins le misérable qui écumait de rage.

— Cocher, dit-il, voilà monsieur Chavanet, le banquier de la rue Laffitte.

— Connu!

— Il s'est attardé ici à boire. Il est ivre à ne plus se

tenir. Vous allez le ramener chez lui, et surtout ne souffrez pas qu'il descende autre part que devant sa maison. Demain, il vous payera grassement.

En même temps, Frédéric mettait une pièce d'or dans la main du cocher.

— Suffit, bourgeois, répondit le cocher. Je vais le ramener bon train votre ivrogne. Hue, cocotte!

Et la voiture partit.

Tout cela avait été si rapide que Chavanet était déjà loin avant d'avoir pu reprendre haleine. Lorsqu'il fut remis de cette violente secousse, il pencha la tête à la portière dans l'intention d'ordonner au cocher de revenir sur ses pas. Il ouvrit la bouche, puis il s'arrêta en se disant que ce serait une tentative inutile. Alors il rentra dans la voiture, et se jeta contre les coussins en versant des larmes de rage et en poussant de formidables imprécations.

Le cocher l'entendit et fouetta son cheval plus fort.

Après avoir vu disparaître la voiture, Frédéric Laffrey était revenu en toute hâte vers le salon. Lorsqu'il y rentra, Chibrac se tenait debout et embarrassé devant sa nièce, qui, quoique brisée d'émotion, venait de lui adresser les reproches les plus sévères sur son escapade de la soirée, reproches auxquels ce dernier ne répondait que par ces mots :

— J'ai cru bien faire et n'ai compris que trop tard que c'était un piége.

A l'aspect de Frédéric, Serverette éprouva autant d'émotion que lui-même. Pour la première fois, depuis dix ans, ils se trouvaient en face l'un de l'autre. Dans la personne du commandant, tout le passé se dressait devant elle. Elle se revoyait sur la route de Privas, mar-

chant avec le sergent Laffrey, à l'arrière-garde du bataillon. Puis elle se reportait à l'horrible nuit dans laquelle elle avait été arrachée par lui aux mains de Chavanet, pour y tomber ensuite d'une manière irrévocable en voulant sauver son ami du déshonneur et du suicide.

Une heure avant la scène émouvante que nous venons de raconter, elle ne conservait pour Frédéric qu'une indifférence profonde qui avait elle-même succédé au mépris qu'elle avait d'abord conçu. Mais en quelques minutes, une révolution s'était faite en elle. Sauvée par lui, elle venait de lui rendre sinon l'affection, du moins l'estime.

Et, après tout, elle avait raison : il en était digne.

— Pour la seconde fois, lui dit-elle, vous intervenez dans ma vie au moment où je suis menacée. Il était donc écrit que nous nous reverrions?

Le commandant se tint respectueusement debout devant Serverette et lui répondit en ces termes :

— Sans les circonstances qui expliquent et justifient ma présence ici, je ne serais jamais venu qu'après y avoir été autorisé par vous. Mais, ce soir, il fallait vous sauver; voilà pourquoi je vous revois, malgré votre défense.

Elle lui tendit la main.

— Vous pourrez me revoir quand vous voudrez, lui dit-elle.

— Quoi! s'écria-t-il ivre de joie, vous consentez?...

— J'ai besoin d'être entourée et soutenue. J'ai besoin d'être défendue contre le misérable qui sort d'ici, et enfin il faut m'aider à retrouver ma fille.

Et pour expliquer ses paroles, elle raconta l'entretien émouvant qu'elle avait eu avec Chavanet.

— Votre fille, je la retrouverai, s'écria Frédéric. J'y consacrerai ma vie, s'il le faut, mais je la ramènerai dans vos bras. Ah! Serverette, ajouta-t-il en tendant vers elle des mains suppliantes, je sais quel mal je vous ai fait, je sais quelles conséquences funestes a eues pour vous l'abandon dans lequel je dus vous laisser. Hélas! depuis dix ans, sans connaître toute l'étendue du malheur que je causai, j'ai souvent pleuré celle que j'avais perdue, et depuis que je connais mieux la vérité, je n'ai cessé de gémir sur la destinée qui m'a fait le mauvais génie d'un ange tel que vous. Mais à présent, vous m'ouvrez votre maison et l'apaisement se fait en moi. Vous me donnez la mission de retrouver votre enfant. L'ardeur que je vais mettre à l'accomplir me rendra votre confiance.

— Vous l'avez déjà, répondit-elle, touchée par le langage qu'elle venait d'entendre.

Ces mots causèrent à Frédéric un céleste enivrement. L'espérance lui revenait. Pourrait-il encore être aimé?

Cette question qu'il se posait sans cesse à lui-même le tint éveillé toute la nuit, moins encore cependant que l'émotion qu'il éprouvait, car cette nuit, il la passa sous le toit de Serverette. Autant à cause de l'heure avancée que dans la crainte d'un retour de Chavanet, il n'avait pas voulu partir et s'était étendu tout habillé sur un canapé, dans le salon.

Serverette, se sachant ainsi gardée, dormit assez paisiblement et trouva dans le repos l'oubli des pénibles agitations de cette émouvante soirée.

Quant à Chibrac, qui, malgré tous ses efforts, n'avait

pu faire accepter son lit au commandant, il y demeura douze heures de suite, plongé dans un sommeil profond, troublé seulement par un rêve dans lequel le marquis de Verrina l'obligeait à boire coup sur coup un nombre extravagant de petits verres d'eau-de-vie.

XXI

Les gens qui avaient à voir le banquier Chavanet pour l'entretenir d'affaires étaient assurés de le rencontrer chez lui, tous les matins, de neuf à onze heures. C'est à ce moment qu'il recevait ses nombreux visiteurs.

L'antichambre de son cabinet était alors encombrée d'une foule d'individus accourus de tous les points de Paris dans le seul but d'obtenir la faveur d'un entretien de cinq minutes. Chacun était introduit à son tour dans l'ordre d'arrivée, à moins qu'il ne fût connu du banquier, auquel cas l'huissier allait immédiatement l'annoncer.

Que d'espérances venaient se briser dans ce cabinet! On y arrivait plein de confiance, on en sortait découragé.

Il y avait là des inventeurs de génie qui, depuis trente ans, s'efforçaient vainement de trouver des ressources pour tenter la fortune; des négociants menacés par la faillite, qui ne comptaient plus pour se sauver que sur l'intérêt qu'ils sauraient inspirer à Chavanet; des capitalistes qui venaient lui demander conseil pour le placement de leur argent; des peintres qui essayaient de lui vendre un tableau; des femmes qui voulaient toucher le

Google

riche Crésus par le récit de leurs infortunes ou par le charme de leurs yeux ; solliciteurs de tous les âges et de tous les sexes, qui, pour la plupart, n'obtenaient rien que des mots et toujours des mots.

Dans le cabinet où il les recevait, Chavanet avait, depuis dix ans, vu passer tant de fous et tant de misérables, se manifester tant d'idées diverses, que plus rien ne pouvait ni le surprendre ni l'apitoyer.

Quelquefois, s'il s'était levé de belle humeur, si un projet lui était exposé en termes lucides et brefs, s'il y voyait la possibilité d'un gain rapide, il ouvrait une oreille attentive, se laissait prendre à une affaire nouvelle, et engageait l'heureux visiteur à revenir chez lui de cinq à sept heures.

A ce moment se présentaient les individus qu'il tenait à revoir, et sur l'idée desquels il avait fait fonds. Les affaires vraiment sérieuses ne se traitaient qu'alors. Les gens de Bourse rendaient compte de la manière dont s'étaient exécutés les ordres de vente ou d'achat. Toute parole avait une haute portée, car c'était l'instant où l'on s'occupait des bénéfices à réaliser. Être reçu à cinq heures chez Chavanet était regardé comme un succès par tous les faiseurs dont son antichambre était habituellement remplie.

Les bureaux offraient un mouvement plus actif. Les coups de sonnette retentissaient à de courts intervalles. Les employés allaient et venaient avec de lourds dossiers sous le bras. Le directeur de l'escompte soumettait au banquier les bordereaux présentés dans la journée, et chaque valeur était l'objet d'un examen attentif.

C'était là que se faisait et se défaisait le crédit de maisons importantes; on argumentait sur la solvabilité de chaque client. Le caissier recevait les ordres pour

Google

payer ou pour recevoir dans la journée du lendemain. En un mot, le travail sérieux avait lieu dans ces deux heures, pendant lesquelles il se faisait plus de besogne que dans tout le reste de la journée.

Dans la matinée qui suivit les événements que nous avons racontés au précédent chapitre, Chavanet descendit de bonne heure dans son cabinet, vaste pièce d'un style sévère. Un papier vert velouté couvrait les murs, un tapis aux couleurs sombres cachait le parquet. Au milieu de ce salon, devant la cheminée, se trouvait un bureau en palissandre, surmonté de cartons remplis de papiers de toutes sortes.

C'est là que Chavanet prit place. Ses yeux gonflés, sa pâleur témoignaient d'une longue insomnie. On peut penser, en effet, qu'après les émotions de la nuit, il avait peu et mal dormi.

Il n'avait cessé de penser à Serverette.

Le misérable avait cru la tenir, et ses désirs trompés étaient en quelques heures redevenus aussi vivaces qu'au moment où il comptait les satisfaire. Il se reprochait d'avoir été brutal et de s'être pressé.

Mais c'est surtout contre Frédéric Laffrey qu'il ne cessait de s'irriter, ne lui pardonnant pas l'humiliation qu'il avait reçue, en se voyant chassé par lui de la maison de Serverette.

Les coudes appuyés sur son bureau, son front dans ses mains, il essayait vainement de mettre un peu de calme dans ses esprits.

C'est à ce moment que l'huissier entra. Chavanet releva la tête.

— Que me veut-on? demanda-t-il brusquement.

— C'est l'heure de l'audience. Il y a déjà une douzaine de personnes.

— Je ne recevrai pas.

L'huissier déposa silencieusement devant Chavanet les cartes des visiteurs, puis il se retira sur la pointe des pieds.

Tout à coup le banquier le rappela. Ses yeux venaient de se porter machinalement sur l'une des cartes, et il y avait lu le nom de Frédéric Laffrey.

— Ce monsieur est là? s'écria-t-il.

— Il y est.

— Quelle audace! murmura Chavanet; je vais à mon tour le faire honteusement chasser. — Mais soudain il changea d'avis. — Faites entrer cet individu, et celui-là seul. Renvoyez les autres.

L'huissier sortit afin d'exécuter cet ordre. Chavanet se leva, jeta un coup d'œil dans la glace et s'efforça de se composer un visage sur lequel on ne pût pas lire l'émotion violente qu'il éprouvait en ce moment.

Frédéric entra. Il était vêtu de noir.

Sa redingote, boutonnée sur sa poitrine, était ornée d'une décoration qui tira l'œil de Chavanet, car elle lui prouvait que le sergent Frédéric avait fait son chemin.

Il s'était promis d'être impertinent, de recevoir le commandant avec hauteur; mais en face de cette figure énergique, que le soleil de l'Afrique avait bronzée, il fut si troublé qu'il perdit toute son assurance.

— Vous voyez, monsieur, dit-il, que je suis plus poli que vous ne l'avez été cette nuit avec moi. Vous m'avez odieusement traité : je vous reçois.

— Parce que cela vous plaît ainsi, répondit le commandant, et je ne vous en ai aucune reconnaissance.

Chavanet se mordit les lèvres.

— Il faut cependant que vous ayez une bête audace, continua-t-il, pour vous présenter ici.

— Ce n'est pas de l'audace; la nécessité m'oblige à venir.

— La nécessité?

— Oui. J'ai besoin d'un renseignement que seul vous pouvez me donner.

— Et vous avez compté que je vous le donnerais? Ah! mon cher monsieur, c'est de la naïveté!

— Non, vous me répondrez lorsque vous saurez de quoi il s'agit.

Chavanet feignit de sourire avec dédain.

Frédéric continua :

— Vous avez dit cette nuit à mademoiselle Nerissy que vous pouviez la rassurer sur le sort de sa fille, que vous connaissiez la retraite dans laquelle l'enfant vit mystérieusement.

— Cela est vrai, répondit Chavanet, qui, comprenant de quoi il s'agissait, regarda le commandant avec insolence.

Celui-ci ne remarqua pas ou feignit de ne pas remarquer l'intention de son interlocuteur.

— Je suis bien aise de l'apprendre, dit-il; car les renseignements que vous avez, vous allez me les communiquer.

— Vraiment! je vais vous les communiquer; c'est vous qui le dites.

— Et je l'exige!

Chavanet leva les épaules.

— Si vous n'avez pas autre chose à me demander, vous pouvez vous retirer. Votre commission est faite, et je ne vous répondrai pas.

— C'est votre dernier mot?

— Mon dernier mot! Je vous autorise à le rapporter à celle qui vous envoie. Elle saura ce qu'il en coûte de

maltraiter ainsi qu'elle l'a fait un homme tel que moi! Ah! cette péronnelle veut avoir des amants à sa convenance et chasser d'anciens amis, qui ne se présentent à elle qu'à l'effet de lui être utiles, de renouer des liens rompus...

Frédéric l'arrêta par ces mots :

— Il n'est pas question d'elle, monsieur, et je vous engage à ne pas l'injurier, ce qui ne servirait à rien qu'à aggraver votre situation. Vous venez de me refuser catégoriquement une réponse. Persistez-vous dans votre refus?

— J'y persiste, parce qu'il me convient de tirer vengeance des mauvais traitements que j'ai subis cette nuit.

— Alors, monsieur, voici la déclaration que j'ai à vous faire, en mon nom et au nom de l'un des amis de mademoiselle Nerissy. Nous allons, par tous les moyens, essayer de découvrir ce que vous prétendez nous cacher. Nous allons surveiller votre vie, épier vos moindres actions. Nous corromprons vos gens, s'il le faut. Vous ne ferez plus un pas sans être suivi, et, même dans votre maison, vous ne serez plus chez vous.

A cette déclaration, Chavanet devint blême

— Joli métier que vous allez faire là! dit-il en ricanant

— Bah! vous en avez bien fait d'autres, vous. Le but que nous poursuivons justifiera nos démarches, quelles qu'elles soient.

— C'est donc une menace?

— Non, mais la revendication d'un droit. L'enfant que nous réclamons est la fille de mademoiselle Nérissy.

— N'est-elle pas également la mienne?

Google

— A quel titre? Il y a dix ans, devant les magistrats qui interrogeaient Barbassous, accusé d'avoir incendié votre château, vous avez déclaré qu'il était l'amant de Serverette, et que, quant à vous, vous ne l'aviez plus revue depuis qu'elle s'était enfuie de votre maison.

Chavanet, à bout d'arguments, ne répondit pas; mais sa pâleur disparut, car la colère empourpra ses joues. Il était debout, adossé contre la cheminée; ses mains derrière le dos; ses yeux brillaient d'un sombre éclat et semblaient vouloir pulvériser le commandant.

Mais ce dernier soutenait hardiment ce regard farouche, et, de guerre lasse, Chavanet baissa la tête.

— Puisque vous venez me faire connaître vos intentions, dit-il enfin, c'est que vous souhaitez que je n'ignore pas où sont mes ennemis. Me direz-vous quel est votre complice dans l'œuvre que vous entreprenez?

— Un homme de cœur, qui me secondera d'autant mieux qu'il a une vengeance personnelle à exercer contre vous : M. Daniel de Blesle. Vous le connaissez bien. Vous avez obligé sa fiancée à vous épouser.

A ce nom, Chavanet tressaillit.

Il eut une minute de faiblesse, et se demanda s'il était nécessaire d'exciter plus longtemps la colère de deux hommes dont il s'était attiré la haine, puisqu'il leur avait fait du mal à tous les deux. Assurément si, en cet instant, il eût été en possession du secret qu'ils voulaient connaître, il l'eût révélé. Mais, nous l'avons dit, ce secret, il ne le connaissait plus. Madame de Pélussin seule pouvait le mettre sur la trace, car seule elle savait où était la fille de Serverette.

Tandis qu'il réfléchissait à la hâte sur la conduite qu'il

Digitized by Google

devait tenir, l'huissier entra de nouveau et lui parla à voix basse.

— J'y vais, j'y vais ! s'écria Chavanet.

Et se retournant vers Frédéric qui, devant un témoin, avait pris l'attitude ordinaire d'un visiteur :

— Vous permettez, monsieur, une affaire importante à terminer. Je vais être à vous.

Frédéric demeura seul. Alors son exaltation tomba, et essayant de se rappeler la scène qui venait d'avoir lieu, il regretta vivement de n'être pas parvenu à connaître la vérité.

Sa démarche était le résultat d'un entretien qu'il avait eu le matin même avec Daniel de Blesle, que Serveretta lui avait présenté.

Les deux jeunes gens s'étaient alliés pour protéger celle-ci contre toute tentative nouvelle de Chavanet, et pour essayer de retrouver l'enfant.

Ils avaient eu d'abord l'espoir d'obtenir un aveu du banquier en employant l'intimidation. N'ayant pas réussi, Frédéric ne pouvait se dissimuler qu'après cet échange d'hostilités, la bataille allait devenir terrible entre eux et Chavanet.

— Que faire ? se dit-il.

En ce moment, la porte du cabinet se rouvrit. Une femme voilée apparut et recula aussitôt.

— Pardon, s'écria-t-elle, je croyais que M. Chavanet était ici.

Cette voix, le commandant l'avait entendue déjà. C'était celle de madame de Pélussin. Pauline le reconnut, ou plutôt, pour dire la vérité, elle le savait déjà là, car elle venait d'échanger quelques paroles avec Chavanet, qui n'avait quitté Frédéric que pour aller la recevoir. Elle revint donc sur ses pas, ferma la porte der-

rière elle et marcha jusqu'au commandant. Là relevant son voile :

— Frédéric, dit-elle, ne reconnaissez-vous pas votre ancienne amie ?

Sa voix tremblait un peu, et l'émotion la rendait adorablement belle, sans qu'on pût deviner si cette émotion était vraie ou feinte.

Frédéric s'inclina et resta impassible. Il n'avait jamais eu pour Pauline une de ces affections qui résistent au temps et à l'éloignement.

En outre, il connaissait l'histoire de cette femme et le mal qu'elle avait fait à Serverette. Il ne pouvait donc que la haïr. Aussi les accents de cette voix, jadis chère, glissèrent-ils sur son cœur sans y pénétrer.

Pauline le comprit et voulut reconquérir cet être qui lui avait appartenu. Sans paraître troublée par un accueil qui la déconcertait, elle dit :

— Qui aurait pu supposer, il y a dix ans, que si nous nous retrouvions un jour, vous resteriez froid, tandis que moi-même je serais agitée, frappée, émue? Ah! Frédéric, vous m'avez oubliée. Je ne vous ai cependant fait aucun mal.

— Eh! madame, je ne songe pas à vous accuser, répondit le commandant. Je n'oublie pas que vous m'aviez inspiré une affection que vous partagiez. Mais le temps a passé là-dessus et il n'en reste rien.

— Absolument rien?

— On n'aime plus lorsqu'on cesse d'estimer.

— Ah! c'est mal ce que vous dites là.

— Ce que vous avez fait est bien plus mal encore. N'est-ce pas vous qui avez perdu Serverette?

Les paroles que prononçait Frédéric tombaient de sa bouche empreintes d'une implacable froideur. On sentait

bien que, dans cette femme, il ne reconnaissait rien de ce qu'il avait aimé.

— Vous êtes sévère, répondit-elle enfin. J'ai en peut-être quelques torts envers Serverette. J'ai eu celui de ne pas connaître les sentiments que Chavanet nourrissait pour elle, et de devenir, sans m'en douter, la complice d'une mauvaise action

— Sans vous en douter?

— Je le jure! s'écria-t-elle avec assurance. Oui, j'ignorais tout le complot qui s'ourdissait contre la pauvre enfant, et lorsque je l'ai connu, le mal était fait.

— Serverette n'a pas jugé les événements ainsi.

— Qu'importe, puisque je vous dis la vérité?

— Je crois que Serverette ne m'a pas trompé.

— Vous avez donc plus de confiance en elle qu'en moi? Ah! tenez, ajouta Pauline d'une voix brisée qui s'éteignit dans les larmes, vous l'aimez et vous ne me croyez plus. Cependant, pour le bien que j'ai voulu lui faire, vous devriez vous montrer plus juste. N'est-ce pas moi qui, hier encore, décidais Chavanet à réparer noblement les fautes du passé dont Serverette avait été victime?

— Quoi! c'est vous qui l'avez envoyé chez elle?

— Il y est allé, s'écria-t-elle avec joie. Eh bien! oui, c'est moi qui l'ai décidé à cette démarche.

Le commandant sourit de pitié.

— Ne vous en vantez jamais, dit-il. Votre ami n'a jamais été plus infâme. J'ai dû le chasser comme un malfaiteur, entendez-le bien.

Pauline connaissait sommairement les événements de la nuit. Elle feignit cependant un trouble et une surprise auxquels Frédéric se laissa prendre.

Google

— Je ne vous demande pas de détails, répondit-elle; mais ce que j'affirme, c'est que mes intentions étaient pures. Vous me jugez mal, monsieur. Je vaux mieux que ce que vous pensez. Lorsque vous aurez réfléchi, vous vous repentirez de la dureté avec laquelle vous m'avez reçue.

Et elle se dirigea lentement vers la porte. Tout à coup, Frédéric se frappa le front, et d'un mot il arrêta madame de Pélussin.

— Ecoutez, dit-il, il ne tiendra qu'à vous que j'ajoute foi à vos paroles. Si, comme vous l'affirmez, vous voulez du bien à Serverette, si vous avez poussé Chavanet à réparer sa faute, aidez-moi à adoucir le sort de la pauvre femme.

— Mais de tout mon cœur. Que souhaite-t-elle?

— Retrouver sa fille. Obtenez de Chavanet qu'il la lui rende.

Pauline se rapprocha de Frédéric.

— Mais, dit-elle à demi-voix, en fixant sur lui ses regards embrasés, quelle sera ma récompense, si je vous sers fidèlement?

— Pauline!

Elle se jeta à son cou.

— Ne vois-tu donc pas que je t'aime toujours? Pour te plaire, il n'est rien que je ne sois disposée à tenter. Parle, j'obéirai.

A ce moment, Chavanet rentra et parut surpris de trouver Pauline en tête-à-tête avec Frédéric. Ce dernier s'adressa à lui.

— Je vois, monsieur, que je n'ai rien à faire ici. Vous réfléchirez à mes paroles, j'en ai la certitude, et j'espère que vous me donnerez la légitime satisfaction que je vous ai demandée.

Digitized by Google

Et il partit, non sans jeter un regard sur Pauline qui le suivait attentivement des yeux et semblait lui dire : « Venez, je vous attends. »

— J'irai, se dit Frédéric.

XXII

Le même jour, Serverette, quoique affaiblie par les émotions de la nuit, se leva dès le matin et se rendit à l'Opéra, où elle devait répéter un rôle nouveau. Il était onze heures environ. La répétition ne devait avoir lieu qu'à midi.

Fiévreuse, agitée, Serverette monta dans sa loge, n'y resta que quelques instants, et ne pouvant supporter la tristesse qui régnait, durant le jour, dans ce petit salon, descendit sur la scène, espérant y rencontrer quelqu'une de ses camarades avec qui il lui serait possible de s'entretenir.

La scène était encore déserte, mais on y entendait un bruit confus qui venait du foyer de la danse. Ce bruit attira l'attention de Serverette. Elle se dirigea vers ce foyer et y entra. C'était l'heure de la leçon. Elle s'assit, regarda autour d'elle, et se laissa bientôt absorber par ce curieux spectacle, auquel elle n'avait jamais assisté.

Veut-on nous permettre de placer ici quelques détails qui, nous l'espérons, seront lus avec intérêt?

L'école de danse française n'est pas célèbre, mais elle ne mérite pas de l'être. Si la danse est un art, et non pas seulement un plaisir pour les yeux et une excitation sensuelle assez favorable à la digestion, il faut convenir

qu'en France l'enseignement de cet art n'offre pas les conditions qui pourraient lui faire produire des résultats dignes du milieu dans lequel il doit servir et se développer.

A Saint-Pétersbourg, à Moscou d'où nous sont venues des danseuses célèbres, les écoles de danse sont de véritables couvents. Les élèves y entrent dès leur enfance et n'en sortent qu'après vingt ans. Elles y vivent cloitrées, sans aucun rapport avec le monde extérieur. Lorsqu'elles commencent à paraître sur les théâtres, elles s'y rendent dans des voitures fermées qui les reconduisent au couvent après le spectacle.

Comme les coulisses des théâtres impériaux sont aussi rigoureusement interdites aux profanes que le harem du sultan à Constantinople, il en résulte que les jeunes danseuses sont à l'abri des tentatives ou des distractions qui pourraient troubler leur travail. Elles sont donc vouées tout entières à l'art difficile de la dislocation.

Comme d'ailleurs, l'état de danseuse est très-honoré en Russie, comme une fille noble ne déroge nullement en l'exerçant, le recrutement et l'éducation complète des sujets sont très-faciles.

Il n'en est pas de même en France.

Les petites filles de huit à douze ans qui vont chaque matin prendre leur leçon à l'Opéra n'appartiennent guère qu'à la classe des filles de concierges ou de bouiquiers d'un ordre très-inférieur. Il y a peu d'exceptions à cette règle générale.

Pour peu que ces demoiselles soient jolies, elles n'auront pas plutôt apporté une lettre en costume de page, ou figuré dans les masses chorégraphiques, qu'elles trouveront mille occasions d'échanger les durs exercices et le travail épouvantable nécessaires pour acquérir le

moindre talent contre l'existence facile, et souvent même luxueuse, offerte à toute fille disposée à ne rien sacrifier aux principes.

On ne se figure que difficilement les fatigues, les tortures même par lesquelles il faut passer pendant plusieurs années avant de pouvoir dessiner une pirouette convenable ou faire quelques pas sur ses pointes.

C'est vraiment pitié de voir, durant les froides matinées d'hiver, ces pauvres enfants, pour la plupart maigres, mal vêtues, grelottant, grignotant un morceau de pain, souvent leur unique déjeuner, quand elles arrivent dans la grande cour de la rue Drouot, et vont se serrer autour du poêle de la concierge du théâtre avant de monter dans les foyers où se donnent les leçons.

Quelques instants avant l'heure, chaque élève revêt le costume de travail, qui se compose d'un maillot, d'un corset et de deux ou trois jupes courtes en gaze. Elle se chausse de petits souliers de satin rose ou blanc que lui a donnés un sujet de la danse, et les exercices commencent. Ils durent environ deux heures, accompagnés, pour les élèves qui n'en sont plus aux éléments, d'un chétif violon qui murmure les airs des vieux ballets.

La leçon terminée, chacune reprend ses vêtements et retourne, Dieu sait où! jusqu'au lendemain ou jusqu'au soir, s'il y a représentation, aspirant au moment où elle pourra dédaigner les leçons et où les beaux messieurs qui viennent dans les coulisses s'apercevront qu'elle a des cheveux, des yeux, des dents et une gorge naissante.

Lorsque Serverette était entrée dans le foyer, les exercices touchaient à leur fin. Les élèves, diversement groupées selon leur degré d'avancement, faisaient, celles-ci des pirouettes, celles-là des pointes. D'autres, les débu-

Google

tantes, apprenaient à se soutenir sur un seule jambe en étendant les bras. Tout ce petit monde frétillait et sautait sous la surveillance des professeurs.

Serverette avait pris place dans un coin, et promenait sur ce curieux spectacle des regards distraits. Tout à coup, elle les arrêta sur un groupe de petites filles dont la plus âgée avait à peine dix ans, et qui essayaient cet exercice horrible qui consiste à marcher sur la pointe de l'orteil.

L'une d'elles se faisait remarquer par la précoce beauté de son visage qu'éclairaient deux grands yeux remplis d'intelligence et de flamme.

Pourquoi à l'aspect de cette fillette blonde et pâle, à peine vêtue, aux membres frêles, Serverette se sentit-elle mordue au cœur par une indicible émotion?

C'est qu'elle venait de penser que sa fille devait avoir le même âge que cette enfant, et qu'elle devait lui ressembler. Pendant dix minutes elle la suivit du regard, recherchant sur les traits fins et délicats de la mignonne créature quelque chose qui lui rappelât l'autre, celle qu'elle pleurait toujours.

Puis la leçon se termina. L'élève se déshabilla dans un coin, échangea son maillot et sa jupe courte contre une petite robe en laine brune d'une irréprochable propreté.

Serverette n'y tenait plus. Elle l'appela. La petite danseuse accourut, et, en la voyant de plus près, Serverette ne put retenir un cri.

— C'est elle.

En même temps, elle couvrit de baisers l'enfant surprise de ces caresses inattendues.

— Je suis folle, se dit alors Serverette. Ma fille, je la

vois partout, parce que je la cherche partout. Comment serait-elle ici?

Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où la petite Agathe avait été enlevée. Elle ne pouvait donc plus reconnaître sa mère, et la mère ne pouvait guère la reconnaître, tant sont nombreux les changements que cinq années apportent sur la physionomie d'une créature de cet âge.

— Comment vous nomme-t-on, chère petite? demanda Serverette.

— On me nomme Divine, madame, répondit l'élève, en fixant ses yeux remplis d'admiration sur la belle personne qui l'interrogeait avec tant de sollicitude.

— Divine! voilà un bien doux nom. Qui vous l'a donné?

— Maman, madame.

— Votre maman! Vous avez encore votre mère?

Nouvel étonnement de mademoiselle Divine.

— Sans doute, madame. Elle s'appelle maman Léo.

Serverette poussa un soupir et deux grosses larmes montèrent à ses paupières. Cette réponse venait de détruire la vague espérance qu'elle avait un moment conçue.

Divine était toujours debout devant elle.

— Et pourtant, il me semble que, si ma fille vit, elle ne peut être autrement que cette enfant, se dit Serverette. Elle reprit tout haut :

— Votre mère est-elle bonne pour vous? L'aimez-vous?

— De tout mon cœur.

— Et consentiriez-vous aussi à m'aimer un peu, si je vous le demandais?

Divine resta silencieuse pendant quelques instants,

regardant Serverette, comme si elle eût voulu l'examiner avec une scrupuleuse attention et la juger avant de se prononcer.

— Je ne vous connais pas, madame, dit-elle enfin ; mais vous êtes belle, vous paraissez bonne, et il me semble que je vous aimerais.

Ces paroles furent si gracieusement prononcées que Serverette l'enleva dans ses bras et de nouveau la pressa contre sa poitrine.

Cependant le vide s'était fait peu à peu autour d'elles. Les élèves s'étaient retirées; le foyer était désert.

Divine regarda tristement Serverette.

— Il faut que je m'en aille, madame, lui dit-elle; maman Léo se fâcherait si je la faisais longtemps attendre.

En prononçant ces mots, elle essayait de se dégager des bras de Serverette. Mais celle-ci ne pouvait se décider à la laisser partir. Un pressentiment secret lui disait que cette enfant n'était pas une inconnue pour elle; qu'elle lui était attachée par des liens mystérieux et qu'elle ne devait plus l'abandonner.

— Est-elle loin d'ici, maman Léo? demanda alors Serverette.

— Elle m'attend dans la cour.

— Alors, venez; je veux vous conduire à elle et lui dire que c'est moi qui vous ai mise en retard, afin qu'elle ne vous gronde pas.

En même temps, Serverette se leva, et tenant la main de Divine elle se dirigea vers la porte.

Mais, au même moment, une femme entra.

Grande, anguleuse, les joues couperosées, n'ayant plus de sa jeunesse qui s'éteignait que des yeux vifs encore et une certaine désinvolture dans la démarche, cette femme était vêtue de noir.

A l'aspect de Serverette, elle fit un bond en arrière et ne put retenir un cri; elle étendit les bras comme pour demander grâce à la chanteuse, à qui ses traits n'étaient pas inconnus, mais qui, tout en essayant de se rappeler, se demandait la signification de cette scène.

— Qu'as-tu, maman Léo? s'écria Divine, en se précipitant vers celle-ci.

— Ce que j'ai! ce que j'ai...

Et maman Léo regardait tour à tour Serverette et Divine avec une émotion mêlée de terreur. Pendant quelques instants, ces trois personnages restèrent muets et immobiles, comme pour s'interroger.

Tout à coup, Serverette se frappa le front.

— Ah! s'écria-t-elle, je vous reconnais. Vous êtes Léocadie, la femme de chambre de madame de Pelussin.

— Oui, madame, j'étais autrefois au service de cette dame, mais je n'y suis plus.

— Me reconnaissez-vous? demanda Serverette.

— Je vous ai reconnue en entrant, répondit Léocadie, et j'ai été surprise de vous rencontrer ici, au point de ne pouvoir contenir mon étonnement.

— Cette enfant est à vous? ajouta Serverette.

Léocadie joignit les mains et regarda la malheureuse mère, qui passait par les émotions les plus violentes.

— Quoi! dit-elle, vous ignoriez!.. Et moi, qui, en vous voyant ensemble, croyais que vous saviez tout!

Sans en entendre davantage, Serverette se jeta à genoux devant Divine.

— Alors, c'est ma fille! Ah! quelque chose me le disait, et je n'osais croire à tant de bonheur. Ma fille! ma fille!

Elle la regardait, la trouvait belle, palpait ses membres délicats, lui baisait les yeux et les cheveux, l'appelant

des noms les plus doux et les plus tendres, et lui prodiguant ces caresses dont les mères seules ont le secret et qui sont si douces au cœur de l'enfance.

Léocadie regardait ce spectacle avec une émotion singulière.

Quant à Divine, dès qu'elle put placer un mot, elle dit à Serverette :

— C'est donc vous la dame qui chantait toujours?

— Oui ! c'est moi, ta mère !

— Ah ! je vous reconnais. Oui, continua l'enfant, je me rappelle qu'il y a longtemps, bien longtemps, vous chantiez dans des cafés. Nous allions souvent en voiture, et il y avait avec nous un vieux monsieur qui m'embrassait sans cesse. Un soir, tout cela a disparu, je ne sais comment. Je me souviens d'avoir voyagé pendant plusieurs jours avec une belle dame; puis, je me suis trouvée avec maman Léo, que je n'ai plus quittée depuis. Mais, j'ai oublié beaucoup de choses de ce temps.

Tandis que Divine parlait ainsi, Serverette, en proie à une joie folle, la pressait entre ses bras.

— M'expliquerez-vous, dit-elle alors à Léocadie, comment il se fait que ce soit auprès de vous que je retrouve ma fille?

— Rien de plus simple, madame, et je suis toute disposée à vous dire la vérité, à une condition cependant, c'est que vous ne me séparerez jamais de cette enfant que j'aime comme si elle était mienne.

— Parlez, répondit Serverette, et comptez sur ma reconnaissance.

— Lorsque la petite arriva à Paris, reprit Léocadie, j'étais encore au service de madame de Pelussin, à qui j'inspirais une confiance absolue, et qui me fit part de l'embarras dans lequel elle se trouvait. Elle ne pouvait

garder près d'elle une fillette qu'il eût été trop facile de découvrir entre ses mains, si vous aviez eu des soupçons, et que d'ailleurs M. Chavanet ne voulait plus revoir. D'autre part, il était imprudent de la remettre à la garde d'une personne peu sûre. C'est alors que je m'offris à la prendre, à m'en charger et à l'élever comme si elle eût été à moi. Depuis longtemps je désirais me marier avec un homme que j'aimais, et madame de Pélussin me promettait une dot si je voulais faire cesser son embarras. N'écoutant que mon intérêt, j'acceptai les offres qui me furent faites. Je touchai dix mille francs que j'apportai en dot à mon mari, et une rente de mille francs me fut assurée pour toute la vie de l'enfant. Mais je m'engageai à ne jamais parler d'elle ni à M. Chavanet ni à madame de Pelussin. Elle-même devait toujours ignorer qu'elle n'était pas ma fille.

Léocadie s'arrêta pour reprendre haleine. L'impatience de Serverette l'obligea à continuer, tandis que la petite Divine écoutait avec une surprise extrême cette histoire dont elle n'avait pas su le premier mot, ayant même oublié ce qu'elle aurait pu en connaître.

— Malheureusement, le bonheur que j'avais cru trouver dans le mariage ne fut pas de longue durée. Mon mari, à l'amour duquel je m'étais fiée, n'était guidé, en m'épousant, que par l'appât d'une dot qui, pour ma position, était considérable. A peine maître de mon argent, sa conduite changea, et, après avoir subi pendant deux ans ses mauvais traitements, je restai veuve, n'ayant pour tout bien que la rente de mille francs qui m'avait été assurée par madame de Pélussin. Je n'osais lui faire part de l'étendue de mon malheur, et c'est alors que, ne voulant pas tomber dans le besoin et y entraîner avec moi l'enfant dont je m'étais chargée, je résolus d'en ti-

rer parti pour nous créer une position à l'une et à l'autre. C'est à la suite de ces faits que Divine a été admise à l'école de danse de l'Opéra.

— Et vous dites que vous l'aimez! murmura Serverette.

— Oui, je l'aime, s'écria vivement Léocadie. Ai-je mal fait, en essayant de lui assurer un sort pour l'avenir?

— A quel prix le lui assuriez-vous!

Ce mot ne fut pas compris par Léocadie. Rien dans son éducation ne pouvait lui faire considérer comme un acte indélicat le projet qu'elle avait conçu et qu'elle exposait si naïvement, de faire entrer Divine à l'Opéra comme danseuse, dans le dessein de mettre plus tard sa beauté en lumière et d'en tirer profit.

Serverette comprit et n'insista pas. Sa fille était retrouvée. Qu'importait le reste?

— Et maintenant, ajouta-t-elle, que comptez-vous faire? Prétendez-vous me disputer la possession de ma fille et laisser croire que c'est la vôtre? Irez-vous dire à madame de Pélussin ce qui s'est passé entre nous?

A ces questions, Léocadie joignit les mains.

— Oh! madame, dit-elle, comment avez-vous pu croire que je me conduirais ainsi? Non, depuis le jour où l'on remit Divine dans mes mains, je savais que vous étiez sa mère, et, dès ce jour, je souhaitai de pouvoir la pousser dans vos bras, afin de calmer des douleurs que je devinais. Dieu a voulu que je pusse réaliser ce vœu. L'enfant vous est rendue, gardez-la, aimez-la et soyez heureuse. Mais ne me chassez pas, ne me séparez pas d'elle; je l'aime et je veillerai sur son sort. Si M. Chavanet essayait encore de vous l'enlever, je serais là, et je vous jure que tous ses efforts se briseraient contre ma fidélité.

Léocadie avait parlé avec énergie. Debout devant Serverette, elle attendait que celle-ci décidât de son avenir. Alors Divine s'approcha, posa ses bras mignons sur les mains de maman Léo, et s'adressant à Serverette :

— Chère mère, maman Léo a toujours été bonne pour moi. Faites ce qu'elle vous demande, et je ne vous en aimerai que davantage.

Serverette n'hésita plus.

— Oui, ma chérie, elle ne nous quittera pas; désormais, c'est dans ma maison qu'elle continuera à veiller sur toi. Viens, allons-y.

En disant ces mots, Serverette, folle de joie, oubliant la répétition qui l'avait amenée au théâtre, entraînait sa fille à travers les couloirs et les escaliers, sans rien voir ni rien entendre, tout entière au bonheur immense qui remplissait son cœur à le faire éclater.

Léocadie la suivait, tandis que Divine manifestait son contentement par les efforts qu'elle faisait pour marcher aussi vite que sa mère.

Dans la rue, Serverette arrêta une voiture. Les trois femmes y montèrent pour se rendre à Passy, où l'oncle Chibrac attendait sa nièce, sans se douter de la nouvelle qu'il allait apprendre.

Nous n'essayerons pas de peindre la joie du pauvre homme lorsqu'il connut les événements de cette journée et se trouva en présence de l'enfant qui, désormais, allait mettre un peu de jeunesse et de gaieté dans sa vie. Il fut aussi heureux que Serverette. Daniel de Blesle fut le témoin de la joie de tous et la partagea.

Cette journée passa trop rapidement pour eux. Depuis dix ans, Serverette n'avait jamais goûté une félicité plus complète et plus douce, et rien n'aurait manqué à son bonheur si elle avait pu y associer Barbassous. Hélas!

Barbassous était toujours loin, et son absence faisait ombre au tableau.

Mais c'est le propre des grandes joies qui succèdent aux grandes douleur, d'ouvrir le cœur à toutes les espérances qui s'étaient évanouies, de les faire revivre en leur donnant une force nouvelle. Ainsi, heureuse d'avoir retrouvé sa fille, Serverette ne doutait plus, et un pressentiment mystérieux l'avertissait que Barbassous n'était plus loin.

XXIII

Le lecteur n'a pas oublié qu'en se trouvant dans le cabinet de Chavanet, en face de Frédéric Laffrey, madame de Pélussin, en proie à une indicible émotion, avait obtenu de lui qu'il irait la voir.

Cette promesse mit la joie dans le cœur de Pauline.

Elle était à cet âge où les femmes qui n'ont vécu que de leur beauté peuvent se dire que l'heure approche où leur beauté disparaîtra. La sienne était restée entière et complète. Mais ce phénomène, dû non-seulement aux soins qu'elle en prenait, mais encore à un privilége rare et particulier, laissait deviner que tant de charmes, demeurés adorables en dépit des ans, devaient s'évanouir brusquement à une heure donnée, et que Pauline devait devenir sans transition, du jour au lendemain, une vieille femme.

Fière de paraître jeune à un âge où on ne l'est plus, elle n'avait d'autre souci que de rester telle, et lorsqu'elle retrouva Frédéric, à un moment où elle n'espérait plus le voir, elle aima sa propre beauté qui lui permettrait encore de reprendre des droits sur un cœur qui avait été son royaume, et que dix ans passés depuis ne lui avaient pas fait oublier. Elle sentait que ce serait là sa dernière

passion, et elle ne souhaitait que plus vivement s'attacher l'homme qui la lui avait inspirée.

On peut croire que les sentiments de Frédéric ne ressemblaient en rien à ceux de Pauline. Les malheurs de son adolescence, l'aventure qui, au début de sa jeunesse, avait failli le perdre ; dix années passées en Algérie, à vivre de la vie des camps ; l'avancement rapide qu'il y avait obtenu à force de courage et de bonne conduite, avaient singulièrement mûri sa raison et profondément modifié ses idées.

S'il avait autrefois aimé Pauline avec la fougue de ses vingt-deux ans, il savait trop maintenant quelle femme c'était pour l'aimer encore. Il ne conservait pour elle que du mépris, car il n'ignorait ni le mal qu'elle avait fait à Serverette, ni celui qu'elle avait voulu lui faire, dans le seul but de plaire à Chavanet.

Enfin, il nourrissait pour Serverette une passion profonde, exaltée, qui, toujours accrue depuis dix ans, s'augmentait encore tous les jours, à présent qu'il la voyait, — de loin il est vrai, sans lui parler, — mais avec la certitude qu'elle était digne de lui et que lui-même lui devait une réparation pour la part qu'il avait eue dans la cause de ses malheurs.

On doit apprécier maintenant la joie qu'il éprouva lorsqu'après avoir sauvé Serverette du piége tendu par Chavanet, elle lui dit :

— Désormais, vous pouvez revenir.

L'espérance rentra dans son cœur. Il crut, il osa croire qu'il était aimé ou à la veille de l'être, et que s'il avait le bonheur de rendre à Serverette la fille qu'elle pleurait, il verrait ses vœux exaucés, — c'est-à-dire qu'elle l'accepterait pour époux.

Aussi, en promettant à madame de Pélussin, dont il ne

partageait ni les émotions ni l'amour, d'aller la voir, le commandant ne poursuivait qu'un but. Il comptait apprendre de la bouche de Pauline quelques détails propres à le mettre sur les traces de l'enfant.

Le lendemain du jour où, dans le foyer de l'Opéra, Serverette avait retrouvé sa fille, Frédéric, qui ignorait cet événement, était chez lui vers trois heures, se préparant à se rendre chez madame de Pélussin, lorsque Daniel de Blesle entra.

Ils ne se connaissaient que depuis une semaine, mais les conditions dans lesquelles ils s'étaient connus, le caractère de la femme qui les avait présentés l'un à l'autre, le but commun qu'ils s'étaient imposé de la protéger et de la défendre, toutes ces choses les avaient promptement unis. Ils s'estimaient et s'aimaient, après avoir échangé des confidences qu'on devine. Daniel savait que Frédéric aimait Serverette, et Frédéric n'ignorait pas l'amour malheureux, mais durable, que Daniel nourrissait pour Hélène de Bournay, devenue la femme de Chavanet.

— On ne vous a pas vu hier à Passy, dit Daniel.

— C'est vrai. J'avais besoin, après les émotions de la nuit précédente, de reposer mes forces. Mais elle va bien, notre amie?

— Oui, très-bien!

— De quel air dites-vous cela? demanda le commandant intrigué par un sourire qui était apparu sur le visage de M. de Blesle.

— C'est que je vois déjà la surprise que vous éprouverez à la nouvelle que je vais vous apprendre.

— Une nouvelle!

— Vous allez chez madame de Pélussin pour tâcher

Digitized by Google

d'obtenir quelques renseignements sur la fille de Serverette?

— Sans doute.

— Eh bien! renoncez-y. La fillette est retrouvée.

Frédéric fut stupéfait.

— Ah! quel malheur! s'écria-t-il.

— Que parlez-vous de malheur?

— Je veux dire qu'il est malheureux pour moi que Serverette ait retrouvé sa fille sans mon intervention. Si j'avais été pour quelque chose dans cet événement, elle aurait eu pour moi une reconnaissance nouvelle et me l'aurait peut-être prouvée en cédant à mes vœux.

— Si c'est là le sujet de vos alarmes, dit Daniel, rassurez-vous. Serverette est heureuse. Le moment est bon, et, si vous êtes disposé à l'épouser, présentez-vous hardiment et faites votre demande. Elle connaît votre amour, et, au milieu du bonheur qu'elle éprouve, elle ne voudra pas vous affliger par un refus.

— Si j'en avais la certitude!

— Vous ne pouvez l'avoir qu'en faisant ce qu'il faut pour l'acquérir.

Frédéric dut s'avouer que Daniel avait raison et résolut de tenter le même jour, auprès de Serverette, une démarche décisive.

Cependant madame de Pélussin l'attendait, et bien qu'il n'eût plus, pour se rendre auprès d'elle, les motifs qui l'avaient d'abord déterminé, il avait promis, et il ne voulait pas manquer à sa promesse.

Quelques instants après, il se présentait chez Pauline. Il fut immédiatement introduit et la trouva seule. Tout ce que peut employer une femme pour relever ses charmes et se rendre séduisante, Pauline l'avait employé. Elle possédait au suprême degré l'art de se vêtir. Sa toilette

était un chef-d'œuvre de goût et faisait ressortir l'éclat de son teint et la grâce exquise de ses formes.

Quelque décidé qu'il fût à ne pas se laisser émouvoir, Frédéric sentit battre son cœur en se retrouvant, au bout de dix ans, en présence de cette femme à laquelle il avait sacrifié Serverette.

— Vous voilà donc, lui dit-elle, dois-je m'en réjouir ou m'en affliger? Est-ce une preuve d'affection que vous me donnez en me venant voir, ou bien, au contraire, n'y dois-je voir qu'une preuve de votre amour pour Serverette?

— Je ne vous comprends pas, répondit le commandant.

— Il est cependant bien évident que si vous n'êtes venu que pour avoir des nouvelles de sa fille, la visite que vous me faites est un témoignage d'amour en sa faveur.

— Lorsque je me suis décidé à me présenter chez vous, c'était en effet pour obtenir les renseignements que vous m'avez fait espérer sur l'enfant, mais, depuis, le hasard s'est chargé de rendre cette enfant à sa mère...

— Elle est dans ses bras?

— Oui, madame. La femme à qui Divine avait été confiée l'a ramenée.

Madame de Pelussin était atterrée.

— Comment cela a-t-il pu se faire?

Pour toute réponse, Frédéric raconta les détails de cette miraculeuse rencontre, tels qu'il les tenait de Daniel.

— Léocadie nous a trahis, murmura Pauline désespérée de cette circonstance.

Elle avait, en effet, compté qu'elle retiendrait plus longtemps Frédéric, s'il pouvait croire qu'il apprendrait

par elle quelques renseignements sur le sort de Divine. Cependant elle sentit renaître son espérance lorsqu'elle vit que, nonobstant cet événement, le commandant était chez elle.

— Serverette a retrouvé sa fille! dit-elle enfin. Comment se fait-il que vous soyez ici?

— J'avais promis, madame.

A ces mots, Pauline, comme pour retrouver dans les yeux de Frédéric les impressions qui s'agitaient au fond de son propre cœur, le regarda. Le commandant ne semblait pas ému et ses yeux étaient secs.

— Dois-je donc croire que vous m'aimez encore? demanda-t-elle timidement.

Frédéric ne fit pas attendre sa réponse.

— Vous aimer! Je ne puis cacher la vérité, et elle veut que je dise que je ne vous aime plus. Celle que j'adore a trop souffert par vous pour que quelque chose de ce que j'éprouvai autrefois ait résisté aux chagrins que j'ai souffert pendant dix ans, et depuis mon retour à Paris. Non! n'essayons pas de tromper nos cœurs Je suis près de vous et le mien ne bat plus.

Il disait vrai, et Pauline ne le sentait que trop.

— De quoi donc suis-je coupable? objecta-t-elle. Est-ce de vous avoir aimé au point de détester ma rivale?

— Vous pouviez la détester, mais non la frapper d'un coup terrible, en lui enlevant sa fille, et essayer de la faire tomber de nouveau dans les bras de Chavanet.

— Ah! cette créature, combien je la hais! s'écria Pauline.

— Ce sont des paroles qu'il ne faut pas prononcer devant moi, répondit froidement Frédéric.

Alors madame de Pélussin se leva, croisa ses bras sur sa poitrine, et s'avançant ainsi vers le commandant :

— Est-ce ma faute, si je vous aime, si dix années n'ont pu amener l'oubli et la paix, si votre image est toujours devant moi, avec le souvenir des amours passées? Si vous ne vous souvenez plus, je me souviens, moi, et depuis que je vous ai aimé, aucun autre sentiment de cette nature n'a pu entrer dans mon cœur.

Frédéric ne s'attendait pas à cette déclaration.

Il s'était armé de résolution et de stoïcisme; de son amour pour Serverette, il s'était fait un bouclier contre des sensations nouvelles. Mais rien de tout cela ne pouvait tenir contre le langage ardent et passionné, contre le regard égaré et amoureux d'une belle créature dont il avait obtenu autrefois les faveurs, dans des circonstances toujours présentes à sa pensée.

Il sentit qu'il faiblissait, il fit appel à son courage et à sa raison. Céder même une seule fois à la tentation séduisante qui se dressait devant lui apparut à ses yeux comme un crime, autant parce qu'il n'aimait plus Pauline que parce qu'il aimait Serverette. Il essaya donc de mettre l'entretien sur un terrain moins brûlant.

— Je vous croyais tout entière au marquis de Verrina? dit-il.

— Qu'est-ce que cela prouve? En arrivant à Paris, n'avais-je pas besoin d'un protecteur, d'un ami? J'étais seule, pauvre. Il me fallait un soutien. Je ne vous avais plus. J'ai pris le marquis, mais je ne l'ai jamais aimé.

Avait-elle espéré par cet aveu faire tomber Frédéric à ses pieds? Elle s'était, dans ce cas, étrangement trompée, car le commandant se sentit pris d'un immense dégoût et ne chercha plus qu'à s'éloigner au plus vite. Pauline n'était à ses yeux qu'une courtisane vulgaire.

Elle devina l'impression qu'elle venait de causer, et

voulant, éperdument amoureuse, réparer le mal qu'elle s'était fait :

— Ma franchise me perd, dit-elle, je le sens, et cependant rien au monde n'aurait pu me décider à vous retenir par un mensonge. Si bas que je sois tombée, si méprisable que je vous paraisse, ma chute n'est pas à ce point profonde qu'un amour saint et pur tel que celui que j'éprouve ne puisse encore me relever. Ne me repoussez pas, ajouta-t-elle en croisant les mains pour supplier celui qu'elle adorait, ne soyez pas dur pour moi.

Il fit un geste d'impatience. Elle tomba à ses pieds.

— L'amour me dévore, reprit-elle, et l'humiliation ne m'est plus rien alors qu'il s'agit de vous convaincre. Le temps n'est plus où, pour vous retenir, j'aurais eu recours à la ruse. Il faut que vous me voyiez telle que je suis et que telle aussi vous m'aimiez. Prenez pitié de moi! Ce n'est pas un grand sacrifice que je vous demande. Donnez-moi quelques mois, non, quelques jours, et laissez-vous aimer. Lorsque vous partirez, ma jeunesse et ma beauté, que jusqu'ici je n'ai retenues que par un miracle avec l'espoir de vous en faire hommage quand je vous retrouverais, ma jeunesse et ma beauté s'envoleront. Ne me les arrachez pas encore. Je vous aime, et pour vous le prouver, il n'est rien que je ne sois prête à faire. Voulez-vous que je quitte cette maison, que j'abandonne ces richesses? Me voulez-vous pauvre?

En parlant ainsi, elle était sincère. Elle aimait à en mourir. Depuis la veille, après avoir rencontré Frédéric chez Chavanet, elle s'était exaltée peu à peu. Maintenant la passion s'échappait en chaudes effluves de son cœur trop plein.

Les cheveux en désordre, les mains suppliantes, elle se traînait aux pieds de Frédéric, qui se sentait pris

d'une immense pitié. Aucun autre sentiment ne pouvait l'inspirer en ce moment. Il n'aimait pas Pauline.

— Calmez-vous, lui dit-il, calmez-vous, je vous en supplie. Vous vous faites du mal, et vous ne réfléchissez pas que, si je cédais à vos prières, je vous laisserais demain plus desolée, plus meurtrie ; car, je vous le repète, il m'est impossible de vous aimer.

Tant de froideur l'exaspéra.

— Ah! pourquoi donc êtes-vous venu? s'écria-t-elle. Pourquoi me faire entendre ces choses? Il fallait me tromper, avoir pitié de ma faiblesse, me laisser croire que vous m'aimiez encore. Abandonnée demain, je serais morte, mais non sans avoir connu encore une fois votre amour.

Et continuant à prononcer des paroles folles, accroupie aux pieds de Fréderic, elle lui prit les mains et les couvrit de baisers et de larmes.

Le commandant avait trente-trois ans. Il était plein de jeunesse et de vie. La vie du camp, qui brise le corps à toutes les fatigues et le cœur à toutes les émotions violentes, laisse aux sens leur faiblesse. En présence du spectacle de cette douleur d'amour, qui se déchaînait avec tant de passion, Frédéric se sentait envahir peu à peu par un trouble étrange.

Il se rappelait l'histoire de la courtisane amoureuse et qu'à force d'amour humble et docile, Constance avait eu raison des mépris de Camille. Il se demandait si ce n'était pas d'une indigne cruauté de laisser pâtir à ses pieds cette belle créature, que dévorait un sentiment si nouveau.

Peut-être aurait-il fini par céder, au risque de se repentir le lendemain, lorsque la porte s'ouvrit, et le marquis de Verrina apparut.

En voyant Pauline agenouillée devant Frédéric, dont elle pressait les genoux, le marquis croisa ses bras sur sa poitrine, et les regardant l'un et l'autre avec ironie, il dit :

— Allons! ne vous gênez pas.

Le commandant se débarrassa de l'étreinte passionnée à laquelle il allait peut-être succomber, et s'élançant au-devant du petit homme.

— Ma foi! monsieur! je suis bien innocent, tel que vous me voyez. Mais je connais les usages, et je suis à vos ordres.

Un éclat de rire fut la réponse du marquis.

— A mes ordres! Et pourquoi donc, monsieur? Parce qu'il a convenu à madame de jouer auprès de vous le rôle de la femme Putiphar et que vous lui résistez, non par vertu, mais par dégoût! Loin de vous en vouloir, je vous remercie. J'étais là, et j'ai tout entendu. Vous pouvez vous vanter d'avoir inspiré une fière passion.

Et, riant toujours, il alla se laisser choir sur un canapé, tandis que Pauline, se relevant, le regardait avec mépris. Quant à Frédéric, il était stupéfait.

— Imaginez-vous, monsieur, continua le marquis, qu'il y a peu de jours j'avais pris la résolution de quitter madame, que j'honore de mes faveurs depuis longtemps. J'étais parti. Elle m'a obligé à revenir, et j'ai cru que je l'aimais encore. Que voulez-vous? affaire d'habitude, bien excusable à mon âge. Mais ne s'est-elle pas avisée de me rendre jaloux! Oui, elle a feint d'adorer un certain Chavanet, à mon nez et à ma barbe, et j'ai commis la sottise de m'en alarmer. Je me suis mis en tête de faire cesser un incident qui me rendait ridicule à mes propres yeux, ce que je redoute par-dessus tout.

Le marquis, souriant toujours, s'arrêta pour respirer; puis il reprit :

— Je suis donc allé trouver un ami dudit Chavanet, un certain colonel Durand, qui ne vaut pas mieux que lui et qui n'a jamais été colonel, et je l'ai prié d'engager amicalement mons Chavanet à cesser ses assiduités auprès de madame. Savez-vous la réponse du colonel? C'est un chef-d'œuvre : « Marquis, m'a-t-il dit, ne vous alarmez pas. Madame de Pélussin ne veut pas de Chavanet. C'est vous qu'elle aime, et si elle est coquette avec lui, c'est afin de vous retenir, en vous inspirant une belle et bonne jalousie. » C'est de lui-même que je le tiens.

Il y eut un nouveau silence pendant lequel Verrina semblait suivre sur le visage de Pauline les effets de sa narration. Mais celle-ci paraissait ne pas l'entendre. Alors, s'adressant à Frédéric, il ajouta :

— Vous comprenez, monsieur, qu'après la révélation du colonel, je me suis rassuré et j'ai fermé les yeux. D'ailleurs, je ne pouvais me dissimuler ce qu'il y avait de flatteur pour moi dans les efforts qu'on faisait pour me retenir même par un semblable moyen. Mais, si madame vous aime, cela change un peu la situation. Avec vous, il n'y a pas de feinte. On est sincère, très-sincère. Il faut donc que madame se prononce.

Frédéric ne vit dans ce langage qu'une chose, c'est que Pauline courait le danger de perdre sa situation et son protecteur. Aussi s'empressa-t-il de répondre :

— Vous vous êtes trompé, monsieur. Il n'était pas question d'amour entre madame et moi, et...

— Allons donc! s'écria Verrina, ne prenez pas la peine de l'excuser. Elle se traînait à vos pieds; je l'ai vue et entendue. Je vous l'ai dit en entrant.

Frédéric cherchait une réponse; mais Pauline répondit pour lui. Se levant vivement, elle s'avança vers le marquis :

— Trêve de raillerie, dit-elle, et puisque vous voulez que je me prononce, connaissez la vérité. Oui, vous avez raison, avec lui je ne feins pas un sentiment qui ne soit pas le mien. Je suis sincère. Je l'aime, et de toute mon âme.

Il y avait tant d'abandon langoureux dans la manière dont elle prononça ces derniers mots que Frédéric se sentit bouleversé.

— Je l'aime, reprit-elle, et mon intention n'était pas de vous tromper en le cachant. Votre entrée intempestive m'enlève le mérite d'un aveu spontané, qui, en me privant de vos soins, m'aurait laissé votre estime. Mais ma résolution est prise. Séparons-nous.

Le marquis bondit de colère. Recevoir un congé, lui.

— Je vous prends au mot, madame, s'écria-t-il, et lorsque nous aurons réglé certains comptes...

— Laissez-moi achever, reprit-elle avec douceur, sinon vous ne me comprendriez pas. Les comptes sont tout réglés, car je vous prie de reprendre la fortune que vous m'avez donnée. Je ne vous demande que quelques heures pour quitter cette maison, enrichie par vos libéralités, et d'où je n'emporterai que les objets qui y étaient lorsque vous êtes venu pour la première fois. A ces conditions, garderai-je votre estime?

Le marquis était ahuri. Mais ce n'était point là ce qu'il voulait.

— Êtes-vous folle? demanda-t-il. Ai-je l'habitude de reprendre ce que je donne. Vous garderez tout ce qui est devenu vôtre par le fait de mes donations. Lorsque j'ai parlé de règlements de compte, je faisais allusion à

la gestion de mes biens dont vous vous êtes chargée et non à ce qu'il m'a plu de vous offrir.

— A ce compte, monsieur, vous sortez d'ici plus riche que vous n'y êtes entré, car je crois avoir géré votre fortune habilement. Demain, j'aurai vu votre notaire, et les renseignements qu'il vous donnera ne vous laisseront aucun doute à cet égard. Quant au reste, à vos dons, comme vous dites, je vous prie de les reprendre. Ce que je possédais avant de vous connaître me permettra de vivre.

— Mais, elle m'injurie! répétait le marquis qui se démenait comme un diable. Comment! j'aurai gardé une femme pendant des années et, au lieu de me ruiner, ainsi que cela arrive toujours, elle prétend m'avoir enrichi. Pour qui me prenez-vous?

A ce moment, Frédéric s'approcha de Pauline.

— Vous vous perdez! lui dit-il à voix basse, alarmé de la voir se ruiner pour prouver son amour.

— Non, répondit-elle sur le même ton, je me sauve si je t'oblige à m'aimer.

Il comprit qu'il fallait frapper un grand coup pour la sauver d'elle-même.

— Je ne vous aime pas, reprit-il, et je ne vous aimerai jamais.

Elle le regarda d'un air chargé de doux reproches et de tendresse.

— Eh bien! dit-elle, alors je n'ai plus qu'à mourir, je n'ai pas besoin d'être riche.

Et, sans ajouter un mot, laissant Verrina et Frédéric stupéfaits, en face l'un de l'autre, elle sortit, belle de dignité, de pudeur, transfigurée par le sentiment nouveau qui l'avait envahie et qui allait changer du tout au tout sa destinée.

Digitized by Google

Frédéric, en proie au plus grand trouble, salua le marquis et se retira.

Trois jours après, Pauline, se tenant parole à elle-même, en dépit des efforts du marquis qui, par vanité plus encore que par amour, ne voulait pas qu'elle sortît pauvre de ses bras, quittait son opulente demeure de la rue Taitbout et s'installait dans une petite maison de la rue Montaigne, louée par elle à un prix relativement modique.

Une heure après qu'elle eut abandonné l'appartement de la rue Taitbout, Verrina y arriva pour faire une dernière tentative à l'effet de la retenir.

En apprenant son départ, il entra dans une violente colère. Le visage échauffé par le sang qui s'y était porté, l'œil allumé, il parcourut comme un fou les salons déserts et d'où Pauline n'avait enlevé que les meubles qui lui appartenaient, et lorsqu'il arriva dans la chambre que lui-même avait voulu parer et qui restait intacte, il poussa un juron épouvantable en voyant que cette femme n'avait rien voulu garder de lui.

Cet accès de fureur lui fut fatal. Il sentit ses yeux se voiler tout à coup, ses jambes fléchir sous lui. Il étendit ses bras en avant comme pour chercher un point d'appui, et se laissa aller à la renverse sur le parquet, où il demeura immobile.

On n'entra dans cette chambre qu'une heure plus tard, et on le trouva mort, foudroyé par l'apoplexie.

Google

XXIV

La brusque retraite de Pauline de Pélussin, la mort du marquis de Verrina furent de gros événements pour les Parisiens élégants qui se laissent si fortement émouvoir par certaines nouvelles, comme s'ils ne devaient pas les oublier le lendemain.

Il ne fallut rien moins que des détails de cette nature qui intéressaient si fort son amie Pauline, pour tirer Chavanet de la sombre tristesse dans laquelle il était tombé, depuis qu'il avait été chassé par Frédéric de la maison de Serverette.

Au lendemain de cet événement, après son entrevue avec le commandant qui s'était terminée, on s'en souvient, par des menaces de ce dernier, Chavanet avait quitté Paris sous le prétexte d'aller voir sa femme à Bournay, mais, en réalité, pour essayer de mettre un peu de calme dans son esprit profondément trouble.

Le malheureux éprouvait pour Serverette une passion folle, à laquelle se joignait une sourde irritation qui redoublait toutes les fois qu'il se rappelait l'accueil qu'il avait reçu d'elle et la manière dont Frédéric l'avait traité.

Un amour malheureux, un orgueil si rudement châtié, c'était plus qu'il n'en fallait pour lui causer d'atroces

souffrances. Il est un âge où les désirs violents non satisfaits ne s'apaisent plus et se transforment, chez celui qui les éprouve, en une monomanie qui tient toujours l'esprit préoccupé par une idée fixe. Chavanet était à cet âge.

La scène qui s'était passée, peu de jours avant, dans la petite maison de Passy était sans cesse devant ses yeux. Qu'il fût seul dans sa chambre, ou dans son cabinet, entouré de gens d'affaires qui venaient prendre ses ordres, il voyait toujours Serverette, séduisante et belle, telle qu'il l'avait vue chez elle, alors qu'il s'efforçait de la rendre docile à ses désirs. En dépit de ses efforts, il ne parvenait pas à chasser cette image importune.

Ses sens, constamment aiguillonnés, ajoutaient encore à son supplice. C'étaient eux qui se montraient exigeants, c'était sa chair qui criait grâce. Durant ces nuits agitées, comme un homme affamé qui chercherait de quoi calmer sa faim, il étendait en vain ses mains crispées pour saisir le fantôme irritant toujours debout devant lui, et qui ne s'évanouissait, lorsqu'il croyait le saisir, que pour reparaître devant lui, plus ironique et plus désirable.

A ce mal horrible, qui maintenait son corps et son esprit dans un état voisin de la fièvre, se joignaient des préoccupations graves, dont ses affaires étaient l'objet.

Dans ces derniers temps, il avait subi des pertes considérables. La *Caisse des dividendes* ne prospérait pas. Le caissier de l'agent de change, avec lequel il était secrètement associé, s'était enfui, emportant le contenu de la caisse. Sa maison de banque, engagée dans des spéculations importantes, avait des besoins auxquels il

ne pouvait pourvoir qu'en usant de tout son crédit, au risque de le compromettre. Il s'était même vu dans la nécessité de retirer de la Banque de France une partie des dépôts qu'il y avait laissés jusque-là, et l'un des censeurs de cet important établissement s'était permis de faire de cet incident l'objet d'une observation au conseil des régents.

C'est dans ces circonstances qu'il partit pour Bournay.

Il y trouva sa femme en proie à une mélancolie indicible, qui se reflétait sur le visage du comte et sur celui de la comtesse.

Hélène semblait se consumer dans une douloureuse languitude, dont ses parents ne connaissaient que trop la cause ; car, d'abord discrète avec eux, elle avait ensuite cédé au désir de leur confier son chagrin.

Aussi étaient-ils devant elle comme des coupables, dans l'impossibilité de se dissimuler que leur conduite l'avait poussée à ce mariage, cause de son infortune.

Le comte, courbé par le chagrin plus encore que par l'âge, faisait mal à voir. Son énergie avait subitement disparu. Il restait accablé sous le poids d'un remords toujours debout dans son souvenir. Il se reprochait sans cesse d'avoir sacrifié sa fille à des vanités qu'il trouvait maintenant ridicules.

Sa femme s'adressait les mêmes reproches, et, aux cuisants regrets qu'elle éprouvait, venaient se joindre des craintes fondées sur certains bruits qui lui étaient venus de Paris.

Elle avait connu peu à peu les relations de Chavanet avec madame de Pélissin qu'on lui dépeignait comme une intrigante. En outre, elle redoutait une catastrophe, car toutes les fois qu'elle avait voulu interroger son gendre

Google

sur l'état de ses affaires, il s'était arrangé pour n'avoir pas à répondre d'une manière positive.

Enfin, circonstance non moins grave, Chavanet en traitant avec son beau-père diverses questions relatives aux affaires de ce dernier, qu'il s'était chargé de liquider, avait émis certaines idées peu honorables et peu dignes de la famille dans laquelle il était entré.

Ainsi, le comte et la comtesse de Bournay, apprenant peu à peu à connaître le mari de leur fille et à l'apprécier à sa juste valeur, assurés par les aveux de celle-ci qu'elle ne l'aimait pas et ne pouvait pas l'aimer, n'avaient plus une illusion à conserver sur le sort réservé à Hélène.

De là une tristesse incurable.

Quant à Hélène, elle accueillit son mari avec le calme apparent d'une femme résignée. Elle se montra docile, soumise, mais insensible entre ses bras autant qu'un cadavre.

S'il avait pu lire au fond de ce cœur meurtri, il aurait été épouvanté des ravages qui, par sa faute, s'y étaient faits en quelques mois. Obligée de s'unir à lui, de se livrer sans amour, abreuvée de dégoût et de honte, frappée dans sa pudeur de femme et dans sa fierté, aussi bien que dans l'affection qu'elle nourrissait pour Daniel de Blesle, Hélène née bonne, douce, tendre, avait pris en haine son mari. Il l'avait rendue méchante, et si, par devoir autant que par orgueil, elle fuyait courageusement l'occasion de se venger en le trompant, elle ne pouvait pousser l'abnégation jusqu'à imposer silence aux voix qui criaient en elle et qui lui répétaient sans cesse qu'elle était alliée à un misérable.

Ce qui l'irritait encore plus, c'était de sentir qu'elle n'était pas aimée, non certes qu'elle désirât s'attacher

Digitized by Google

plus étroitement son mari, et qu'elle fût malheureuse de la froideur qu'il lui témoignait et qui lui épargnait tant de souffrances, mais parce que cette froideur même était la preuve que Chavanet l'avait épousée, non-seulement sans amour, mais encore avec la certitude de ne l'aimer jamais.

Ainsi, d'une part, elle se félicitait d'être libre, mais, d'autre part, elle ne pardonnait pas à Chavanet de n'avoir cédé, en l'épousant, qu'à des motifs tirés de son intérêt personnel.

Ces détails étaient nécessaires pour démontrer que, dans un tel milieu, Chavanet ne pouvait trouver les distractions puissantes dont il avait besoin. Au surplus, ne pensant qu'à Serverette, il n'eut aucune peine à dissimuler son depit, et, sentant que dans cette maison, il n'inspirait de sympathies à personne, il n'y passa que quarante-huit heures et revint en toute hâte à Paris, plus malheureux que lorsqu'il en était parti.

Il apprit, en arrivant, les aventures de Pauline et, n'en pouvant deviner la cause, il s'empressa d'aller la voir. Il la trouva transformée par ce poétique mal d'amour qui donne à la beauté des femmes un attrait nouveau. Elle raconta ses douleurs avec l'abandon que lui inspirait la présence de son meilleur ami.

En apprenant que c'était Frédéric Laffrey qu'elle aimait ainsi, au point de se sacrifier et de se ruiner pour lui, il ne put contenir son irritation.

— Allez-vous maintenant vous aller à nos ennemis? s'écria-t-il. Quoi! c'est cet homme que vous chérissez ainsi? Avez-vous donc oublié la mortelle injure dont il s'est rendu coupable envers moi?

— Qu'importe cette injure, repondit-elle, et qu'y a-t-il

Digitized by Google

de commun entre elle et mon amour? J'aime et j'oublie tout le reste.

— Vous m'abandonnez donc!

— Lorsqu'il y a dix ans, je commençais à aimer Frédéric, vous ai-je abandonné pour lui? Croyez-vous que mon cœur ne puisse contenir deux sentiments si peu semblables : une vive amitié pour vous et un grand amour pour lui?

Chavanet bocha la tête.

— Il ne me plaît pas, dit-il, de partager votre cœur avec le plus cruel de mes ennemis. Il faut choisir entre lui et moi.

Rien n'empêchait Pauline de répondre sur-le-champ que son choix était fait et de renvoyer Chavanet. Elle ne fondait plus sur lui aucune espérance; elle ne nourrissait pas d'arrière-pensées. En dehors de son amour pour Frédéric, il n'était rien qu'elle ne fût prête à braver. Cependant, elle avait trop longtemps vécu avec Chavanet pour se séparer ainsi de lui. Elle espéra qu'elle pourrait se le conserver au titre d'ami, et c'est dans ce but qu'elle lui répondit en ces termes :

— Pourquoi vous blesseriez-vous de l'affection que je porte à Fréderic, alors que vous n'êtes pas mon amant? Il semble au contraire que vous devriez vous en réjouir.

Chavanet la regarda avec surprise.

— Oui, vous en réjouir, continua-t-elle. Si vous avez un ennemi auprès de Serverette que vous adorez, s'il y a un rival qui puisse vous empêcher de trouver la clef de son cœur, n'est-ce pas Frédéric? Si donc je parviens à me faire aimer de lui, à lui faire oublier Serverette, n'est-ce pas à votre profit que j'aurai travaillé?

Ces raisons étaient indiscutables. Pauline disait vrai

Google

et Chavanet le comprit ainsi. Mais il n'espérait plus conquérir à sa cause le cœur de Serverette; il n'éprouvait contre elle, nonobstant un désir violent capable de tout pour se satisfaire, qu'une haine profonde. Dans la passion que Pauline affichait pour Frédéric, il ne voyait autre chose qu'une injure faite à lui-même, qui n'avait jamais pu se faire aimer de cette femme singulière.

Ce fut sur ces impressions qu'il quitta madame de Pélussin, après avoir énergiquement blâmé la sottise qu'elle avait faite, selon lui, en s'enfuyant de la maison de Verrina.

En l'embrassant, au moment de prendre congé d'elle, il sentit qu'elle lui devenait indifférente. Il ne pouvait plus se fier à une femme éperdument éprise du commandant Laffrey, qu'il détestait, et il lui sembla que quelque chose se brisait dans son cœur.

Si cruelle que fût pour Pauline une telle séparation, elle ne regretta pas une minute ce qu'elle avait fait.

Le dévouement et l'abnégation qu'a dictés un amour sincère ne sont d'aucun poids au cœur qui s'y livre.

Elle aurait voulu faire plus encore.

Elle regrettait son existence déréglée et maudissait le passé, qui la mettait dans l'impossibilité d'apporter un cœur vierge à celui qu'elle adorait. Elle souhaitait qu'il lui fût permis de saisir une occasion de réparer ses fautes. Aucun sacrifice ne lui aurait paru impossible, s'il avait eu l'amour pour but et Frédéric pour inspirateur.

Cependant, cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait fui Verrina. En apprenant sa mort, elle s'était empressée d'accourir chez le notaire du marquis, afin de lui démontrer qu'elle ne possédait plus rien de ce

qui avait été à elle et de ce qu'elle aurait pu garder, à l'insu de tous, et que les héritiers de cette importante succession n'auraient ni réclamations, ni reproches à lui adresser.

Puis, libre de ce côté, dégagée de ce qu'elle considérait comme une chaîne, elle était rentrée chez elle avec l'espoir que Frédéric viendrait l'y trouver.

Il ne vint pas. Comment exprimer ce qu'elle souffrit?

Cette créature aux pieds de laquelle tant d'hommes s'étaient traînés sans l'attendrir, versa en une semaine plus de larmes qu'elle n'en avait fait verser toute sa vie.

Les deux femmes qui la servaient ne la reconnaissaient plus. Elle ne leur parlait qu'avec douceur. Tout lui était bon. On ne l'entendait jamais se plaindre. Les choses de la vie matérielle ne lui étaient plus rien. Son unique souci était de rester belle, non qu'elle fût encore fière de ses charmes, mais parce qu'elle en avait besoin.

Heureusement pour elle, elle était de ces femmes que les larmes ne défigurent pas, et qui puisent au contraire, dans la manifestation d'une grande infortune, une grâce de plus. Sa beauté prit vers ce temps un caractère admirable, comme pour jeter, sur son déclin, un dernier et incomparable éclat, semblable aux rayons d'un soleil qui va disparaître.

En cet état, Pauline n'aurait eu qu'à se montrer une heure dans le monde, pour voir sur-le-champ se former autour d'elle une cour plus brillante que celle qu'elle avait délaissée.

Mais elle ne pensait plus à rien de semblable. L'amour la rongeait.

Et cependant Frédéric ne venait pas.

Il n'ignorait aucun détail de la conduite de madame de Pélussin, il savait avec quelle ardeur elle avait ouvert son âme à la passion qu'un seul de ses regards avait allumée; mais il n'aimait pas Pauline. Ce mot justifie sa conduite.

A-t-on jamais mesuré la somme d'égoïsme et d'indifférence que peut contenir un cœur amoureux! Ceux-là seuls qui ont aimé sans être payés de retour peuvent répondre. La femme qui aime aura beau entasser sacrifices sur sacrifices, verser larmes sur larmes, s'offrir tout entière. L'homme qui ne l'aime plus ne comprendra rien, ou, s'il comprend, il ne verra dans tant d'efforts tentés pour l'émouvoir, qu'une chose importune et désagréable dont il aura hâte de se débarrasser.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Pauline ne perdit pas l'espérance, et un soir elle écrivit à Frédéric. Ce langage tendre, humilié, imprégné de la passion la plus chaude et la plus exaltée, n'émut pas le commandant. Il y répondit par quelques mots de regrets et d'excuses, impatienté d'être poursuivi de la sorte par un amour qu'il ne partageait pas. Son cœur ne battait plus que pour Serverette. A quoi bon les tentatives de Pauline?

Il adorait Serverette autant que lui-même était adoré par madame de Pélussin. Il y allait tous les jours et passait dans cet intérieur paisible et désormais presque heureux, des heures entières à repaître ses yeux de cette beauté calme, fraîche, inaccessible aux orages, épanouie dans l'émotion d'une attente mystérieuse.

Il se plaisait à croire que, le jour où il se déclarerait, Serverette ne le repousserait pas, et, dans cette espé-

Digitized by Google

rance, il ne disait rien, voulant prolonger ce rêve jusqu'au moment où il pourrait y faire succéder la réalité.

Combien il se trompait! Il aurait mieux valu pour lui qu'il suivît le conseil de Daniel de Biesle et qu'il obligeât Serverette à entendre ses aveux. Elle lui aurait, sur-le-champ, répondu avec la franchise d'une âme honnête, et il aurait su que depuis dix ans elle aimait Barbassous.

Mais il prolongea son silence, ne parla de son amour qu'à Daniel, qui ne pouvait le détromper, et ne chercha qu'à se rendre aimable et utile dans cette maison où il aurait voulu finir sa vie.

Pendant ce temps, Pauline se désespérait.

Un jour, n'y tenant plus, voyant bien qu'elle ne parviendrait pas à attirer Frédéric chez elle, elle se rendit chez lui. Il était absent. Elle voulut l'attendre, et le soir, lorsqu'il revint de Passy, où il avait passé la soirée avec Serverette, ce fut Pauline qu'il trouva dans sa chambre.

Il ne put retenir un geste de surprise et d'impatience.

— Vous deviez cependant vous attendre à me rencontrer ici un soir ou l'autre, lui dit-elle. Je vous ai écrit lettres sur lettres. Pourquoi n'êtes-vous pas venu? Votre présence eût apaisé ma pauvre tête malade. Ce soir, je suis arrivée à vous. Il faut que vous m'entendiez et ensuite vous prononcerez mon arrêt.

Il fut donc obligé de l'entendre. Elle parla durant une heure avec tant d'éloquence et de passion, qu'il fut ému. Un amour sincère, lorsqu'il est exprimé par une bouche éloquente est toujours entraînant. Une fois de

Digitized by Google

plus, la beauté de Pauline eut raison de l'indifférence de Frédéric.

Il céda et, affolée de désirs, elle essaya de croire qu'elle était aimée et de se tromper elle-même pour donner une pâture à la flamme intérieure qui la brûlait.

XXV

Peu de jours après les événements racontés dans les chapitres qui précèdent celui-ci, Chavanet reçut la visite d'un personnage, nommé M. Murray, qui lui était recommandé par son correspondant de Trieste, et auquel il avait ordre d'ouvrir un crédit illimité.

Malgré son nom étranger, M. Murray parlait le français avec une irréprochable pureté. Grand, brun, solidement bâti, il avait une taille souple et bien prise, d'épais cheveux noirs, de beaux yeux à fleur de tête, une barbe bien plantée et ne portait pas plus de trente-six ans. Ses mains étaient blanches, toute sa personne respirait l'élégance et ses manières s'harmonisaient avec l'ensemble de son individu. Enfin, pour compléter ce portrait, ajoutons qu'il avait une voix douce, grave, pénétrante, une voix d'homme destiné à aimer beaucoup et à être beaucoup aimé.

Chavanet reçut M. Murray avec les égards dus aux recommandations dont ce dernier était l'objet. Il lui offrit un appartement dans sa maison, ce que M. Murray refusa, à raison, dit-il, d'une mission diplomatique dont il était chargé et qui exigeait qu'il jouit de la plus entière liberté. Néanmoins, il accepta plusieurs fois à dîner, consentit à aller au bois et au théâtre avec Chavanet, et

ce dernier qui, voulant enfin secouer la passion qui l'obsédait, cherchait l'oubli dans des distractions quotidiennes, fut heureux d'avoir rencontré un compagnon tel que M. Murray.

Cependant, lorsqu'ils étaient à côté l'un de l'autre, Chavanet se sentait préoccupé, sans comprendre pourquoi. Le regard de M. Murray le troublait; et quelque chose lui disait que ce n'était pas la première fois qu'il se rencontrait avec ce personnage aux allures un peu mystérieuses, qui trahissait, sans le vouloir, une incontestable supériorité sur le commun des hommes. Il avait déjà vu ce visage, mais si haut qu'il remontât dans ses souvenirs, il ne se rappelait pas dans quelles circonstances il l'avait vu.

A diverses reprises, il essaya d'interroger M. Murray sur son passé. Mais ce dernier répondait toujours évasivement à ses questions, et Chavanet ne put rien savoir, sinon qu'il avait habité déjà la France.

Un mois s'écoula ainsi. On approchait alors de la mi-septembre.

L'Europe avait à cette époque les yeux fixés sur la Crimée où se déroulait l'un des épisodes le plus dramatiques de l'histoire militaire de ce temps.

Depuis un an, l'armée française assiégeait Sebastopol qui résistait encore, malgré les échecs successifs de l'armée russe. A Paris, on recevait tous les jours des nouvelles du théâtre de la guerre, qui exerçaient sur les fonds publics une influence considérable.

Dans des cas semblables, le rêve des financiers et des spéculateurs est de connaître à l'avance, avant qu'ils soient tombés dans le domaine de la publicité, certains détails susceptibles de provoquer un mouvement de Bourse, de façon à prévoir le mouvement et à en profiter.

Digitized by Google

Ce rêve, Chavanet l'avait fait aussi, et, en ce moment, il appelait de tous ses vœux l'occasion de réaliser un coup de filet qui lui permît de relever ses affaires en désarroi.

Un matin, M. Murray entra chez lui, et d'un air mystérieux :

— J'ai de grosses nouvelles, lui dit-il.

— Des nouvelles! d'où?

— De Crimée, absolument inconnues, et qui m'ont été confiées par un haut personnage. On n'en parlera pas dans Paris avant demain.

Courbé en deux comme un point d'interrogation, Chavanet regarda M. Murray.

— Ne me demandez rien, reprit celui-ci, le secret ne m'appartient pas.

— Vous pourriez me le confier. Je ne le répéterai à personne, je vous en donne l'assurance.

— Non! non! c'est impossible. Tout ce que je puis faire, c'est de vous conseiller la prudence. Si vous êtes engagé à la Bourse, réalisez aujourd'hui même.

— Vous croyez donc à la baisse?

M. Murray fit le geste d'un homme qui ne veut pas parler de peur d'en trop dire. Ce silence accrut la curiosité de Chavanet. Il savait la haute position de son nouvel ami; il avait confiance en lui et brûlait de connaître son secret.

— Voyons, mon cher Murray, dit-il alors, songez que vous tenez peut-être mon salut dans les mains. Laissez-vous fléchir et confiez-moi ce que vous savez.

— Votre salut! Que parlez-vous de salut?

— Confidence pour confidence, reprit Chavanet, et je commence afin de vous donner l'exemple. Apprenez donc que ma situation est très-ébranlée. J'ai subi des

pertes considérables qui, si elles se renouvelaient, me laisseraient ruiné à plate couture. Eh bien, en me fournissant le moyen de réaliser un gros bénéfice, vous me sauvez.

— Mais comment vous fournir ce moyen?

— En m'apprenant tout ce que vous savez. Si les nouvelles sont bonnes pour nous, je prendrai mes précautions en vue de la hausse qu'elles doivent provoquer; dans le cas contraire, je dresserai mes batteries en vue de la baisse, et dans les deux cas, je suis assuré d'un gain considérable.

M. Murray demeura pensif pendant quelques instants, tandis que son interlocuteur attendait anxieusement sa décision.

— Écoutez, dit-il enfin. Je suis prêt à vous donner satisfaction et à vous révéler ce que j'ai appris. Mais j'y mets une condition.

Chavanet se méprit au sens de ces mots.

— Eh! mon cher, je comprends très-bien que vous exigiez un bénéfice. C'est part à deux.

— Vous ne saisissez pas ma pensée. Je ne vous demande pas de m'associer à votre gain, et vous me l'auriez offert que je l'aurais refusé. La condition dont je parle est celle-ci : Quel que soit le résultat de la spéculation que vous entreprendrez, vous ne m'adresserez aucun reproche. Je crois à l'authenticité des nouvelles que je vais vous communiquer; mais, enfin, si je me trompais!...

— Vous tromper! vous! je n'en crois rien.

— Alors, voici de quoi il s'agit. On a reçu ce matin, au ministère de la guerre, un rapport du commandant en chef de l'armée française. Le siége est levé. Les Français et leurs alliés ont dû se retirer après avoir été

battus par les troupes russes. Si la paix est signée après cet échec, ce ne peut être qu'une paix honteuse. Mais on ne pense pas qu'elle le soit et on prête au contraire au gouvernement l'intention d'envoyer une armée en Russie.

Chavanet avait écouté M. Murray, sans perdre une seule de ses paroles. Lorsqu'il eut fini :

— Êtes-vous sûr de ce que vous venez de me dire là?

Pour toute réponse, M. Murray prononça le nom du haut personnage duquel il tenait ces détails.

— Ma fortune est triplée, s'écria Chavanet. Et regardant la pendule, il ajouta : L'heure de la Bourse! Je me sauve.

Et se jetant sur son chapeau, il sortit en courant, sans remarquer le sourire singulier qui se peignit sur le visage de son interlocuteur.

A la Bourse, Chavanet joua à la baisse.

Ces mots hausse et baisse, appliqués à la spéculation, ne sont pas compris de tout le monde. Pour ceux qui ne les comprennent pas, nous allons expliquer l'opération à laquelle se livra Chavanet.

Il vendit à terme, c'est-à-dire livrables à la fin du mois et au taux du jour, une somme considérable de valeurs qu'il ne possédait pas. Si la nouvelle donnée par Murray était exacte, toutes les valeurs devaient subir le lendemain une baisse considérable. Il achèterait alors autant qu'il avait vendu la veille et bénéficierait de toute la différence qui existait entre le prix de vente et le prix d'achat.

Voilà ce qu'on appelle jouer à la baisse.

L'opération de Chavanet embrassa une somme de plusieurs millions et les bulletins financiers de la journée en firent mention.

Digitized by Google

Après ce beau coup, il alla dîner joyeusement au bois de Boulogne, attendant avec impatience la journée suivante. Il avait oublié Serverette. Puisque l'homme d'argent dominait encore chez lui l'homme éperdument amoureux, il était sauvé.

Le lendemain matin, il vit apparaître M. Murray qui marcha vers lui, la douleur peinte sur le visage en disant :

— Ah! mon pauvre ami, je suis désolé.

— Qu'est-ce donc?

— Quoi! vous ne savez pas. J'ai été indignement trompé.

Chavanet devint horriblement pâle. M. Murray lui tendit un exemplaire du *Moniteur*. En tête de la partie officielle du journal se trouvait une note qui annonçait la prise de Sébastopol par l'armée française.

— Je suis perdu! s'écria Chavanet.

Murray courba la tête.

— Je prévoyais ce malheur, dit-il, et hier je ne voulais pas parler.

La Bourse s'ouvrit ce jour-là avec une hausse formidable dont se souviennent encore les habitués du palais de la spéculation, et qui s'y continua jusqu'à la fin du mois. Les différences que Chavanet avait à payer s'élevaient à onze cent mille francs. C'est la somme qu'il aurait gagnée si un mouvement contraire s'était produit.

A dater de ce moment, il tomba dans une noire tristesse dont rien ne put le tirer. Ce fut en vain que Murray essaya de le consoler en lui faisant espérer une prompte revanche. Chavanet n'avait plus confiance. Il se sentait débordé par les événements qui, depuis quelque temps, lui étaient contraires.

Il rapprochait son échec auprès de Serverette de son

Digitized by Google

échec à la Bourse, et ne voyait qu'abîmes autour de lui. Mis dans la nécessité de retirer de la Banque l'argent qu'il y possédait encore, il ne put le faire sans compromettre son crédit. Les capitalistes qui avaient des fonds déposés chez lui s'alarmèrent, et dans la semaine qui suivit la liquidation qui emportait le plus clair de ses ressources, plusieurs d'entre eux se présentèrent à sa caisse pour retirer leurs dépôts.

Il faut avoir vu de près les affaires financières pour se rendre compte de la rapidité avec laquelle se détruit le laborieux échafaudage dont le crédit est le couronnement. La panique saisit les intéressés. Ils veulent tous être remboursés à la fois, et il n'est pas de bonne raison qui puisse leur faire prendre patience. C'est un sauve qui peut général.

Grâce à son activité, à l'influence dont il disposait encore, au prix de sacrifices écrasants, Chavanet supporta cet assaut et fit face aux plus pressants besoins. Cette crise ne le tua pas; mais elle lui porta un coup terrible, dont il ne devait plus se relever, à moins d'un bonheur inespéré.

Il ne se fit pas illusion un seul instant. L'agent de change associé avec lui était ruiné et la *Caisse des dividentes* ne battait plus que d'une aile. La catastrophe était prochaine. Il supporta son malheur avec un stoïcisme qui trompa bien des gens. On le vit dans les lieux publics, cacher sous un front tranquille les soucis qui troublaient son repos. Il annonça même qu'il offrirait un grand bal à ses nombreux amis.

Quant à sa conduite vis-à-vis de M. Murray, cause involontaire de sa ruine, elle fut un chef-d'œuvre de modération et de douceur. Il ne changea rien à sa ma-

Google

nière d'être envers lui, ne lui adressa pas un reproche et lui demanda même certains conseils.

Mais au fond, il se défiait de son soi-disant ami, car il ne s'expliquait pas comment ce dernier avait pu se tromper du tout au tout sur une nouvelle aussi grave que celle qui avait déterminé la débâcle qui menaçait de l'emporter.

Cependant il ne croyait pas que tout fût perdu. Il avait calculé que, s'il trouvait un million dans un délai de quinze jours, il pouvait être sauvé, liquider ses affaires sans secousse, et se conserver quelques centaines de mille francs, avec lesquelles il pourrait entreprendre, sans rien devoir à personne, des spéculations nouvelles.

C'est dans ces circonstances qu'il crut devoir aller trouver madame de Pelussin, qu'il avait beaucoup négligée dans ces derniers temps.

Il la trouva pâlie, amaigrie, faible. Ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quelques semaines avaient suffi pour la réduire à un état qui faisait mal à voir. Mais elle était belle encore, et son visage, entrevu à travers je ne sais quelle fièvre, avait encore de l'attrait.

La pauvre femme s'en allait de jour en jour en voyant que ses efforts et l'ardeur de son amour n'avaient pu fixer à ses côtés le commandant Laffrey. Par pitié, ce dernier lui donnait encore des soins, mais en laissant deviner tout le mal qu'il avait à feindre une sincérité qui ne pouvait tromper personne. Il n'aimait toujours pas Pauline et il était lassé des semblants d'affection qu'il lui avait témoignés depuis le jour où elle s'était trouvée à ses pieds, et uniquement afin de ne pas la laisser mourir de douleur.

Elle raconta ses peines à Chavanet, et de nouveau ce dernier lui fit d'amers reproches sur la précipitation avec

Google

laquelle elle avait renoncé à la fortune qu'elle tenait du marquis de Verrina.

— Ne me reprochez pas cette action, répondit-elle doucement. C'est la plus belle de ma vie.

— Possible. Mais, si vous ne l'aviez pas commise, vous seriez riche encore, et vous pourriez aujourd'hui me venir en aide.

Et comme elle le regardait avec surprise, il lui fit part à son tour de ses propres malheurs, accomplis si rapidement qu'elle n'en avait encore rien su. Mais il vit bien que Pauline n'était plus pour lui l'amie des jours passés, et qu'absorbée égoïstement par sa propre infortune, elle ne s'intéressait plus à la sienne avec l'ardeur qu'elle y eût mise autrefois. Cependant elle ne lui refusa pas le conseil qu'il était venu chercher auprès d'elle.

— Je ne vois qu'un moyen de vous sauver, lui dit-elle.

— Lequel?

— Il vous faut un million, dites-vous, pour traverser heureusement la crise qui peut vous anéantir.

— Un million me suffirait.

— Empruntez-le à votre femme.

Il vivait si peu avec Hélène, elle comptait si peu dans sa vie, que l'idée que lui suggérait Pauline ne lui était pas encore venue.

Il la regarda avec admiration. Elle reprit :

— En vous mariant vous avez constitué une dot à mademoiselle de Bournay.

— Sans doute. Mais je ne la lui ai jamais comptée. Elle n'existe qu'au contrat et je la lui dois encore.

— Mais elle a un château d'un grand prix.

— Oui, j'ai acheté Bournay à son père, qui a payé ses dettes avec le prix que je lui en ai remis, puis je le lui ai offert à elle.

Digitized by Google

— Eh bien, obtenez aujourd'hui son consentement pour emprunter sur cette propriété la somme qui vous est nécessaire.

Le conseil était à la fois si simple et si pratique, que Chavanet exprima sa reconnaissance en termes enthousiastes.

— Ah! Pauline, s'écria-t-il, que de services nous aurions pu nous rendre l'un à l'autre si nous avions su mieux nous entendre et rester toujours étroitement unis! Vous auriez été la tête, moi le bras, et à nous deux...

Un soupir fut la réponse de madame de Pélussin. Que venait-on lui parler d'intérêts en un pareil moment? Chavanet se retira et promit de revenir. Le même jour il envoya une dépêche à sa femme, dans laquelle il la priait de rentrer sur-le-champ à Paris pour une affaire urgente et, à partir de ce jour, il reprit l'habitude d'aller fréquemment voir Pauline.

Hélène arriva dans la semaine suivante et ne fut pas peu surprise en trouvant son mari empressé, tendre, peu semblable, en un mot, à l'homme qu'elle connaissait.

— Me pardonnerez-vous, lui dit-il, d'avoir troublé la paix de votre retraite? J'avais besoin de vous.

— Ne suis-je pas votre femme, demanda-t-elle, et toujours prête à vous obéir? Que désirez-vous de moi?

Il n'entrait pas dans le plan de Chavanet de faire connaître sur-le-champ à Hélène la cause véritable pour laquelle il l'avait rappelée. Aussi s'était-il à l'avance entouré de précautions, suivant en cela les conseils de Pauline, qui lui avait recommandé de ne rien brusquer s'il voulait réussir dans une tentative aussi délicate que celle qu'il entreprenait.

— J'ai le désir, ma chère amie, dans l'intérêt de mes

affaires, de donner sous peu de jours un grand bal. Vous ne pouviez manquer à une fête dont vous serez le principal attrait, et c'est afin de vous prier d'en faire les honneurs, que je vous ai demandé de revenir.

Quelque répugnance qu'une demande de ce genre pût inspirer à Hélène dont l'âme était livrée à une noire mélancolie, elle ne pouvait refuser d'accéder aux désirs de son mari. Elle répondit donc qu'elle était prête à lui obéir, et Chavanet, heureux de ce premier succès, attendit un moment plus opportun pour essayer d'en remporter un second.

Durant l'intervalle qui s'écoula entre le jour de son arrivée et celui où le bal devait avoir lieu, Chavanet présenta M. Murray à sa femme.

Ce dernier fut touché de la grâce de madame Chavanet. Il devina les souffrances intimes que cachait ce visage un peu froid, et se prit d'amitié pour cette créature touchante et belle qui inspirait le respect et la sympathie à tous ceux qui l'approchaient. De son côté, à peine présenté, il inspira confiance, et l'accueil qui lui fut fait s'en ressentit. En quelques visites il charma tout à fait Hélène, et il put lire dans son cœur trop fermé la cause de la tristesse dont ses traits étaient empreints.

Ainsi, à ce moment, M. Murray était entré tout à fait dans la vie privée de Chavanet.

Il connaissait l'état de ses affaires.

Il était l'ami de sa femme.

Et Chavanet ne s'apercevait pas que depuis qu'il connaissait M. Murray, il était suivi tous les sours, en quelque endroit qu'il portât ses pas, par un personnage mystérieux qui épiait ses mouvements et ses démarches, comme pour découvrir un secret dans l'existence de sa vie.

Digitized by Google

XXVI

Assuré de sauver sa situation, grâce aux ressources qu'il comptait obtenir de sa femme, Chavanet ne chercha plus qu'à se faire rendre la confiance publique que le mauvais état de ses affaires lui avait fait perdre. C'est dans ce but qu'il résolut de donner dans son hôtel une grande fête qui devait, — il l'espérait, — dissiper les inquiétudes répandues dans le monde à son sujet.

Cette fête ne pouvait être considérée par personne comme le résultat d'un habile calcul. Elle s'expliquait naturellement autant par la haute situation de Chavanet que par son récent mariage. N'était-il pas tenu de présenter sa femme à ses nombreux amis, d'ouvrir ses salons dont elle saurait si bien faire les honneurs? Qui aurait osé soupçonner que, sous ce prétexte légitime, se cachât toute une combinaison destinée à laisser croire aux badauds que le banquier Chavanet était toujours riche et ferme dans sa fortune?

Le soir du bal arriva, après avoir défrayé pendant huit jours les chroniques des journaux, qui en décrivirent à l'avance les splendeurs, et les conversations de tous les gens qui espéraient être invités.

Il y avait au rez-de-chaussée de l'hôtel qu'habitait Chavanet trois salons somptueux derrière lesquels s'é-

tendant une vaste galerie, transformée en serre. C'est là que, de dix heures du soir à cinq heures du matin, se pressa une foule dorée qu'émerveilla le luxe déployé durant cette nuit mémorable.

Il y eut un concert suivi d'un bal. Au milieu de la fête, on livra aux invités un buffet dressé par Chevet, et toute cette cohue élégante et parée mangea à la table de celui dont, quelques jours avant, elle avait prédit la ruine.

La vie parisienne est riche en anomalies de cette sorte.

On dîne et on danse chez des gens qu'on envie et qu'on déteste, et, si au lendemain du festin qu'ils vous ont offert, une catastrophe vient les frapper, ils doivent renoncer à trouver un seul ami parmi ceux qui ont usé de leur hospitalité et quelquefois même en ont abusé.

Hélène Chavanet, vêtue de blanc, écrasée sous le poids des diamants que son mari lui avait donnés la veille, en exigeant qu'elle s'en parât, excita l'admiration générale par sa beauté que relevait encore le caractère mélancolique qui lui était propre.

En rappelant quelques semaines plus tard les splendeurs de cette fête, on put dire qu'on avait dansé sur un volcan. En effet, Chavanet était alors menacé de toutes parts dans son honneur et dans son crédit. Si sa femme lui refusait le secours qu'il comptait solliciter d'elle, sa ruine était complète. Il avait, à quinze jours de là, des échéances formidables, véritable cap des tempêtes dont le passage devait décider sa destinée, selon qu'il serait heureux ou malheureux, et qu'Hélène seule pouvait l'aider à franchir. Mais personne ne découvrit un nuage sur son front. Comme s'il avait mis un masque impénétrable sur son visage, aucun des soucis qui l'assaillaient ne fut deviné.

Digitized by Google

Invité à cette fête, M. Murray fit une apparition vers dix heures. On le vit traverser les salons, présenter ses hommages au maître et à la maîtresse de la maison. Puis il disparut au moment où la foule devenait plus compacte.

Nous laisserons les invités de Chavanet, livrés au plaisir, pour suivre M. Murray. Un coupé sombre, sans armoiries, l'attendait à la porte de l'hôtel. Il y monta, et le cocher le conduisit, avenue Montaigne, chez madame de Pélussin.

Il sonna. On ouvrit.

— Madame ne reçoit pas à cette heure, dit le concierge.

— Il faut cependant que je lui parle. Il s'agit d'une affaire urgente.

Le concierge résistait, bien que M. Murray parlât avec une autorité qui devait lui en imposer. Une pièce d'or donnée à propos leva ses scrupules et il consentit à aller prévenir la femme de chambre de madame de Pélussin. Celle-ci vint. Il y eut encore des pourparlers et, enfin, elle alla annoncer M. Murray à sa maîtresse.

Il attendit dans un salon pendant dix minutes. Pauline se présenta alors, simplement vêtue d'un peignoir bleu, à peine coiffée, mais belle toujours.

M. Murray s'inclina.

— C'est à moi que vous désirez parler, monsieur?

— A vous-même, madame, et il a fallu que j'y fusse poussé par la nécessité pour oser me présenter chez vous à une heure aussi indue.

Nous avons déjà dit l'impression que M. Murray causait à Chavanet depuis qu'il le connaissait. Ce dernier en avait fait part à Pauline en lui parlant de son nouvel ami. Cette impression, Pauline l'éprouva en se trouvant en face de M. Murray.

Digitized by Google

Ce regard un peu sombre était une ancienne connaissance. Elle l'avait déjà vu quelque part. Où? quand? Voilà la double question qui se posa sur-le-champ dans son esprit.

Mais il était écrit qu'elle ne devait pas subir les mêmes incertitudes que Chavanet, car, sans lui laisser le temps d'une longue réflexion, M. Murray lui dit :

— Madame, avant tout, je vous dois une révélation. Le nom sous lequel on m'a annoncé chez vous n'est point le mien, je suis Barbassous.

En un autre moment, ces mots auraient causé à Pauline une surprise profonde. Mais, en l'état où elle était, livrée tout entière à son amour, la mort dans le cœur, parce que, depuis plusieurs jours, elle n'avait pas vu Frédéric, elle reçut cette communication sans étonnement.

— Je vous reconnais, monsieur, dit-elle d'une voix calme. Que souhaitez-vous de moi?

En même temps, elle lui indiquait un siége en face d'elle.

Barbassous, — nous rendons à M. Murray son véritable nom, — la regarda quelques instants sans parler. Puis il répondit :

— Madame, je vous dirai tout à l'heure l'objet de ma visite. Mais il importe que je vous parle d'abord de moi. Je suis à Paris depuis plusieurs semaines et M. Chavanet a dû vous le dire.

— Il m'a dit, en effet, qu'il s'était étroitement lié avec un M. Murray, et que cette liaison ne lui a pas porté bonheur; car c'est pour avoir suivi un conseil donné par vous, qu'il a subi une perte d'argent dont les conséquences peuvent lui être fatales.

— Ce n'est pas tout à fait la vérité, car j'avais, au

Digitized by Google

contraire, recommandé à votre ami la plus grande prudence. Mais peu importe, il ne s'agit pas de lui en ce moment.

Il y eut une pause, Barbassous reprit :

— Voila plus de dix ans, madame, que j'ai quitté la France, frappé par une condamnation que je ne méritais pas, mais que j'ai acceptée pour sauver une femme qui m'était chère.

— Serverette!

— Justement. En partant pour ne pas subir une peine imméritée et infamante, j'ai juré que tôt ou tard je me vengerais de l'homme qui, par sa conduite, avait poussé Serverette à l'acte de désespoir dont j'ai voulu me reconnaître coupable. J'ai juré également que j'attendrais pour exercer ma vengeance le jour où je serais devenu riche et où je pourrais rendre l'honneur à la victime de Chavanet.

— Vous venez pour vous venger? s'écria Pauline.

— Voulez-vous m'écouter sans m'interrompre? continua Barbassous. Pendant mon exil forcé j'ai souffert d'indicibles douleurs, autant parce que j'étais séparé de celle que j'aimais que parce que j'ai connu la misère dans ce qu'elle a de plus hideux. En quittant la France je me rendis en Angleterre, où j'espérais vivre de mon état d'armurier. Je n'y trouvai qu'un travail insuffisant, et, après un séjour de dix-huit mois dans ce pays, je dus aller chercher fortune ailleurs.

Pendant sept ans, madame, j'ai traîné une vie misérable dans tous les pays du monde. Je vous en épargnerai les détails. Je vous dirai seulement qu'au milieu de mes maux, de mes découragements, de mes faiblesses, j'ai toujours été soutenu par deux pensées. J'espérais retrouver Serverette et me venger de M. Chavanet. Cet

Digitized by Google

espoir menaçait de ne se réaliser jamais, car, à plusieurs reprises j'ai cru que la mort me fermerait les yeux avant que j'eusse revu ma terre natale. Heureusement il n'en a rien été. L'année dernière, en Suisse, j'eus le bonheur de connaître un savant, une espèce d'original, à moitié fou, mais honnête homme, et de lui rendre quelques services, grâce aux connaissances que j'ai acquises durant mes voyages. Il y a trois mois il a rendu le dernier soupir dans mes bras, et, après sa mort, j'ai appris qu'il me laissait toute sa fortune, qui est considérable, à la condition que je consentirais à porter son nom. Cette circonstance vous explique pourquoi je m'appelle Murray et pourquoi je suis ici.

Barbassous s'arrêta de nouveau et Pauline, croyant qu'il avait fini, s'empressa de l'interroger.

— Que désirez-vous donc de moi?

— Je n'ai pas terminé, madame, répondit Barbassous. Une fois riche, j'ai songé à rentrer en France. Mais je pouvais être reconnu, arrêté et conduit au bagne pour y subir ma condamnation. Je me suis donc fait naturaliser Suisse, puis j'ai sollicité et obtenu une mission qui fait de moi un personnage diplomatique, et c'est dans ces conditions que je suis rentré en France. D'abord, j'ai voulu retrouver Serverette, et je me suis rendu dans l'Ardèche. Là, j'ai appris que depuis plusieurs années elle avait quitté le pays, après la mystérieuse disparition de sa fille. Alors je suis venu à Paris. Je m'étais fait recommander à M. Chavanet par un banquier de Trieste, l'ami de l'homme regretté à qui je dois la fortune, et c'est ainsi que je suis entré dans la vie de celui dont je voulais tirer vengeance.

Madame de Pélussin ne put retenir un geste de terreur qui arracha un sourire à Barbassous. Puis il continua :

Google

— J'avais eu d'abord la pensée d'interroger M. Chavanet, afin de savoir la destinée de Serverette, mais j'ai craint non pas d'être reconnu par lui, mais d'exciter sa défiance et de ne pas obtenir les renseignements qui m'étaient nécessaires. J'ai donc préféré devenir son ami, puis j'ai commencé ma vengeance, en le poussant à sa ruine. En même temps, j'ai épié ses démarches. Tous les soirs, lorsqu'il sort, je le suis. Je connais, sans qu'il le soupçonne, toutes les maisons où il va, toutes les personnes qu'il fréquente, et c'est ainsi que je suis venu chez vous. En agissant ainsi, j'ai compté qu'un jour ou l'autre, c'est Chavanet lui-même qui me conduirait auprès de Serverette ou qui me mettrait sur ses traces; car si, comme je le crois, c'est lui qui a enlevé l'enfant, il doit savoir où est la mère.

— La mère vit, monsieur, et elle a retrouvé son enfant, s'écria Pauline en se levant. En même temps, elle ajouta :

— Renoncez à vos projets de vengeance, je vous en supplie; car si vous voulez y donner suite, vous devriez aussi me frapper. N'ai-je pas été, sans m'en douter, la complice de Chavanet dans tout ce qui a été fait contre Serverette?

Elle s'arrêta sur cet aveu dicté tout à la fois par le désir qu'elle avait de sauver Chavanet, et par la joie qu'elle éprouvait et dont on devine la cause. Elle connaissait l'amour de Serverette, et elle bénissait Barbassous, qui revenait comme par miracle pour obliger celle-ci à se prononcer, à ouvrir les yeux à Frédéric Laffrey, qui caressait encore l'espoir d'être aimé d'elle, et qui, dans cet espoir, méconnaissait l'amour de Pauline.

Barbassous s'était levé à son tour. D'un geste, il ras-

Digitized by Google

sura madame de Pélussin qui venait de lui adresser une supplication éloquente. Puis il dit :

— Il y a huit jours, il eût été difficile de me faire renoncer à la vengeance. Mais j'ai vu, depuis, madame Chavanet; j'ai appris à la connaître, et c'est en sa faveur que j'épargnerai son indigne mari. Je ne pourrais le frapper sans l'atteindre elle-même, et c'est pour cela que j'ai changé mes projets.

— Quel que soit le mobile qui a dicté vos résolutions, répondit Pauline, soyez béni, monsieur, et sachez que Serverette serait heureuse si elle ne vous pleurait encore. Elle vous aime.

Barbassous porta la main à son cœur.

— Elle m'aime! Comment le savez-vous? A qui l'a-t-elle dit?

Pour toute réponse, Pauline raconta à Barbassous l'histoire de Serverette, en omettant à dessein les incidents qui auraient aggravé à ses yeux la culpabilité de Chavanet. Barbassous connut ainsi les malheurs de son amie; il sut qu'il était aimé.

— Ah! dit-il dans l'ivresse où l'avait plongé cette nouvelle, je ne songe plus à me venger.

C'est qu'il l'aimait aussi. L'éloignement n'avait fait qu'accroître son héroïque amour et son désir de donner à Serverette le bonheur auquel elle avait droit.

— Si j'avais su qu'elle chantait à l'Opéra, dit-il, il y a longtemps que je serais auprès d'elle. Comment se fait-il que je ne l'y aie pas vue?

— C'est qu'elle ne chantait pas les jours où vous y êtes allé.

Ils s'entretinrent ainsi longtemps encore. Ne pouvant à cette heure avancée courir chez son amie, Barbassous prenait patience en parlant d'elle. Madame de Pélussin

Digitized by Google

ne lui cacha pas que Frédéric, qu'elle-même adorait, aimait Serverette. Elle pleura devant cet homme qu'elle méprisait autrefois, et, quelques griefs qu'il eût contre elle, il fut touché de ses larmes. L'amour rend aux femmes les plus coupables le prestige qu'elles avaient perdu, et lorsqu'elles aiment sincèrement, ceux-là qui les méprisaient sont obligés de leur accorder une estime nouvelle.

Avant de se séparer, Barbassous et Pauline convinrent qu'elle ne révélerait rien à Chavanet du secret qu'elle venait d'apprendre. A présent que Barbassous se sentait aimé, il redoutait qu'on conspirât contre son bonheur. Chavanet pouvait le dénoncer, et bien qu'il se fût mis autant que possible à l'abri d'une surprise, il avait lieu de craindre un interrogatoire judiciaire destiné à constater son identité. Aussi son dessein était-il d'aller voir Serverette dès le lendemain, et, si celle-ci consentait à l'épouser, de l'emmener sur-le-champ hors de France.

Il était trois heures du matin lorsqu'il quitta la maison de Pauline. Il se rappela alors qu'il avait subitement disparu du bal de Chavanet, et afin de ne pas éveiller les soupçons il y retourna.

On dansait encore. La nuit avait été féerique, et les invités ne se montraient pas pressés de partir. Ici, la valse entraînait rapidement les couples intrépides qui résistaient encore à la fatigue. Là, on soupait. Plus loin, on jouait.

Dans la galerie, il rencontra Chavanet, qui lui dit :

— Où étiez-vous donc, mon cher Murray? Je vous ai cherché plusieurs fois.

— Je suis allé me montrer dans deux réceptions officielles. Mais j'y ai trouvé peu de monde. La foule est ici. Votre bal est splendide.

Digitized by Google

— Oui, c'est assez réussi, dit modestement Chavanet.

Hélène faisait avec grâce les honneurs de son salon. Elle se prodiguait pour plaire à tous, et toutes les bouches chantaient ses louanges.

Barbassous s'entretint un moment avec elle. Puis, brisé d'émotions, il alla s'asseoir derrière un massif d'arbustes exotiques, dans un petit boudoir qui séparait la galerie de la chambre de Chavanet.

Il avait choisi ce petit coin pour songer à son bonheur.

Caché à tous les regards, il pensait à Serverette, à la surprise qu'elle éprouverait le lendemain en le revoyant, en le retrouvant si changé d'aspect et d'intelligence, mais si semblable par le cœur au Barbassous qui l'avait autrefois sauvée.

C'est au milieu de ces dernières réflexions qu'il s'endormit, bercé par la musique mélodieuse qui charmait les danseurs.

Lorsqu'il se réveilla, un silence profond régnait autour de lui. Les lumières étaient éteintes. Le jour naissant pénétrait dans le boudoir par les croisées que les domestiques avaient ouvertes afin de purifier l'air.

Barbassous, surpris, regarda sa montre et reconnut qu'il avait dormi deux heures. Il pensa qu'après le départ des invités, caché derrière un groupe de plantes, il n'avait pas été vu des gens de Chavanet, pressés d'aller se livrer au repos.

Connaissant tous les détours de la maison, il allait se retirer, lorsque tout d'un coup son attention fut provoquée par un bruit de voix qui venait de la chambre de Chavanet, dont la porte était restée entrebâillée. Un flot de lumière s'échappait de la chambre.

Barbassous s'approcha, ouvrit l'œil et tendit l'oreille.

Google

Madame Chavanet était assise dans un fauteuil devant une table. Elle tenait à la main une grande feuille de papier timbrée, chargée d'écriture.

Debout devant elle, son mari parlait et gesticulait avec animation. Redoutant de surprendre un secret de ménage, Barbassous allait se retirer. Mais il vit dans le regard d'Hélène tant de froide résignation, dans celui de Chavanet tant de colère, qu'il devina un drame intime où sa présence pourrait être nécessaire.

Il demeura cloué à sa place, et il assista à un grave entretien.

XXVII

Voici ce qui s'était passé :

A cinq heures, le bal se termina, et les invités se retirèrent, à l'exception toutefois de Barbassous, resté endormi, ainsi que nous l'avons dit, derrière un massif d'arbustes, où personne ne l'avait vu.

Après une nuit semblable à celle qui venait de s'écouler, Hélène avait besoin d'un repos immédiat. Elle souhaita donc un bon sommeil à son mari et allait se rendre dans sa chambre, lorsqu'il la retint par ces mots :

— Ce matin, à neuf heures, j'aurai besoin de votre signature au bas d'une pièce que mon notaire viendra chercher. Vous dormirez à ce moment. Afin de m'éviter le désagrément de vous faire réveiller, voulez-vous signer ce papier tout de suite?

En même temps, il entra dans son appartement situé au bout de la galerie, après le boudoir dans lequel Barbassous était endormi. Hélène le suivit, non sans surprise. Ce n'est pas à cinq heures du matin, après une nuit de bal, qu'on demande à une femme sa signature, et Hélène ne pouvait savoir qu'en la lui demandant, en un semblable moment, son mari espérait que, brisée de fatigue, elle signerait sans lire.

Digitized by Google

Arrivé dans sa chambre, dont la porte resta ouverte, Chavanet prit sur une table chargée de papiers une feuille timbrée couverte d'une écriture fine et serrée, et, la présentant à sa femme avec une plume, en lui désignant du doigt la place où elle devait mettre son nom :

— C'est là, chère amie, dit-il.

Hélène tenait la plume. Elle allait obéir, lorsque tout à coup, arrêtée par un pressentiment, elle répondit :

— Me permettrez-vous de lire?

Chavanet fit la grimace.

— Ce sera bien long.

— Je ne puis pourtant signer sans savoir de quoi il s'agit.

Et elle parcourut rapidement le papier que Chavanet lui avait remis. C'était un acte par lequel elle l'autorisait à vendre ou à aliéner ses propriétés.

— Je ne puis signer, dit Hélène en repoussant la plume.

— Pourquoi donc, je vous prie?

— Parce que vous me demandez de me dépouiller de ce que vous m'avez donné vous-même.

Chavanet essaya de rester calme.

— Vous vous méprenez, mon amie, sur la signification de ce qu'on vous demande. Vous ignorez sans doute, ou vous n'ignorez pas, que, dans ces derniers temps, j'ai subi des pertes d'argent considérables.

— C'est aujourd'hui que je l'apprends, répondit Hélène. Jamais votre confiance en moi n'est allée jusqu'à m'entretenir de vos affaires.

Que ce fût un reproche ou la constatation d'un fait, Chavanet feignit de n'avoir pas compris, et il continua :

— J'ai été quelque peu éprouvé, et ce n'est qu'aux plus grands efforts que j'ai dû jusqu'ici mon salut. Je

Google

n'ai plus qu'un moment difficile à traverser. A la fin du mois, dans quelques jours, je dois faire des payements considérables pour lesquels j'ai besoin d'un million. Si je paye, je suis sauvé, car c'est à cette échéance que mes ennemis m'attendent, et la confiance me reviendra le jour où je les aurai confondus. Ai-je eu tort de penser que vous m'aideriez à trouver le million dont j'ai besoin, en m'autorisant à laisser prendre hypothèque sur le château de Bournay qui vous appartient?

Tandis que Chavanet apprenait à Hélène des nouvelles dont jusqu'à ce moment, elle n'avait pas connu le premier mot, une question s'étant posée dans l'esprit de la jeune femme, qu'elle traduisit immédiatement à son mari.

— Comment, dit-elle, avez-vous pu, dans l'état où sont vos affaires, vous décider à donner une fête qui vous serait cruellement reprochée, si vous n'échappiez pas à la catastrophe qui vous menace?

— Eh! ma chère, c'est un moyen de tromper les gens sur ma situation. Comment voulez-vous que ceux qui ont dansé et soupé ici cette nuit se défient de moi? Ils doivent se dire, au contraire : Ce Chavanet a les reins solides. Sa position a été compromise, mais il a su se tirer d'affaire.

Hélène fit un geste qui exprimait son mépris pour de semblables moyens.

— Voilà ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent, reprit Chavanet, et ils n'ont pas tort; car, avec le million que je vais pouvoir emprunter, grâce à vous, je serai sauvé.

— Malheureusement, répondit froidement Hélène, je ne signerai pas cette autorisation. Je ne veux pas aliéner Bournay.

Chavanet regarda sa femme comme s'il ne la comprenait pas. Elle s'expliqua mieux.

— Je refuse de vous obéir, non certes que je veuille

Digitized by Google

votre ruine, mais parce que ma conscience me défend de le faire. Rappelez-vous, monsieur, les conditions dans lesquelles vous m'avez épousée. Vous savez très-bien que je n'ai consenti à vous accorder ma main que parce que je conservais par là, à mon père, le château de sa famille, et à ma mère l'opulence dans laquelle elle a toujours vécu. J'ai donc payé Bournay et je l'ai payé de ma personne, de mon avenir, de mon bonheur. Ne trouvez pas étonnant que je refuse aujourd'hui de compromettre un propriété qui me coûte si cher.

— Mais, c'est ma ruine! s'écria Chavanet.

— Vous m'en voyez désespérée, mais, sachez que ruiné, si vous l'êtes jamais, vous trouverez à Bournay l'hospitalité, le repos. Cette terre me donne un revenu qui nous permettrait d'y vivre tous et je ne veux à aucun prix l'aliéner. Si un jour, après avoir eu la faiblesse de vous écouter, j'étais obligée d'en faire sortir mes parents, d'en sortir moi-même, où irions-nous? Que deviendraient ces deux vieillards dont j'ai voulu, par mon mariage, assurer le repos, et en quoi cela m'aurait-il servi de vous avoir épousé?

Chavanet n'en revenait pas. Il n'avait pas supposé un seul instant que sa femme lui opposerait une résolution aussi énergiquement arrêtée.

— Voilà donc comme vous vous montrez reconnaissante de ce que j'ai fait pour vous, s'écria-t-il. Vous n'aviez pas de fortune, vos parents étaient ruinés. Je vous ai tous sauvés!...

Hélène ne put contenir son indignation, et c'est à ce moment que, dans le boudoir, Barbassous se réveilla.

— Ce que vous avez fait pour moi! Vous osez en parler! Mais, n'est-ce pas en quelque sorte par surprise que ma main est tombée dans la vôtre? Ne savez-vous pas tout

Digitized by Google

ce que je vous ai sacrifié? Ne vous avais-je pas averti que je ne vous aimais pas et que je ne pourrais vous aimer jamais? Si, malgré cette déclaration, vous avez voulu forcer ma volonté, c'est que votre ambition y trouvait son compte. Je n'ai donc aucune reconnaissance à vous manifester, alors surtout que vous venez froidement me proposer la ruine, sachant bien que ce n'est qu'afin de l'éviter que je me suis donnée à vous.

Elle fit une pause, puis elle reprit :

— Je ne signerai rien. Il n'y a entre nous ni amour ni confiance, et après le sacrifice de ma liberté, rien ne me dicte celui que vous exigez. Je refuse donc de l'accomplir. Je le refuse pour moi-même, pour mes parents, et aussi un peu pour vous. Plus tard, vous me remercierez, car vous trouverez à Bournay un refuge contre les orages qui vous menacent.

Chavanet marchait à grands pas, silencieux et sombre.

— Vous ne comprenez donc pas, dit-il d'une voix que la colère faisait trembler, que si je n'ai pas un million d'ici à quelques jours, je suis perdu!

Il était horrible à voir. Mais Hélène n'abandonna rien de sa fermeté :

— Vous m'avez reconnu lors de mon mariage, avec la propriété de Bournay, un capital de cinq cent mille francs, répondit-elle; cette somme que je n'ai jamais touchée, je vous l'abandonne, disposez-en. Vous m'avez donné des diamants, reprenez-les, ceux-ci, ceux qui sont chez moi. Faites ressource de tout ce qui m'appartient, sauf de Bournay. C'est la seule chose que je veuille conserver et sur laquelle je ne vous accorderai aucun droit.

En parlant ainsi, Hélène détachait les boucles qui ornaient ses oreilles, et le collier qui brillait autour de son cou. Elle fit tomber sur la table les perles fines qui dan-

saient dans ses cheveux. Elle arracha ses bracelets, ses broches, et, jetant le tout devant son mari :

— Prenez, monsieur. Je comprends maintenant le sentiment qui vous avait porté à m'offrir ces bijoux. Vous voulez éblouir vos invités par l'étalage de vos richesses, et c'est ma personne que vous avez choisie pour complice?...

Chavanet l'interrompit :

— Vous êtes folle. Je vous fais des présents qui rendent toutes les femmes jalouses de vous et vous me les reprochez! Je vous demande un service que je pourrais exiger, vous me le refusez! Vous croyez faire beaucoup en renonçant à une dot qui n'existe que sur le papier et que je ne pourrai vous payer jamais, si je succombe; en me faisant don de vos diamants qui ne sont pas encore payés et que je rendrai demain matin à celui qui me les a vendus. Ce sont là des enfantillages. Il n'y a qu'une chose dont je puisse faire de l'argent, immédiatement et en quantité suffisante : c'est Bournay. Voulez-vous signer cette pièce?

— Je vous ai déjà dit mon sentiment à cet égard et je n'ai plus rien à faire ici.

En prononçant ces mots, Hélène se dirigea vers la porte opposée à celle par laquelle elle était entrée. C'était le chemin de sa chambre. Chavanet se précipita au-devant d'elle et lui barra le passage.

— Et vous croyez, s'écria-t-il, que les choses se passeront ainsi? Vous ne me connaissez guère.

En même temps, il saisit brutalement le poignet de sa femme, la ramena de force vers la table, et, lui présentant de nouveau la plume :

— Il faut signer.

— Jamais.

Google

— Nous verrons bien!

Et le misérable étreignit le beau bras d'Hélène avec une telle force, que ses doigts se dessinèrent sur cette chair blanche et ferme en traces rouges. Elle renversa son corps en arrière, se raidit dans un effort suprême et répéta :

— Jamais! vous me tuerez plutôt.

Chavanet la repoussa.

— Vous me faites pitié, murmura-t-il. Votre faiblesse vous protége.

Il y eut un moment de silence. Hélène le regardant fièrement, et sous la fixité de ce regard, le sien perdit quelque peu de son assurance.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il enfin. Mais votre résistance ne vous portera pas bonheur. La signature que vous refusez de mettre sur ce papier, je la mettrai, moi. Oui, je signerai de votre nom. Oserez-vous accuser votre mari d'avoir commis un faux?

Hélène joignit ses mains et frémit d'horreur.

Au même moment, Barbassous entra.

— Vous ne ferez pas cela, Chavanet; car si votre femme ne vous accusait pas, je vous accuserais. J'ai tout entendu!

— Vous étiez là?

— On m'a oublié sous des arbres, reprit Barbassous en souriant, et je bénis le ciel, puisque ce contre-temps m'a permis d'assister à cette ignoble scène et d'empêcher un crime.

Chavanet était d'abord demeuré immobile. Mais à ces mots, il bondit de colère, et, s'élançant vers une panoplie d'armes accrochée contre le mur, il y prit un pistolet.

Hélène poussa un cri.

Digitized by Google

Barbassous leva les épaules.

— Allons donc, ne faites pas l'enfant. Ce pistolet n'est pas chargé et la vue d'une arme à feu ne me fait pas peur. Rassurez-vous, madame, il ne me tuera pas.

Ce langage ironique arrêta Chavanet. Il replaça piteusement le pistolet à sa place, et, revenant vers Barbassous :

— Vous êtes donc mon ennemi, Murray? demanda-t-il.

— Je ne suis pas precisément votre ami.

— Que vous ai-je fait?

A cette question, Barbassous s'avança vers Chavanet.

— C'est donc vrai, vous ne m'avez pas encore reconnu. Depuis six semaines, je vis auprès de vous, et mon visage ne vous a encore rien rappelé?

Chavanet, immobile, retombait sous ses premières impressions. Il repassait par les incertitudes qu'il avait subies en se trouvant en face de Murray. D'un mot, ce dernier les dissipa.

— Je suis Barbassous.

Chavanet tressaillit. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et ses lèvres commencèrent à trembler, tandis que s'en échappait le nom qu'il venait d'entendre.

Hélène, qui ne comprenait rien à cette scène, avait peur. Mais en même temps, elle lisait dans le regard de Barbassous tant d'honnêteté qu'elle se sentait prête à se confier à lui.

— Dieu m'est témoin, dit alors Barbassous, que, venu d'abord avec le dessein de me venger de tout le mal que vous m'avez fait, j'avais renoncé à user de représailles. Mais je vous jure que si vous essayez de persécuter votre femme ou de porter atteinte à ses intérêts au moyen

Digitized by Google

d'une tromperie, vous entendrez encore parler de moi.

Hélène se précipita vers lui.

— Vous me protégerez, monsieur, s'écria-t-elle. Mon mari me tuerait. Je ne veux pas rester ici.

— Soyez sans inquiétude, madame, nous sortirons ensemble.

— Oui, je retournerai à Bournay auprès de mes parents.

Pendant ce court entretien, Chavanet avait repris son sang-froid.

— Vous vous coalisez donc tous contre moi! dit-il. Eh bien, je saurai me défendre. Ah! monsieur Barbassous, j'aurais du vous reconnaître plus tôt. Mais il n'y a pas de temps perdu. Criez, menacez, je n'ai pas peur. Dans quelques heures, j'aurai fait mes révélations à la justice. Je crois qu'autrefois vous avez été condamné par la cour d'assises de l'Ardèche à cinq ans de bagne.

— En effet, pour un crime que je n'avais pas commis, et dont je me suis reconnu coupable afin de sauver celle que j'aimais et que j'aime toujours, celle que vous avez séduite et abandonnée.

— Peu importe! La justice apprendra de ma bouche que vous êtes rentré en France, et à mon tour je vous tiendrai si bien qu'il vous sera difficile de vous opposer à mes desseins.

Barbassous ne put retenir un sourire.

— J'avais prévu le cas, dit-il, et j'ai pris mes précautions. A qui ferez-vous croire qu'il y a quelque chose de commun entre Barbassous et M. Murray, l'agent diplomatique d'un gouvernement étranger? Au surplus, ajouta-t-il, je crois bien que j'ai dans ma poche un acte de décès qui constate que Barbassous est mort, il y a six mois, à Lausanne.

Digitized by Google

Chavanet était atterré. Barbassous continua :

— Vous êtes un infâme coquin et je ne sais pourquoi j'ai pitié de vous. Bénissez votre femme dont la douceur et l'innocence m'ont décidé à vous épargner. Sans elle, vous seriez aujourd'hui déshonoré. Durant votre vie, vous n'avez fait que du mal à ceux qui vous ont connu : à votre première femme, dont vous avez extorqué la succession ; à Serverette, que vous avez attirée dans un piége infâme ; à madame elle-même dont vous avez surpris l'honnêteté, et que vous vouliez dépouiller maintenant de sa fortune. Mais vous voilà cruellement puni. La ruine arrive à grands pas. Votre femme vous abandonne, et tous ceux que vous avez persécutés seront heureux malgré vous.

Chavanet gardait un sombre silence.

Quant à Hélène, sans connaître tous les détails que Barbassous venait de résumer rapidement, elle comprenait plus que jamais qu'il y avait dans le passé de son mari, aussi bien que dans sa vie présente, des infamies sans nom.

Elle eut bientôt pris un parti. Comme elle l'avait dit, elle avait tout à redouter de lui et ne voulait pas rester un instant de plus sous le toit qu'il habitait. Elle jeta sur ses épaules nues un manteau qui se trouva sous sa main, couvrit ses cheveux d'un fichu, et s'adressant à Barbassous :

— Partons, monsieur.

Chavanet était tombé comme une masse inerte sur un fauteuil. Il vit sa femme prendre le bras de Barbassous et disparaître avec lui. Il couvrit son visage de ses mains crispées et se mit à pleurer en poussant des cris de rage.

Le jour était venu. Il était sept heures. La voiture de

Digitized by Google

Barbassous stationnait devant la porte de l'hôtel Chavanet. Hélène y monta.

— Monsieur, dit-elle, voulez-vous me conduire à la gare d'Orléans? Dans une heure, je partirai pour Blois.

— Vous ne pouvez partir ainsi, madame, répondit Barbassous. Vous voilà en toilette de bal, malade, fiévreuse, agitée. Laissez-moi vous accompagner chez une femme qui vous soignera comme une sœur. Vous n'irez à Blois que demain.

Hélène hésitait.

— C'est pour moi aussi bien que pour vous, que je vous supplie de céder à ma prière, reprit Barbassous. Cette femme est celle que j'aime. Depuis dix ans, je ne l'ai pas vue. Je crains de l'émouvoir trop fortement, en paraissant tout à coup devant elle. Veuillez consentir à la préparer à me revoir.

— Je me fie à vous, répondit Hélène, et je n'ai rien à vous refuser.

Barbassous prit place à côté de madame Chavanet, et la voiture les conduisit à Passy. En route, Barbassous raconta brièvement son histoire.

Hélène avait autrefois entendu parler de Serverette par Daniel de Blesle, et lorsqu'ils arrivèrent devant la maison de celle-ci, elle ne songeait plus qu'au bonheur qu'elle apportait.

Serverette, levée de grand matin, était dans son jardin, dont les arbres, secoués par le vent d'automne, perdaient peu à peu leur parure. A l'aspect d'une femme jeune, belle, vêtue de blanc, qui s'avançait vers elle, elle fit quelques pas, étonnée de cette brusque apparition, à une heure aussi matinale.

Hélène lui dit :

— Madame, je suis la femme de M. Chavanet. Mal-

traitée par lui, j'ai quitté sa maison, et ayant autrefois appris à vous connaître, je suis venue avec confiance vous demander une hospitalité de vingt-quatre heures. Demain, j'irai rejoindre ma famille.

Serverette, qui avait reçu les confidences de Daniel, et pour qui madame Chavanet n'était pas une inconnue, lui tendit les deux mains :

— Soyez la bienvenue, répondit-elle; je vous remercie d'avoir pensé à moi. Ici, vous êtes chez vous.

Elle l'entraînait, tout en parlant, vers la maison.

— C'est que je ne suis pas seule, fit Hélène avec embarras. Celui qui m'a décidée à venir ici est de vos amis.

Serverette chercha autour d'elle.

— Si quelqu'un qui vous aime et que vous n'avez pas vu depuis dix ans...

Hélène n'acheva pas. Serverette l'arrêta par un cri :

— Barbassous!

Barbassous était à ses pieds.

Il n'avait pas eu la patience d'attendre qu'Hélène eût préparé Serverette à son retour. En la voyant belle, séduisante, plus séduisante et plus belle qu'autrefois, se sachant aimé par cette créature adorable, il s'était précipité à ses genoux.

En quelques instants, tous les habitants de la maison furent sur pied. Barbassous embrassa Chibrac, stupéfait; Divine, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aimait comme son enfant; Léocadie, qui semblait demander grâce pour un passé qu'elle expiait à force de dévouement.

Puis Hélène, témoin de ce bonheur qui allégeait sa propre peine, alla prendre un repos qui lui était nécessaire, après de si vives émotions, et les deux amants restèrent seuls.

Digitized by Google

Il est des bonheurs qu'on ne décrit pas.

Comment dire l'émotion qui s'empara de ces deux êtres qui, depuis dix ans, séparés l'un de l'autre, s'adoraient avec une ardeur qui n'avait d'égale que la grandeur des obstacles dressés entre eux?

Comment dire le sentiment nouveau qui saisit Serverette, en apprenant combien elle était aimée, et qui provoqua de sa part des aveux semblables dont Barbassous fut enivré?

Comment dire la douceur de leur premier baiser?

Que de confidences échangées en quelques heures! Que de retours vers le passé! Que de projets pour l'avenir! Ils étaient sur le seuil d'une vie nouvelle dont le charme allait effacer toutes leurs infortunes.

Il fallut enfin s'arracher à cette première étreinte. Daniel de Blesle arriva. Il vit Hélène, et s'il dut, soucieux de l'honneur de son amie, contenir les sentiments dont son cœur était rempli, il entendit du moins des paroles qui ranimèrent ses espérances.

Hélène partit pour Blois le lendemain.

Deux jours après, Frédéric Laffrey se présenta chez Serverette. Il s'était enfin décidé à lui ouvrir son cœur et à lui demander sa main.

Il n'eut pas le temps de lui parler; car, en trouvant Barbassous auprès d'elle, il apprit en même temps qu'ils allaient s'installer en Suisse avec l'oncle Chibrac et Divine, et qu'ils comptaient s'y marier.

— Je l'aime et je suis heureuse.

Tel fut le dernier mot de Serverette.

Depuis la veille, elle n'appartenait plus à l'Opéra, Barbassous ayant payé l'indemnité stipulée dans le traité qui attachait mademoiselle Nérissy à l'Académie de musique. C'est ainsi que disparut de Paris une chanteuse

Digitized by Google

qui, durant quelques mois, avait conquis la première place parmi les grands artistes de ce temps.

Frédéric Laffrey quitta cette maison, la mort dans l'âme, désespéré, jaloux de Barbassous, s'adressant d'amers reproches, et ne songeant guère à Pauline, qui l'attendait vainement depuis plusieurs jours.

Il rentra à son hôtel et fit sur-le-champ ses préparatifs de départ. Il voulait rejoindre son régiment qui était toujours en Algérie.

La veille du jour où il devait s'embarquer à Marseille, il était seul, à neuf heures du soir, dans sa chambre. Assis devant une table, il songeait au passé et pleurait amèrement.

Une femme entra, vêtue de noir et voilée. C'était Pauline. Elle s'était décidée à venir après s'être présentée chez Daniel dont elle connaissait les relations avec son amant et avoir appris par lui, les événements qui avaient plongé Frédéric dans un si profond désespoir.

Elle arrivait, ivre d'amour, prête à tout pour lui faire oublier celle qu'il avait perdue.

En la voyant, il se leva :

— Que venez-vous chercher ici? s'écria-t-il.

— Je viens te consoler. Je t'apporte l'oubli, je t'apporte le repos, je t'apporte le bonheur.

Il secoua la tête.

— Je ne veux pas oublier, je ne veux pas me reposer, je ne veux pas être heureux.

Et comme elle l'implorait, il lui montra la porte.

— Frédéric, par pitié!

— Sortez!

Il était si terrible ainsi qu'elle eut peur. Tremblante, courbée sur elle-même, pâle, elle se retira lentement, en tendant les bras vers lui.

Digitized by Google

Lorsqu'elle fut sortie, il reprit sa place et recommença à pleurer.

Trois jours après, un navire l'emportait vers l'Algérie. Il ne devait plus revoir ni Pauline ni Serverette.

XXVIII

Abandonné par sa femme, délaissé par Pauline, Chavanet resta pendant plusieurs jours enfermé dans sa chambre, refusant de recevoir les gens qui se présentaient, s'y faisant servir ses repas, auxquels il touchait à peine, en proie à une terreur qui lui faisait fuir la lumière et le bruit, comme s'il eût craint de laisser lire sur son front les impressions sous lesquelles il se sentait abattu.

La ruine l'épouvantait. Il n'avait jamais pensé qu'une heure pouvait venir où tout s'effondrerait autour de lui. Cet homme qui, bravant la justice de Dieu, avait foulé aux pieds les devoirs les plus sacrés tant que la fortune lui prodigua ses faveurs, se sentait misérable devant l'adversité. Autrefois dans l'imprimerie de son père, il y avait une image grossière représentant Isaac Laquedem, le Juif errant, dont tous les détails, après avoir frappé son imagination d'enfant, étaient demeurés dans ses souvenirs. C'est ainsi qu'il se voyait : pauvre, seul dans la vie, méprisé, montré au doigt, n'ayant plus un toit pour reposer sa tête, plus un cœur ami pour recevoir ses confidences.

Plus il se sentait en vue, plus il pouvait apprecier le retentissement qu'aurait sa ruine, et plus il souhaitait

Digitized by Google

de disparaître brusquement de cette scène sur laquelle, depuis dix ans, il avait brillé d'un si vif éclat. Il portait envie au dernier de ses valets. Tout le passé se dressait devant lui. Sa vie pleine d'incidents se déroulait dans son imagination.

Il regrettait d'avoir été tant de fois infâme, et de ne posséder même pas dans ce moment terrible le repos de sa conscience.

Il aurait voulu pouvoir crier qu'il était un honnête homme, de façon à ce que personne ne soupçonnât son honneur.

C'est ainsi que quelques journées s'écoulèrent, le rapprochant sans cesse de l'heure fatale où il devrait dire : Je ne peux plus payer. Ces paroles lui semblaient impossibles à prononcer, non certes qu'il regrettât les ruines que la sienne allait causer autour de lui, mais parce qu'il ne serait plus rien qu'un misérable aux yeux de ceux dont il était encore l'égal. Il avait méprisé les pauvres et il redoutait le mépris des riches.

Livrée à de telles pensées, sa tête s'exalta et il songea à fuir. En quelques heures, il pouvait gagner la frontière, emportant les valeurs qui restaient dans sa caisse et aller chercher au loin la fortune et la liberté. Mais il n'était plus à l'âge où de tels partis peuvent sourire à un coquin. Et puis la confiance dans son étoile lui manquait. Son cerveau ne possédait plus ni la lucidité ni la fermeté nécessaires pour affronter de nouvelles aventures. Il se sentait marqué par le destin, comme s'il eût été écrit qu'il devait sombrer, et que plus rien ne devait lui réussir.

Il ne lui restait donc qu'une ressource : la mort.

Courage ou lâcheté, le suicide demande une résolution énergique, et c'est énergiquement qu'il résolut de

mourir. La vie future ne lui faisait pas peur. Il avait toujours prétendu n'y pas croire et peut-être n'y croyait-il pas.

Lorsque son projet fut arrêté dans sa pensée, il se sentit plus calme. La veille de l'échéance où son déshonneur devait s'affirmer, il descendit dans ses bureaux. Il voulut revoir ses livres, se fit remettre un compte exact des payements qu'il aurait à faire le lendemain et des sommes qui restaient en caisse; puis il enjoignit à son caissier de revenir le trouver dans sa chambre le matin, dès huit heures, pour recevoir ses ordres.

Il sortit. On le vit au café anglais où il dîna, à l'Opéra où il entendit un acte des *Huguenots*. Il fut sur le point d'aller au foyer de la danse. Il n'en eut pas le cœur.

A dix heures, il rentra chez lui et fit ses préparatifs. Tout en les faisant, il ne put s'empêcher de frémir en songeant à l'impression que subiraient les Parisiens en apprenant son suicide.

— Jamais une mort n'aura fait tant de tapage, pensa-t-il.

Il calcula que cet événement ruinerait plusieurs centaines d'individus.

Tout en parlant ainsi, il détacha l'un des rideaux en mousseline dont son lit était entouré, le roula dans sa longueur, et montant sur une chaise haute qu'il alla chercher dans son cabinet et qu'il exhaussa à l'aide d'un tabouret, il accrocha cette corde improvisée à un lustre qui descendait du plafond. Il s'était dit qu'après avoir passé son cou dans le nœud fatal, il lui suffirait de repousser la chaise avec son pied pour rester dans le vide.

Il était ainsi, debout, les mains en l'air, préparant lui-même l'instrument de son supplice, avec un calme apparent qui n'était que le résultat de la surexcitation

Digitized by Google

nerveuse sous l'empire de laquelle il se trouvait. La chambre était mal éclairée par deux bougies dont la flamme tremblante dessinait sur le mur tous les objets en autant d'ombres agitées. En un autre moment, ces fantômes auraient pu l'épouvanter. Mais il était trop absorbé par une pensée unique pour remarquer quelqu'une de ces choses.

Tout d'un coup, il entendit du bruit derrière lui, contre la porte, dont il n'avait pas tiré le verrou. D'abord il crut s'être trompé, et il demeura une minute sans changer de place, écoutant. Le bruit redoubla. Il allait sauter sur le tapis, il n'en eut pas le temps : la porte s'ouvrit. Pauline de Pélussin entra.

D'un seul coup d'œil elle comprit tout, courut à Chavanet, l'obligea à descendre de ce nouveau Golgotha, sur lequel il n'y avait qu'un mauvais larron, et lui dit :

— Malheureux! Qu'allez-vous faire ?

A cette question, il répondit par deux autres :

— Pourquoi êtes-vous venue? Comment êtes-vous entrée?

— Comment je suis entrée? Le concierge ne m'a pas dit que vous fussiez sorti, et je n'ai vu aucun de vos gens. Pourquoi je suis venue? Ah! je n'en sais rien. Je venais... abandonnée par Frédéric, accablée de douleur, j'ai songé qu'il me restait un ami.

— Vous y songez un peu tard?

— Et qu'importe, puisque me voilà? Mais vous-même m'expliquerez-vous ces préparatifs?

— Il est facile d'en deviner le but. Oui, j'ai assez de la vie. J'allais en finir. Si la chose vous tente, dites un mot : il y a place pour deux.

A ce langage, à l'amertume ironique avec laquelle Chavanet parla, Pauline fut saisie d'horreur.

— Vous êtes fou, dit-elle enfin. Pourquoi mourir?

— Je suis ruiné.

— Et votre femme?

— Elle m'a refusé tout net ce que je lui ai demandé et Barbassous l'a entraînée loin d'ici. Je suis abandonné, perdu. J'ai demain douze cent mille francs à payer. Je n'ai pas le tiers de cette somme.

— Tout ce qui m'appartient est à vous? s'écria Pauline.

Ce cri surprit Chavanet.

— Vous ne me tournez donc pas le dos, vous, répondit-il en la regardant.

— Moi! qui a pu vous faire croire?...

— Tout et rien. Mais j'avais tort, et pour l'offre que vous venez de me faire, j'oublie tous mes griefs. Malheureusement, alors même que je l'accepterais, elle ne me sauverait pas. Verrina n'est plus là et lui seul aurait pu me venir efficacement en aide. Que possédez-vous?

— Mes diamants et une centaine de mille francs. J'ai tout chez moi. J'avais espéré partir avec Frédéric, et je m'étais préparée.

Chavanet secoua la tête.

— Cela ne constitue pas la somme dont j'ai besoin.

— Soit. Mais est-ce une raison pour mourir? Je ne vous reconnais plus, mon ami. Que moi, je me tue dans un accès de désespoir, que je meure d'amour, cela se comprend; mais, parce que vous êtes dans l'impossibilité de payer vos dettes, songer à s'en aller dans l'autre monde, c'est le comble de la folie.

— On ne raisonne pas le sentiment auquel j'ai cédé, répondit Chavanet. J'ai vu ma ruine consommée, mon opulence détruite, ma vie manquée, les magistrats

Digitized by Google

fourrant le nez dans mes affaires, mes créanciers discutant les détails de ma vie. J'ai eu peur. On ne résiste pas à ces choses-là.

— Mais on peut les fuir.

— Fuir? Pourquoi? Pour aller porter sous tous les climats une existence compromise, à jamais perdue. Non, il vaut mieux mourir. L'isolement loin de mon pays m'épouvante.

Pauline se rapprocha de lui.

— Ce ne serait pas l'isolement, dit-elle. Nous partirions ensemble. En réunissant nos ressources, nous pourrions vivre à l'abri du besoin, attendre la fortune, que nous saurions encore une fois saisir au passage. A nous deux, nous pourrions faire de grandes choses. Vous me disiez naguère : « Nous aurions dû ne jamais nous séparer. J'aurais été le bras, vous la tête. » Il est temps encore.

Ces mots plongèrent Chavanet dans une rêverie profonde.

L'appel que Pauline venait de faire à un souvenir déjà lointain était allé jusqu'au fond de son cœur. Il se rappelait qu'aucune autre femme ne lui avait témoigné, le connaissant tel qu'il était, une sympathie sincère et vraie, autant que Pauline. Elle avait une âme sœur de la sienne. Elle possédait des ressources infinies. Elle était encore faite pour captiver les sens d'un libertin sur le retour. En elle, on pouvait trouver tout : la sœur, l'amie, la maîtresse, et faire fond sur son expérience des hommes et des choses.

Pendant qu'il se disait qu'elle avait peut-être raison, qu'il était ridicule de mourir, que la vie avec elle offrirait encore des douceurs, Pauline parlait toujours.

— J'ai beaucoup souffert depuis que j'ai revu Frédé-

Google

ric. Lorsque j'ai compris que je ne serais jamais aimée, j'ai bien cru que je ne pourrais vivre sans lui. Mais, après son départ, j'ai senti que la douleur ne tue pas. J'ai regretté d'avoir quitté Verrina, de l'avoir laissé mourir sans me faire assurer une fortune, tout cela pour obéir à des sentiments fort beaux, mais dont on ne m'a pas su gré. Mon ambition est revenue, et croyez-moi, si vous suivez mes conseils, nous serons riches encore.

— Eh bien, soit ! s'écria Chavanet, fasciné par ce langage.

— Vous consentez ?

— Oui, mais il faut partir au plus tôt.

— Demain, et dès ce soir vous quitterez cette maison. Je ne veux pas vous y laisser seul.

D'après les conseils de Pauline, Chavanet prit parmi les objets qu'il possédait tout ce qui, ayant une valeur, était facile à emporter. Il y joignit deux cent vingt mille francs en billets de banque et en or qui étaient dans sa caisse, et vers minuit, il sortit de son hôtel pour la dernière fois.

Il passa la nuit chez Pauline, qui se munit également de ses ressources et fit à la hâte quelques préparatifs. Dès le matin, ils partirent pour la Belgique, pressés de mettre la frontière entre eux et Paris, où l'on connut, quelques heures plus tard, la disparition de Chavanet.

Ils s'arrêtèrent à Spa, bien que le nouvel amant de Pauline jugeât que c'était une imprudence. Il s'exposait, en effet, à être reconnu et à être sinon arrêté, du moins réclamé par quelques-uns de ses créanciers, capables de se porter à des extrémités fâcheuses et de le traiter comme un fripon.

Mais Spa est une ville de jeu, et Pauline déclara

qu'elle voulait tenter la fortune sur-le-champ. Ils s'installèrent dans un hôtel d'apparence modeste, et durant tout le temps que Pauline passa autour de la roulette, Chavanet ne quitta sa chambre que pour aller se promener, le soir, à l'heure où il ne pouvait pas être reconnu.

Aux heures des repas et le soir, Pauline lui racontait les péripéties de son jeu et le résultat de la journée. Peu à peu, elle lui communiqua la fièvre dont elle était atteinte elle-même. Il attendait avec impatience son retour, afin de connaître le chiffre exact du gain ou celui de la perte.

Jusqu'au cinquième jour, le résultat fut insignifiant.

Le sixième, Pauline rapporta au logis une somme considérable. Mais, le lendemain, elle perdit beaucoup plus qu'elle n'avait gagné.

C'est alors que la désunion commença à se mettre entre eux.

Rien de moins étonnant.

Réunis par une communauté d'intérêts, ils n'étaient tombés dans les bras l'un de l'autre que pour sceller plus étroitement leur association et pour faire disparaître les difficultés que leur aurait offertes une vie commune, si la communauté s'était arrêtée au seuil d'une chambre. Ils ne s'aimaient pas, et leur première querelle eut pour résultat de faire comprendre à Pauline qu'elle s'était trompée et qu'il leur serait impossible de vivre ensemble, non parce qu'elle était moins intelligente qu'autrefois, mais parce que Chavanet avait beaucoup changé. Ce n'était plus l'homme actif, intelligent, énergique qu'elle avait jadis jugé digne de son amitié.

C'était un être faible, qui, n'ayant pas su conserver sa fortune, ne serait pas plus habile pour s'en créer une

Digitized by Google

autre. Pauline ne pouvait se faire illusion. Elle jugea froidement la situation. Elle n'était plus femme à se sacrifier à un homme, quel qu'il fût. Abandonnée par Frédéric, elle était venue à Chavanet, parce qu'elle y trouvait son intérêt. Son intérêt n'y étant plus, sa résolution ne tarda pas à se manifester.

Un matin, après une dispute assez vive, causée par les pertes successives qu'elle subissait et qui diminuaient d'autant la fortune de la communauté, elle sortit, ainsi qu'elle avait coutume de le faire tous les jours. A l'heure du déjeuner, Chavanet ne la vit pas revenir. Mais une lettre vint expliquer son absence. Elle était partie pour cause d'incompatibilité d'humeur, écrivait-elle, après avoir dissipé en peu de jours la plus grande partie de leurs ressources, et emportant un énorme morceau de ce qui en restait. Elle supplait Chavanet de ne pas chercher à la revoir.

Ayant lu cette lettre, le malheureux fut pris d'un épouvantable mais impuissant accès de rage, décidé d'abord à la poursuivre, obligé de reconnaître ensuite qu'il n'en avait ni les moyens, puisque lui-même était compromis, ni la force. Il tomba alors dans un morne désespoir et il partit de Spa sans savoir où il irait.

A Liége, il apprit par les journaux l'émotion que la débâcle de ses affaires avait causée à Paris. Il sut également que la justice s'était transportée à Bournay, afin de se convaincre par elle-même que le château ne servait pas de refuge à celui qu'elle poursuivait. Ce petit détail lui suggéra la pensée de gagner Bournay, où il pouvait vivre caché. La justice l'ayant cherché en cet endroit n'y reviendrait pas. Sa femme le soignerait, ainsi qu'elle l'avait dit elle-même, et du moins, il ne se condamnerait pas à une vie d'aventures qui ne pouvait tar-

Google

der à devenir misérable, puisque ses ressources s'épuiseraient rapidement.

Il rentra en France sous un nom supposé, sans bagages, afin de ne se créer aucun embarras durant la route, et après avoir coupé sa barbe pour se rendre méconnaissable. Il avait pris ses précautions pour traverser Paris le soir et arriver à Blois dans la nuit.

Il descendit dans la gare, vers une heure, et se jeta dans la forêt que traverse la route qui conduit à Bournay. L'obscurité était profonde et le ciel troublé par des coups de vent précurseurs de l'orage !

Il ne craignit pas cependant de s'aventurer sur le chemin du château, n'ayant d'autre souci que celui de n'être pas reconnu et bénissant l'heure, l'obscurité, la pluie, qui éloignaient les voyageurs de sa route.

Il arriva, escalada les murs du parc et se trouva sous les croisées de la chambre de sa femme, transi de froid et de fièvre, brisé de peur et de fatigue. Cette chambre était située au premier étage, et il poussa un soupir de soulagement, lorsqu'il vit, à travers les persiennes, s'en échapper une lumière qui annonçait qu'Hélène n'était pas encore endormie.

XXIX

Hélène n'était pas encore couchée.

Agenouillée devant un crucifix, elle priait, parce que dans la prière seulement elle puisait les forces qui lui étaient nécessaires pour envisager l'avenir et supporter le présent.

Unie à un homme indigne d'elle, portant un nom déshonoré, veuve en quelque sorte, sans être libre, soupçonnée de complicité avec son mari par tous ceux qui ignoraient sa conduite et les circonstances qui l'avaient dictée, elle se serait abandonnée au plus amer désespoir, si elle n'avait été soutenue par le témoignage de sa conscience.

Elle était demeurée calme. Mais elle n'en subissait pas moins une torture affreuse, dont sa foi seule pouvait diminuer l'intensité.

Voilà pourquoi elle priait. Dans les paroles ferventes qu'elle adressait à Dieu, il n'y avait ni regrets ni plaintes. Elle demandait grâce pour elle-même, n'ayant pas mérité tant de malheurs.

Tout à coup, un bruit semblable à celui qu'aurait produit une pierre lancée contre ses croisées la fit tressaillir. Sans quitter sa place, elle tendit l'oreille, tandis qu'une émotion nerveuse s'emparait d'elle.

Un nouveau bruit, en tout semblable au premier, se fit entendre. Alors elle se leva pour aller réveiller sa femme de chambre, qui dormait non loin de là.

Mais soudain elle s'arrêta, dans la crainte de donner sans cause l'alarme à ses parents ou à ses gens. Elle s'arma de courage, marcha résolûment vers la croisée et l'ouvrit. Elle n'avait pas encore pu montrer son visage au dehors, qu'elle s'entendit appeler et reconnut la voix de son mari.

— Vous ici! à cette heure!

— Hélène, je me meurs de fatigue. Je viens chercher un asile ici. Je sais que je suis poursuivi, et c'est pour cela que je n'ai pu arriver qu'en me cachant.

L'accent brisé avec lequel ces paroles furent prononcées émut Hélène. Elle pensa que le malheureux venait de faire un long trajet dans la nuit, par le froid et la pluie, qu'il avait faim peut-être. Elle éprouva le sentiment de pitié que lui aurait inspiré un mendiant.

— Je cours vous ouvrir, répondit-elle.

— Non! non! gardez-vous-en bien. Il faut que j'entre à l'insu de tout le monde. Il ne faudrait qu'une imprudence pour me faire découvrir. N'y a-t-il pas une échelle près d'ici?

— Celle du jardinier est, je crois, dans la serre.

Il y courut, guidé par la clarté de la lampe d'Hélène, rapporta l'échelle, l'adossa contre le mur et grimpa lestement. Puis il allait repousser l'échelle dans le jardin; mais il pensa que ce serait s'exposer à éveiller des soupçons injurieux pour sa femme ou dangereux pour lui-même dans l'esprit du jardinier. Il l'attira donc à lui, la fit entrer dans la chambre, où il la coucha contre le mur, et referma la croisée.

Alors Hélène put le voir. Il était entré chez elle par le

chemin des amants, semblable à un bandit. Ses vêtements étaient en désordre et souillés de sang, ses traits décomposés, son regard rempli d'une terreur farouche.

Il lut dans les yeux de sa femme le sentiment qu'inspirait sa présence.

— Je vous fais pitié, n'est-ce pas? dit-il amèrement.

— Qu'importe! répondit Hélène. Ce n'est point de cela qu'il s'agit. De quoi avez-vous besoin?

— De repos, répondit-il, de repos seulement, et rien ne pourra me le rendre que la certitude de n'être pas découvert.

— Vous resterez ici. Personne n'y entre que ma femme de chambre. Je m'arrangerai pour qu'elle n'y entre plus, jusqu'à ce que nous vous ayons préparé un abri sûr dans le château.

— Merci, dit-il. Je ne peux plus me tenir debout.

— Prenez mon lit, dit simplement Hélène.

— Quoi! vous consentiriez!...

— Je dormirai sur cette chaise.

Alors Chavanet commença à se déshabiller, tandis qu'Hélène accroupie devant la cheminée ranimait le feu, afin de préparer une boisson chaude. Tout à coup elle entendit un soupir étouffé; elle se retourna. Chavanet venait de s'affaisser sur lui-même, privé de connaissance.

Son émotion fut si vive qu'elle ne sut d'abord où courir. Puis elle vola à son secours. Mais il lui fut impossible de soulever à elle seule cette masse inerte. Il n'y avait donc qu'un parti à prendre, prévenir son père et sa mère, à qui d'ailleurs elle ne pourrait cacher l'arrivée de son mari.

C'est ce qu'elle fit.

Elle alla leur apprendre ce qui venait de se passer.

Digitized by Google

Ils accoururent, et bientôt Chavanet, réchauffé dans le lit de sa femme, revint à lui. Il ne vit ni le comte, ni la comtesse, qui, sur un geste d'Hélène, s'étaient éloignés.

— Comment vous trouvez-vous? dit celle-ci.

— Mieux. Je serais guéri si je pouvais dormir.

— Essayez. Je ne vous quitterai pas et personne n'entrera. Vous pouvez être sans inquiétude.

Hélène, ayant renvoyé ses parents en leur recommandant de nouveau le secret, prit place au coin du feu dans un fauteuil, et bientôt le silence le plus profond régna dans la chambre.

Mais Chavanet avait la fièvre. Sa tête était agitée et troublée par des pressentiments sinistres. Il se remuait dans son lit, et plusieurs fois Hélène, effrayée par ses soupirs et ses cris, alla s'asseoir aux pieds de son lit pour connaître le mal dont il souffrait.

Quelle nuit! le vent soufflait avec violence. La pluie tombait par rafales et fouettait les vitres, et la tempête du dehors n'était rien, cependant, auprès de celle qui était déchaînée dans le cerveau de Chavanet. Il fut obsédé par un rêve plusieurs fois interrompu, et qui se continua cependant pendant plusieurs heures.

Voici quel fut ce rêve :

Chavanet se voyait malade dans le lit où il se trouvait en ce moment. Assise à son chevet, Hélène lui prodiguait des soins, non par amour, mais par pitié.

Avec une lucidité singulière, il pouvait suivre, dans le cœur de sa femme, toutes les impressions qu'elle ressentait, et se convaincre que, même en le méprisant, elle voulait remplir jusqu'au bout son devoir d'épouse et l'arracher à la mort.

Puis tout à coup le rêve changea.

Chavanet était étendu dans un cercueil, dans l'immo-

Digitized by Google

bilité du sommeil suprême. Mais la vie n'avait pas quitté son cerveau, car son regard, perçant les planches entre lesquelles il était étendu et la terre sous laquelle il reposait, percevait clairement les objets extérieurs.

Il se trouva transporté tout à coup dans la chambre de sa veuve. Hélène s'offrit à ses yeux, belle, fraîche et reposée. Elle venait de quitter ses vêtements de deuil qui gisaient à terre à ses côtés, et de se parer d'une robe claire qui donnait un éclat nouveau à son teint éblouissant de blancheur.

Jamais elle n'avait été plus belle.

Son candide regard respirait une joie sans mélange. De temps en temps elle jetait dans une grande glace, devant laquelle elle passait fréquemment, un coup d'œil rapide comme pour s'assurer du pouvoir de ses charmes. Chavanet, qui la dévorait des yeux, put lire dans son cœur qu'il était oublié et que toutes les blessures qu'il avait faites à cette créature, dont il était indigne, étaient guéries.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un homme entra. Chavanet le reconnut : c'était Daniel de Blesle. A son aspect, Hélène poussa un cri, devint pâle et porta la main sur sa poitrine comme pour y contenir le bonheur qui l'obsédait.

Daniel s'avança. Il se mit à ses pieds et lui dit :

— Lorsque votre mari est mort, vous m'avez ordonné de partir et de ne revenir qu'au bout d'un an, afin de vous laisser le temps de porter son deuil. L'année s'est écoulée et je reviens. Vous m'avez promis d'être ma femme ?

Pour toute réponse, Hélène tendit, en rougissant, ses deux mains à Daniel agenouillé devant elle, qui les saisit fiévreusement et les couvrit de baisers.

A ce moment de son rêve, Chavanet se réveilla, baigné de sueur et tremblant d'émotion. Il resta les yeux ouverts pendant quelques instants, repassant dans sa mémoire tous les détails du spectacle auquel il venait d'assister. Mais bientôt il se rendormit.

Il se retrouva alors dans son cercueil. Une voix prononça à son oreille ces trois mots :

— Lève-toi ! Marche !

Il obéit, traversa le cimetière et prit un chemin qui se trouvait devant lui. Après avoir marché longtemps, il se trouva tout à coup dans un poétique vallon de la Suisse.

De hautes montagnes entouraient ce coin perdu, orné de toutes les richesses d'une végétation capricieuse faite pour le plaisir des yeux, le repos de l'âme et la santé du corps.

Au milieu de ce vallon s'élevait un chalet élégant, entouré de ses dépendances.

C'était à la tombée de la nuit. Les vaches rentraient à l'étable, au bruit des grelots que portait l'une d'elles, et auquel se mêlait le son lointain d'un cor.

La lune blanchissait dans un ciel sans nuages et se reflétait dans les flots immenses d'un torrent qui descendait en mugissant d'une des montagnes qui formaient autour du vallon une barrière naturelle.

Ce spectacle saisit d'abord Chavanet. Mais son étonnement fut de courte durée, car, au même moment, un homme et une femme, doucement appuyés l'un sur l'autre, passèrent devant lui et lui arrachèrent un cri de terreur.

C'étaient Barbassous et Servereke, plongés dans l'extase d'un bonheur que rien ne pouvait plus troubler : ils s'aimaient.

Chavanet les suivit jusqu'au chalet qui leur servait de

Digitized by Google

demeure, et là il vit accourir vers eux une jeune fille de douze ans environ et qui n'était autre que sa fille, Divine. Elle vint, en poussant des cris de joie, se jeter dans leurs bras. Un peu plus loin, une femme portait dans ses bras un enfant âge de quelques mois, premier fruit du mariage qui, après dix ans de souffrances, avait réuni Serverette et Barbassous, et qu'on vint présenter aux tendres baisers de sa mère, tandis que Chibrac, vieux, courbé sur un bâton, chantonnait une romance.

Le spectacle de cette félicité paisible qu'il n'avait jamais goûtée fit au cœur de Chavanet une cruelle morsure. Il voulut, ombre invisible et impalpable, connaître la douceur d'une caresse, et il tendit ses lèvres vers le front de Serverette.

Mais un glaive de feu se dressa entre elle et lui et lui déroba pour toujours cette image adorable.

En même temps, il se sentit emporté dans un vol vertigineux, et se trouva dans une plaine de la Lombardie.

C'était un jour de bataille.

De quelque côté qu'on portât les yeux, on ne voyait qu'armes étincelantes, qu'uniformes flamboyants, que soldats s'égorgeant. L'odeur de la poudre, les cris des blessés, les hennissements des chevaux, la marche pesante des bataillons carrés, la charge des cavaliers, le bruit du canon, la voix des chefs, les plaintes des traînards, les fermes incendiées, les arbres abattus, les fossés comblés par les cadavres, voilà ce que Chavanet respira, vit et entendit en même temps.

La terre tremblait, la nature semblait bouleversée, et Chavanet fut témoin d'épisodes horribles.

Tout à coup, à la tête d'une poignée de soldats furieusement lancés contre une batterie de canons, Chavanet

Digitized by Google

vit un officier supérieur passer l'œil fiévreux, le sabre au poing, la tête haute.

C'était Frédéric Laffrey, semblable à un héros.

Les soldats, électrisés par son courage, se jetèrent sur les canons qui furent encloués en quelques instants. Frédéric poussa un cri de victoire.

Mais, au même moment, deux balles le frappèrent, l'une à la tête, l'autre à la poitrine. Il tomba à la renverse. Quelques hommes voulurent se précipiter à son secours. Ils en furent empêchés par un régiment de cavalerie ennemie qui exécutait un mouvement devant lequel ils durent battre en retraite.

Chavanet s'approcha alors de Frédéric immobile sur le sol et se pencha sur lui. Blessé à mort, Frédéric agonisait, et lorsque son dernier soupir s'exhala de ses lèvres, Chavanet l'entendit murmurer le nom de Serverette.

Au même moment, le régiment ennemi passa, mis en déroute et poursuivi. Le bruit du canon redoubla. Tout disparut dans un nuage de poussière et de fumée, et Chavanet, brusquement tiré de son sommeil, se retrouva dans sa chambre, où le jour pénétrait déjà. Il était couvert de sueur et poussait de sourds gémissements.

— Calmez-vous, dit une voix à côté de lui.

C'était sa femme.

— Vous! vous! s'écria-t-il en la saisissant les mains. Ah! j'ai fait des rêves horribles. Je me suis vu mort, je ne veux pas mourir!

Elle essaya de l'apaiser. Mais il se tordait sous le poids d'une terreur indicible, et bientôt ses transports devinrent tels qu'elle se vit dans la nécessité, au risque de divulguer un secret important, d'appeler les gens du château pour le retenir, car il s'agitait comme un furieux.

Une fièvre cérébrale se déclara le même soir et l'em-

Digitized by Google

porta quelques jours après. Il mourut dans un accès de rage et de délire, maudissant le ciel et les hommes, accablant d'injures le prêtre qui était venu lui apporter les dernières consolations, poussant des cris de bête fauve et tenant des discours extravagants dans lesquels le nom d'Agathe, sa première femme, et celui de Serverette revenaient sans cesse.

Le hasard voulut que son rêve se réalisât.

A l'expiration de son deuil, Hélène de Bournay donna sa main à Daniel de Blesle, qui, depuis longtemps, avait son cœur, et le comte et la comtesse purent, avant de mourir, voir leur fille heureuse.

Barbassous et Serverette s'étaient installés en Suisse, sous le nom de M. et de madame Murray, en attendant l'époque où, la peine dont Barbassous avait été frappé étant prescrite, ils pourraient rentrer en France. Divine, que Léocadie n'avait pas quittée, grandissait à côté d'eux.

Frédéric Laffrey, devenu lieutenant-colonel, fut glorieusement tué en Italie, dans la journée de Solférino. Il mourut de la mort qu'il avait souhaitée, sur un champ de bataille et à l'ombre d'un drapeau déchiré par les balles, dans lequel il fut enseveli.

Quant à madame de Pélussin, voici en quels termes les journaux racontèrent sa mort, il y a peu de mois :

« Un crime horrible vient d'être commis à Neuilly sur la personne d'une femme qu'on ne connaissait guère dans le quartier, bien qu'elle y habitât depuis longtemps, et que les Parisiens ont sans doute oubliée, bien qu'elle ait été une des reines du monde élégant.

« Cette femme, autrefois connue sous le nom de Pauline de P..., a été trouvée hier matin, dans son lit, frap-

pée de trois coups de poignard, dont un seul eût suffi pour la tuer. On suppose qu'elle a été surprise dans son sommeil, car il n'y avait dans son appartement aucune trace de lutte ou de résistance.

« Jusqu'ici, la justice en est réduite aux probabilités. La femme qui servait madame de P... ne couchait pas dans le pavillon où le crime a eu lieu, et n'a pu donner que de vagues renseignements.

« On sait par elle que sa maîtresse ne recevait personne et ne sortait jamais de sa chambre, où elle passait des journées entières à compter de l'argent et à boire de l'eau-de-vie. Le bruit courait dans le quartier que madame de P... gardait chez elle une somme en or considérable.

« Tout porte donc à penser que le vol a été le mobile de cet assassinat, et que l'assassin se sera introduit durant la nuit dans la maison, dont il devait connaître les détours, pour y consommer son crime. Cependant, ce qui contredirait cette hypothèse, c'est que les magistrats instructeurs ont découvert dans une cachette ménagée sous le plancher une somme de quatre-vingt mille francs en or. En admettant la version qui semble jusqu'ici la plus probable, il faudrait croire également que les recherches du coupable n'ont pas été couronnées de succès.

« L'enquête continue. »

Le surlendemain, les journaux publiaient la note suivante :

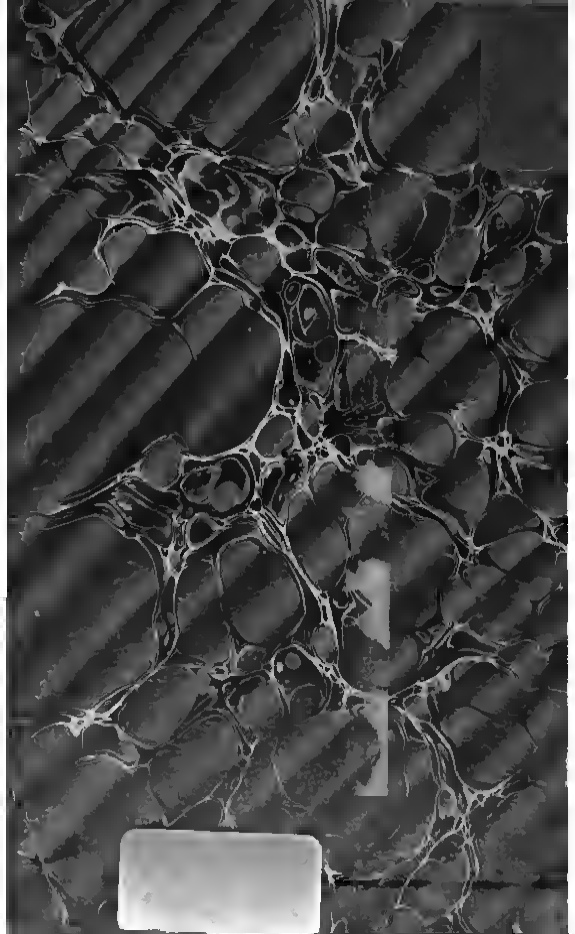
« La police vient de procéder à l'arrestation d'un individu mal famé qui se faisait appeler le colonel Durand. Nous avons lieu de penser que cette arrestation n'est pas étrangère au crime de Neuilly. »

Digitized by Google

Ces deux faits divers indiquent suffisamment à nos lecteurs que la mort de madame de Pélussin et la part qu'y prit le colonel Durand appartiennent à la série des causes célèbres.

Paris, decembre 1866 — avril 1867.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ET DU DERNIER VOLUME

PARIS. — IMPRIMERIE E. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google